

S 4 mar
COLLECTION DES DOCUMENTS

8959
ANDRÉE VIOLLIS

*Le
Japon
intime*

FERNAND AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, PARIS

Le Japon intime

Andrée Viollis



Fernand Aubier, Éditions Montaigne, Paris, 1934

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

COLLECTION DES DOCUMENTS

ANDRÉE VIOLLIS

LE JAPON
INTIME

FERNAND AUBIER ÉDITIONS MONTAIGNE PARIS

DE CET OUVRAGE IL A ÉTÉ
TIRÉ À PART 300 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR PAPIER TEINTÉ,
CE TIRAGE ÉTANT SPÉCIALEMENT
RÉSERVÉ AUX AMIS
DES ÉDITIONS MONTAIGNE

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation
réservés pour tous Pays, y compris la Russie.
Copyright 1934 by Éditions Montaigne.

Ce livre sur la vie japonaise fut rédigé d'après les notes prises pendant le séjour de quelques mois que je fis au Japon.

Ce n'était pas toutefois dans le dessein d'en pénétrer les mœurs que je m'étais rendue dans ce pays, mais pour étudier de près sa politique. La brusque mainmise du Japon sur la Mandchourie, son agression non moins inattendue à Shanghai, le ton nouveau de sa diplomatie, qu'appuyaient d'impressionnantes démonstrations de force, étaient les éloquents témoignages d'un impérialisme dont il devenait important de déterminer la nature et la portée.

Tout en m'y appliquant de mon mieux^[1], je notais, chemin faisant, les impressions de tout ordre que je recevais de ce peuple étrange. On me conseilla d'en tirer une série de tableaux qui pourraient intéresser le lecteur français, peu au courant des nouvelles mœurs nippones. Je le prie pourtant de n'y voir aucune prétention d'enquête en profondeur, mais simplement les premières réactions, toutes spontanées, d'un reporter.

ANDRÉE VIOLLIS.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

[L'hôtel le plus extraordinaire du monde](#)

CHAPITRE II

[Sur la Ginza, rue de la Paix-Nippone](#)

CHAPITRE III

[Deux maisons japonaises](#)

CHAPITRE IV

[Chez un « Japonais moyen »](#)

CHAPITRE V

[Comment on mange au Japon](#)

CHAPITRE VI

[Le théâtre classique au Japon](#)

CHAPITRE VII

[Avec les Geishas](#)

CHAPITRE VIII

[Plaisirs nouveaux à Tokio](#)

CHAPITRE IX

[Asakusa, lieu de pèlerinage et de joie](#)

CHAPITRE X

[Comment les Japonais aiment la nature](#)

CHAPITRE XI

[De la morale japonaise](#)

CHAPITRE XII

[La fameuse politesse nippone](#)

CHAPITRE XIII

[Propreté n'est pas hygiène](#)

CHAPITRE XIV

[Les enfants, grâce du Japon](#)

CHAPITRE XV

[Le bel effort du Japon pour ses écoles](#)

CHAPITRE XVI

[Le surmenage intellectuel au Japon](#)

CHAPITRE XVII

[La grande tragédie des étudiants japonais](#)

CHAPITRE XVIII

[Premier regard sur la femme japonaise](#)

CHAPITRE XIX

[La rigide éducation des petites Japonaises](#)

CHAPITRE XX

[Les Japonaises et le mariage](#)

CHAPITRE XXI

Les Japonaises tentent de s'émanciper

CHAPITRE XXII

Les contradictions du Japon moderne

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
RAMLOT ET C^{ie}
52, AV. DU MAINE
PARIS

1. [↑](#) *Le Japon et son Empire*. (Grasset.)

I

L'HÔTEL LE PLUS EXTRAORDINAIRE DU MONDE

L'hôtel : point de contact initial et obligatoire de l'étranger avec le peuple chez lequel il débarque.

Mais d'ordinaire, dans toutes les capitales, se dressent par douzaines d'énormes palaces qui, sous les enseignes classiques et interchangeable de *Claridge*, *Carlton*, *Métropole*, *Ritz* ou *Astoria*, offrent au voyageur, des pôles aux tropiques, les mêmes grands halls blancs à palmiers, à *rocking-chairs*, à orchestres nègres, les mêmes portiers galonnés et polyglottes, les mêmes mets anglo-saxons, décorés de sauces chimiques et de noms ambitieux par des chefs français, fastueux comme des monarques.

Or à Tokio, capitale de 2 500 000 âmes, une des cinq villes les plus peuplées de la planète, il n'existe qu'un seul hôtel cosmopolite : l'*Impérial*.

— L'hôtel le plus extraordinaire du monde ! disent les Américains.

C'est, il est vrai, un architecte yankee qui le construisit. Il en mourut fou, prétendent ses détracteurs.

De fait, cet hôtel a de quoi surprendre. Par son nom d'abord qui, en japonais, se dit : *Tei Koku*. La plupart des Nippons se demandent encore pourquoi les Européens ne peuvent réprimer un sourire en lançant à leur chauffeur une apostrophe que la légende réserve chez nous aux maîtres des voies ferrées et des trains. Quant à ceux qui savent, ils ne se dérident pas davantage. Car les Japonais n'ont aucun sens du ridicule.

Mais l'*Impérial* se distingue avant tout par son style.

Un style ? Vu de l'extérieur, long quadrilatère de briques, coiffé de doubles toits retroussés, agrémenté de galeries que soutiennent des colonnes, précédé d'un bassin à nénufars et à statues de pierre, il se rattache encore vaguement à l'architecture nippone. Mais à l'intérieur !

Escaladez le large escalier de théâtre ou de cinéma munichois conduisant au hall. Même par une éblouissante journée, vous voici soudain plongé dans de mystérieuses ténèbres, contre lesquelles luttent faiblement quelques lumières clignotantes. Êtes-vous dans un tombeau égyptien de la Vallée des Rois, dans la salle des horreurs du musée Grévin, dans une crypte byzantine — Qui sait ?

Les voûtes et les murs que nulle couche de peinture ne revêt, sont partout et uniformément construits en briques jaunes, alternant avec des pierres de ce même granit rugueux et gris qui forme les remparts du palais impérial. Et ces frustes matériaux, étrangement rapprochés, troués de dessins géométriques, sont réunis par le plus incongru des ciments, un ciment d'or rouge ! Des escaliers, également en briques, montent et descendent, par des tournants imprévus, vers des galeries sans but apparent, ou tombent dans des salles de lecture pareilles à des hypogées, dans des bars qui ont l'air d'abris contre le bombardement. Tandis que de longs couloirs obscurs courent vers des profondeurs inconnues, se croisent, s'entrecroisent, s'enchevêtrent à la manière des catacombes. Si bien que l'imprudent explorateur qui s'y aventure sans guide n'est jamais certain d'en revenir. Quant à la salle des fêtes, longue, basse, lugubre, elle vous incline aussitôt à des méditations sur la vanité des joies terrestres.

— C'est de l'architecture aztèque, me confiait mystérieusement un initié.

Il arrive aussi que soudain l'on ait la surprise d'un petit jardin intérieur à l'air de joujou : sable rose, pelouses de velours, bassin à rocaïlle et à poissons rouges, arbustes que l'on renouvelle à chaque saison. Au temps des cerisiers en fleurs, c'est une féerie de neige rose ; au temps des azalées, un éblouissement de soleil à son couchant.

Quant aux chambres, elles sont fort plaisantes, avec leurs étroites fenêtres à petits carreaux, leurs lits d'enfant ou de cabine, leur mélange de confort yankee et de grâce nipponne, qui se traduit dans les plus infimes détails, dans la poignée d'un tiroir, le bouton d'une sonnette ou d'une porte.

Petites, par exemple, réduites à la taille du pays, ce qui ne convient pas à tous.

— Oh oui ! Très charmant ! *Very refined* ! s'écriait avec une ironie rageuse, un grand diable de correspondant britannique. Seulement mes

pieds sortent de mon lit ; je suis recroquevillé dans ma baignoire comme un homard bouilli ; je peux avec ma main attraper les mouches au plafond et je cogne ma tête dans toutes les portes !



Autre singularité, celle-là fort appréciable : l'*Impérial* « est à l'épreuve du tremblement de terre », ainsi que l'annoncent pompeusement les guides. C'est à peu près le seul édifice qui résista à l'effroyable catastrophe de 1923. Il donna même asile à des centaines de réfugiés. Pensée réconfortante quand — ce qui arrive une ou deux fois par mois — on s'éveille brusquement à l'aube, avec la sensation d'être encore en mer : les murs craquent, le lit se balance, les planchers montent et descendent, les porcelaines tintent et l'on voit sur les murs les tableaux danser la gigue. Où courir ? Que faire ?

— Vous placer tout juste sous le chambranle de la porte, m'avaient conseillé des amis. Le seul endroit où le mur résiste...

D'ordinaire, le premier mouvement qui n'est pas le bon, est d'ouvrir cette porte. Les couloirs sont pleins de gens aux pyjamas cosmopolites, aux yeux éperdus qui titubent en gloussant. Avec des lueurs d'ironie dans leurs prunelles en fente, les boys, qui en ont vu d'autres, les rassurent brièvement dans toutes les langues.

— *Nothing... Fini !*

De courtois et parfaits automates, ces boys vêtus de blanc immaculé. Mais ne leur demandez pas l'attention individuelle du domestique chinois, par exemple, qui s'efforce de connaître vos goûts, vos préférences, respecte vos habitudes, prend même des initiatives où l'on sent de l'intelligence et de la sympathie. C'est vainement que, pendant une quinzaine, j'ai imploré mon boy de l'*Impérial* de ne pas tirer mes stores le soir ni fermer mes rideaux. Cette opération étant prévue dans son mécanisme, il ne put jamais y manquer.

Par contre, les boys sont les dociles instruments d'une sollicitude occulte et traditionnelle qui s'attache à vos mouvements, s'étend à vos livres, à vos papiers. Un jour, devant passer la journée à la campagne, je fis un retour imprévu. Ce fut pour trouver un parfait gentleman nippon penché avec

intérêt sur ma table de travail. Sans nul embarras, il alléguait qu'il était venu vérifier les robinets de ma salle de bains. De la même table disparurent mystérieusement des livres et des brochures sur les conditions de travail japonais, publiés en Amérique par divers proscrits politiques ; une autre fois encore, de grosses enveloppes, contenant des documents confidentiels, s'éclipsèrent. Je fis appel à toutes les puissances de l'hôtel et même du ministère des Affaires étrangères ; la chambre fut fouillée de fond en comble. Vainement. Mais trois jours plus tard les enveloppes resurgissaient miraculeusement, en même temps que le chef des boys de l'étage, qui s'était absenté pour raisons de famille.

— Voilà, me dit-il, en me montrant avec un sourire ingénu, sur une chaise, au pied de mon lit, les papiers dissimulés sous une couverture de voyage sortie pour l'occasion de mon cabinet de toilette. La police nippone est bon enfant.

— Elle vaut notre *Intelligence service*, si elle ne le dépasse ! me disait, avec admiration, un Anglais qui a de particulières raisons de s'y connaître.



C'est dans la lumière d'aquarium du grand hall de l'*Impérial*, autour des tables de sombre acajou, que communie le Tout-Tokio fixe et flottant. Avec discrétion, car la joie bruyante ne saurait être de mise dans un décor aussi mélancolique. Ici, des représentants des diverses ambassades, encadrant tout ce que la colonie européenne compte de beautés et d'élégances, dégustent des cocktails polychromes, des potins et des mots d'esprit polyglottes. Là, les correspondants et envoyés spéciaux des journaux de puissances souvent hostiles, échangent fraternellement notes et dossiers. Entourée de ses admirateurs, la grande violoniste française dédie ses sourires les plus photogéniques au célèbre pianiste russe dont la femme ressemble à une sultane des Mille et une Nuits. Distant et digne sous ses cheveux poudrés de blanc, M. Charlie Chaplin, très gentleman, glisse entre les groupes, d'une démarche souple et rapide qui ne rappelle en rien le pas cocasse et saccadé de notre Charlot. Et on a l'impression de perdre un ami très cher.

De solides Américains, tout en rires cordiaux à dents d'or, offrent du champagne australien à un homme d'affaires nippon, qui vient d'obtenir un

marché aux avantages trop certains, mais garde dans le triomphe le même sourire figé, le même air impassible de farouche vertu.

Autour des tables tournent et se multiplient de petits reporters jaunes à lunettes d'écaille et à nez de carlins. Tout nouveau débarqué est leur proie : « — Est-ce votre première visite au Japon ? Comment l'aimez-vous ? — Que pensez-vous des Japonaises ? » On dirait un jeu innocent ou une leçon de la méthode Berlitz. Puis, insensiblement, ils passent des généralités aux questions les plus intimes, avec une agressive curiosité.

Leurs sourires et leurs courbettes s'adressent principalement aux Américains. Nul n'ignore que les Japonais sont loin de porter dans leur cœur leurs grands voisins de l'autre côté du Pacifique. Pas un qui ne serait heureux de soutirer une pinte de sang yankee pour y laver, entre autres, la mortelle injure que firent à l'Empire du Soleil Levant les lois contre l'émigration jaune.

Mais telle est la force de dissimulation asiatique, qu'en attendant ils étouffent ces ennemis sous des fleurs. Tout Américain nouveau venu à Tokio, qu'il vende des locomotives, de la littérature ou des conserves, est toujours un as de l'espèce qu'il représente, *the biggest in the world...* Des festins d'honneur lui sont offerts, des dithyrambes prononcés ; et qu'un ministre de l'Empire japonais donne un dîner international, les places de choix y sont décernées aux citoyens de la libre Amérique. Les Nippons réservent, paraît-il, leur amitié pour d'autres peuples, mais c'est moins voyant.

Parfois, l'*Impérial* galvanisé, sort de son calme un peu funèbre. Les personnages assez arrogants, qui se tiennent derrière le comptoir de la « réception », raides et mastiquant perpétuellement du *chewing-gum*, arrondissent leur échine et leurs gestes. Les petits grooms verts des ascenseurs, abandonnant les livres sur lesquels ils sont d'ordinaire penchés, frétilent et babillent. Des arbustes en fleurs décorent le hall ; au-dessus de la porte du restaurant, resplendit en ampoules électriques un énorme « *Welcome* » et l'orchestre prépare ses jazz les plus spasmodiques. C'est un bateau de touristes américains qui déverse ses hôtes. Ils ne sont point de la classe opulente que nous connaissons en Europe et se rapprochent davantage des modestes *trippers* que, chez nous, au printemps, promène l'Agence Cook : employés, instituteurs en congé, vieux couples

attendrissants qui, après une vie de labeur, s'offrent la récompense d'un voyage, demoiselles âgées et sentimentales, pasteurs méthodistes, étudiants — public très sympathique, drôlement fagoté et même un peu ridicule, et si prêt à s'émerveiller !

Pendant quelques jours, on les gave de temples de laque rouge, de montagnes poudrées de sucre, d'allées de cerisiers en fleurs et de danses de geishas. Ils envoient à leurs amis des cartes postales de lacs bleus, achètent « de très vieilles pièces d'antiquités » que d'astucieux commerçants réservent pour leur passage, se font photographier sur des escaliers de sanctuaires célèbres. À tout coin de rue, on les rencontre à pied, l'appareil braqué sur de vieux ponts croulants où des enfants morveux, poussant des *My ! My !* ou des *Fine !* d'extase, le regard somnambulique derrière leurs grosses lunettes de corne. Au retour, ils délireront sur les paysages du vieux pays de Yamato et ses délicieux petits « Japs ». De la belle propagande !

On fait moins de frais pour les Allemands qui, avec leurs lunettes d'or et leurs nuques plates, montent par escadrons à l'assaut du commerce et des industries nippones. Les Japonais apprécient en eux non seulement l'esprit belliqueux de la race la plus militaire du monde, mais des rivaux dont l'activité égale, si elle ne surpasse la leur, et qu'il est fort malaisé de « rouler », car leur astuce est sans cesse aux aguets. Ils leur témoignent donc une considération sans fioritures tout en exerçant sur leurs allées et venues la plus flatteuse surveillance.

Il arrive aussi que des Japonais descendent à l'*Impérial Hôtel*. Plus ou moins teintés d'européanisme, il est vrai.

Parfois, dans un des recoins obscurs dont abonde le hall, on aperçoit des êtres fantomatiques qui se livrent à d'étranges gesticulations. Rites religieux ou exercices rythmiques ? Tout simplement des gentlemen nippons qui s'abordent et se congratulent. Dans un concert de sifflements, de salive aspirée, de petits gloussements alternés, ce sont des saluts de marionnettes qui cassent en deux, des plongeurs qui ne cessent que pour se renouveler ; parfois, inclinés de biais, en pendant, les mains collées aux genoux, les deux personnages semblent ne plus vouloir se relever ; c'est qu'il serait indécent à l'inférieur d'interrompre ses politesses avant le supérieur, plus indécent encore au supérieur de traiter celui-ci en subordonné...

Une femme s'en mêle-t-elle ? L'opération se perpétue alors indéfiniment, car la femme japonaise est éperdue d'humilité... Spectacle assez comique et sur lequel je ne me suis jamais blasée.

Il précède souvent un dîner de corporation ou un festin offert par quelque puissant directeur de compagnie à ses employés. Rien de plus lugubre que ces agapes. Après les rites compliqués des présentations, les convives, infiniment corrects dans d'impeccables costumes européens, vont s'asseoir autour d'une table fleurie. Très droits, leur éternel sourire mécanique aux lèvres, coudes collés au corps, ils manient leurs divers couteaux et fourchettes avec précaution, attentifs à ne point se tromper de couverts, à ne contrevenir en rien aux usages occidentaux, n'interrompant leur mastication que pour de laconiques remarques. Entre les plats, intermèdes de cure-dents dont on fait au Japon une consommation immodérée, et silences si pénibles qu'ils arrivent à glacer les tables voisines. Des Européens, qui, coudes sur la table, bavardaient d'abord avec abandon, s'inquiètent de tant de retenue et se demandent si eux-mêmes ne font pas figure de rustauds. Le sourire figé sur tous ces masques nippons ne cacherait-il pas une profonde ironie ?

— Qui le saura ? me répond-on. Mais ne vous étonnez pas : plus le Japonais de classe supérieure s'instruit d'après nos méthodes occidentales et plus il affecte une impeccable et froide politesse, plus il se pétrifie et s'éloigne de nous. C'est un fait. Nous nous sentons beaucoup plus proches des gens du peuple qui gardent toute leur bonne humeur, toute leur fantaisie naturelle.

Deux fois par semaine, le restaurant de l'hôtel se change en *dancing*. Ces soirs-là, les tables sont presque entièrement occupées par des familles japonaises de haut vol ; les hommes en smoking, les femmes en kimonos d'une riche sobriété ou en élégantes toilettes européennes. On sourit, comme de juste, mais on ne parle guère et l'on rit encore moins. Le père de famille décide seul et souverainement du menu, se sert le premier, passe les plats à ses garçons, échange quelques mots avec eux. Mais il ignore les membres féminins de sa famille qui reçoivent modestement, toujours avec le sourire, les miettes du festin. Si d'aventure il adresse la parole à son épouse, celle-ci se contente de répondre par un monosyllabe ou par une profonde inclinaison de tête. Au premier signal de l'orchestre, toutes ces marionnettes se lèvent et se mettent à tourner ou à glisser d'un air morne, et

comme en service commandé. Les tables, d'ailleurs, ne communiquent pas. Le mari danse avec sa femme, le père avec ses filles, les frères avec leurs sœurs. La mère reste à sa place. Inutile de dire qu'aucun Européen ne prend part à ces petites fêtes de famille. La salle du restaurant demeure ces soirs-là exclusivement et obstinément japonaise.

La première conclusion que l'étranger tire donc de son séjour dans cet unique et extraordinaire hôtel, c'est que la vieille formule n'a pas menti : « L'Est est l'Est, l'Ouest est l'Ouest et jamais ils ne se comprendront. »

II

SUR LA RUE GINZA, RUE DE LA PAIX NIPPONE

Sur le bateau, cet industriel nippon d'Osaka, retour d'Europe, m'avait dit avec orgueil : — À Tokio, allez vous promener sur la Ginza. C'est notre *Regent Street*, notre rue de la Paix !

Pendant plusieurs jours, j'avais donc exploré la capitale nippone, agglomération de quartiers hétéroclites et de villages accolés qui se déroule interminablement, sans forme ni limites : d'abord, les boulevards tout neufs, avec leurs banques, leurs ministères, leurs clubs, leurs buildings frais construits et leurs buildings futurs, immenses carcasses de fer rouillé, qu'entourent des terrains creusés d'ornières, bossués de décombres ; puis les collines aristocratiques, leurs ambassades, leurs parcs dont les feuillages laissent entrevoir des toits de chalets suisses, de manoirs britanniques, des tours gothiques, des coupoles et des minarets ; je m'étais perdue dans d'immenses faubourgs, géométriquement découpés par des rues étroites, sans trottoirs ni pavés, formant tranchées entre des kilomètres de maisonnettes de bois et de ciment armé, qu'ombrage une forêt de poteaux télégraphiques, aux frondaisons de fils de fer, fleuries des blancs isolateurs de porcelaine. Voies étroites, le long desquelles s'élancent furieusement, dans un terrible tintamarre d'énormes tramways vert pomme, monstres rugissants, démesurés dans ce monde fragile, chargés de grappes humaines, qu'ils semblent emporter vers je ne sais quel antre.

Dans ce monotone et bruyant océan urbain, j'avais soudain découvert des hameaux campagnards, havres imprévus de silence et de sérénité, semés de frêles cabanes de bois clair, dans des jardins aux haies de bambous ; et parfois aussi, dans des zones morosement industrielles, entre des entrepôts, des gazomètres, des tanks à pétrole, sous de hautes cheminées d'usines, c'était la surprise de petits temples bouddhiques tout en or et en laque

rouge, assoupis dans des cours où des gamins, en uniforme de lycéens, jouaient au *base-ball*, entre d'antiques lanternes de pierre.

Chaos géant, désordonné, contradictoire, qui, tour à tour, choque et charme, mais possède pourtant un pôle d'attraction : le *Mur* cyclopéen, avec ses tours, ses donjons, ses portes massives, avec ses fossés et ses douves qui, au centre de la ville, entoure cette cité dans la cité, impénétrable et mystérieuse, — le Palais Impérial. Mur indestructible et symbolique vers lequel le promeneur est toujours malgré lui ramené, et se heurte.



Soit, mais la Ginza ? Je savais que les poètes d'antan célébrèrent les saules dont elle était bordée, qu'elle fut à l'époque de Meiji la première rue à se moderniser, à se targuer de magasins occidentaux, la première à connaître les délices d'un tramway ; qu'elle est toujours le centre de la vie mondaine et des élégances nippones. Pourtant, après plusieurs jours d'explorations, je ne l'avais pas encore découverte. Et je n'osais l'avouer.

— Où est la Ginza ? me répondit enfin un ami. Mais à cinq minutes de votre hôtel !

Dire que j'y étais allée dix fois sans la reconnaître ! Quelle désillusion ! Des tramways certes, et fort bruyants et se succédant comme les anneaux aux couleurs criardes d'une chaîne ininterrompue. Mais plus de saules élégiaques, rien du pittoresque nippon, mais pas grand'chose non plus de ce luxe éclatant et raffiné, de ce goût pour ainsi dire cosmopolite qui règne dans toutes les capitales du monde civilisé.

Imaginez la grande rue de telle préfecture de chez nous, ses trottoirs étroits, ses maisons sans caractère, ses magasins aux vitrines « à l'instar », et vous aurez la Ginza. Les Japonais, naguère si artistes, voulant adopter les modes occidentales et s'y adapter, leur ont sacrifié beaucoup de leur grâce naturelle, de leur libre et délicieuse fantaisie. Et cela, chose curieuse, au moment même où l'Europe s'engouait jusqu'au dégoût des japonaiseries de bazar.

Il faut aller dans les villages, les faubourgs ou même dans la partie démocratique de la Ginza pour découvrir des étalages populaires où, pour quelques *sens* l'on acquiert des théières aux formes harmonieuses, des plats

et de fines tasses de porcelaine, décorées de dragons bleus, de branches ou de paysages du style le plus pur, le plus léger. Car le goût nippon actuel va ou plutôt court aux productions mécaniques de l'art le plus fâcheux que connurent, il y a un quart de siècle, l'Europe et l'Amérique. Il sévit souverainement pour les porcelaines, les faïences, les meubles, tout ce qui peut déshonorer une maison.

Quant à l'habillement, bien que la plupart des Japonais se vêtent à l'européenne, à peine peut-on compter deux ou trois magasins de chaussures où l'on ne trouve, d'ailleurs, jamais rien à son pied. Il faut commander sur mesure. Les tailleurs exhibent des mannequins comiquement surannés. Et bien qu'un certain nombre de dames japonaises aient adopté nos modes, il faut se rendre jusqu'à Yokohama pour découvrir une modiste tolérable, ou une maison de couture. Si, du moins, on pouvait caresser ses regards aux *obis*, ces belles ceintures éclatantes, aux somptueux kimonos de soies opulentes et diaprées que portent encore les geishas ! Mais non. On les achète dans des maisons, fermées comme des sanctuaires. Ce n'est pas sur la Ginza qu'ils chatoient. On n'y trouve pas non plus les magasins d'antiquités où les servants d'un art magnifique vous présentent avec des gestes rituels les paravents de laque, les kakémonos d'une exquise sobriété, les vases et les ornements précieux.

Par contre, coiffeurs et marchands de produits de beauté abondent. Les enseignes, dont la plupart sont en anglais ou plutôt en américain parfois panaché de français, annoncent le *Tanaka Beauty Parlor* près du *Beauty Parlour de Hollywood*. La plupart réservés aux hommes, car si certaines jeunes filles, les *modgals* (*modern girls*), comme on les appelle, ont fait couper et tentent de friser leurs lourds cheveux couleur de houille, les Japonaises sont presque toutes uniformément coiffées de beaux chignons massifs noués sur la nuque. Elles se rattrapent, il est vrai, sur les fards...

Mais la Ginza est surtout peuplée de marchands de comestibles, de pâtisseries que l'on appelle des *cafeterias*, de cafés qui portent le nom de bars, de restaurants installés dans le vieux chêne et l'acajou des respectables hôtels britanniques ou bien dans le décor pseudo-gothique allemand, avec ses vitraux, ses rondouillardes sculptures, ses ors, tout son fatras suranné.

— Il y a quarante et un restaurants sur la Ginza, me précisait un Japonais avec ce curieux souci de la statistique qu'ils estiment très à la page. Sans

compter, ajoutait-il d'une voix solennelle, les restaurants de nos magnifiques magasins de nouveautés, les plus beaux de l'Extrême-Orient. Vous les connaissez, j'espère ?



J'allais les oublier ! Ils sont pourtant un sujet de perpétuelle fierté pour les habitants de Tokio. Il y en a deux ou trois sur la Ginza, dont deux au moins appartiennent aux énormes trusts jumeaux et rivaux des Mitsui et des Mitsubishi. Ce sont de vastes édifices blancs avec baies, tours à clochetons, jardins sur le toit qui évoquent les diverses *Galleries*, parure de nos villes provinciales. En plus grand, à coup sûr, mais sans rien de comparable aux magasins analogues de Paris, Londres ou New-York. On y vend de tout, comme de juste, des conserves californiennes, des cotonnades nippones qui ne sont plus, comme jadis fabriquées à Manchester, des vêtements européens, qui semblent *made in Germany* ou en Amérique, des souliers tchécoslovaques et des parfums français ; quant au rayon d'objets d'art, bronzes, marbres et plâtres polychromes, c'est un musée de toutes les horreurs internationales, pieusement conservées. Il touche, il est vrai, au rayon cocasse et charmant des arbres nains et des rocailles ; minuscules érables, pins parasols qui étendent leurs bras tordus au-dessus d'un plat de faïence. On peut acquérir pour cinq yens un beau petit cèdre à trois étages de branchages et un rocher de poche ne coûte que deux yens. Est-il bizarrement contourné, troué comme une ruche, il y faut un yen de plus. Le tout ira enjoliver un jardinet grand comme un mouchoir de poche.

Enfin, d'autres comptoirs offrent de fraîches étoffes japonaises, où, par malheur, des décors cubistes ont tendance à remplacer les feuilles de bambou, les oiseaux et les fleurs de prunier, et aussi tout un choix de gais *furoshiki*, ces mouchoirs bariolés qui remplacent les sacs à mains des femmes et les serviettes de cuir des hommes d'Europe, des mouchoirs où les personnages traditionalistes les plus importants ne dédaignent pas de transporter des secrets d'État.



Mais dans ces magasins de « nouveautés », pour nous un peu défraîchies, le spectacle le plus curieux, ce sont les clients. De gros autobus rouges

appartenant à l'établissement, vont sans cesse les cueillir aux diverses gares de Tokio et, gratuitement, les déversent jusque dans le hall d'entrée. On y voit des familles entières de braves campagnards, campant, accroupies autour du bassin à rocailles qui en décore le centre, ou bien affalées dans les fauteuils et sur les divans. Ils sont tous venus, vieux parents, femmes, gamins et gamines en costumes d'écoliers, bambins en robes à fleurs et jusqu'aux petits derniers. Tandis que des mamans courtaudes aux lourds chignons allaitent le nourrisson, leurs minces prunelles errent avec admiration du pavé de marbre au plafond peint de la coupole qui leur paraît aussi haut que le ciel. Et tant de statues, de dorures, de galeries pleines de marchandises inconnues ! C'est là un univers féerique pour ce petit monde habitué à ses minuscules boutiques.

Le bébé, de nouveau ensaché dans la poche de sarigue que la plupart des Japonaises portent sur leur dos, ce qui les transforme en curieux phénomènes à deux têtes, voici la famille qui escalade le somptueux escalier ou se risque dans l'ascenseur, avec des gloussements de joie et d'effroi. On retrouve bientôt ces braves gens dans la salle qui précède le restaurant. Ils bâillent d'étonnement ou s'esclaffent à grand fracas devant des vitrines où sont exposées, reproduites en plâtre peint ou en celluloid, avec un miraculeux réalisme, toutes les merveilles du menu : œufs sur le plat, côtelettes flanquées de leurs pommes de terre frites, homard et mayonnaise, poisson frit et citron, et tous les puddings, toutes les glaces, tous les gâteaux, sans compter des bouteilles emplies de liquides colorés. Chaque produit, portant son étiquette en japonais est admiré, discuté, commenté. Mais la plupart des clients campagnards s'en tiennent prudemment à la vue.

Parfois, une famille plus hardie se décide ; d'ordinaire des petits bourgeois. Le père mène le train, en jaquette, avec des souliers sang de bœuf. Suivent trois garçons en uniforme bleu à boutons d'or, une ou deux filles en costume marin dont la jupe très courte découvre des jambes solides, aux mollets pareils à des sacs de noix. Enfin, la mère, qui s'en tient à un kimono de couleur neutre, traînant par la main un ou deux marmots de sexe indécis. Ils s'installent autour d'une table, leurs jambes, habituées à l'agenouillement, pendant dans le vide. C'est leur première initiation au couteau et à la fourchette. Prenant exemple sur le père, et manœuvrant sous

ses ordres, ils manient leurs armes d'un air emprunté et triomphant, s'escrimant vertueusement sur ces mets européens que toutes les ressources d'une chimie compliquée ont élaborés, avec la conscience de pénétrer un des mystères de la civilisation occidentale. Ce qui, depuis l'empereur Meiji, est un devoir patriotique.



Mais la véritable vie de la Ginza ne commence que le soir. Elle est double, car chaque trottoir, chaque extrémité de la rue a sa vie et son caractère propres. À peine la nuit tombe-t-elle que surgissent de toutes parts de petits marchands, avec leurs éventaires de bambous ; ils s'installent et en un clin d'œil convertissent ce trottoir en une foire analogue à celle de nos grands boulevards au moment des fêtes. On y trouve le plus étonnant mélange de camelotes de tous pays : des « santons » japonais, tous les personnages des contes de fées, — le bonhomme à la loupe, le bébé Outamaro que l'on découvrit dans une coquille, le vieil homme qui fait fleurir les arbres, les petites divinités tutélaires de la campagne, renards, chats, et surtout le blaireau Tanuki, un blaireau indiscutablement mâle, debout sur ses pattes de derrière, avec un large chapeau et un lampion au bout d'un bambou. Il y a aussi les héros historiques du Japon, avec leurs barbes et leurs sabres, et tous les dignitaires de la cour nippone, en costume d'apparat. Mais il y a bien d'autres choses encore : d'étranges poissons aux yeux protubérants et cylindriques qui traînent dans des bocaux de longs voiles de tulle orange, des cannes de bambous à un yen, des bas de soie artificielle, de « très vieux antiques » fabriqués à Birmingham (*very old antiques*) pour touristes américains, des bretelles, de la pâte à raser, des instruments pour peler les pommes de terre, des lunettes de corne, des bonbons de glucose en forme de dragons et de diables. Les camelots, comme chez nous, font leur boniment, avec des cris et des grimaces, de terribles roulements de prunelles ; d'autres soufflent dans des trompettes ; les tramways grincent et cornent, les taxis font retentir leurs klaxons, les rires volent, éclatent, la foule se presse, se pousse, les servantes coudoient les hommes politiques, les ouvriers en cottes bleues écussonnées de médaillons blancs, les étudiants et les banquiers. C'est le côté plébéen, avec sa gaîté populaire et bon enfant.

Mais de l'autre côté de la rue, et à l'autre extrémité, changement de décor : c'est là qu'il est du bon ton de flâner, le soir, de faire sa *ginbura*, suivant l'expression consacrée. Du moins pour les jeunes gens dans le train, pour ceux auxquels il importe de s'exhiber. C'est là qu'on lance les kimonos les plus nouveaux et les plus somptueux, les robes européennes les plus hardies, là que parquent les as de l'écran, de la scène, de la littérature. Les geishas du quartier voisin de Shimbashi y passent en éclair (car c'est l'heure des dîners qu'elles doivent égayer), brillantes et riantes, leurs frêles nuques blanchies de fard ployant sous le faix de la haute coiffure laquée ; un lutteur au ventre important, canne sous le bras, face aux larges bajoues bestialement insolente sous le chignon noir en crête, se fraie un passage en roulant ses énormes épaules ; des limousines s'arrêtent, déposant des dames de l'aristocratie et leurs cavaliers en toilette du soir, qui font quelques pas dans la foule avant de s'engouffrer dans un restaurant à la mode. La midinette qui place toutes ses économies dans l'achat d'un kimono bon marché mais resplendissant, toise au passage de jeunes mariés un peu en retard sur nos modes : le garçon disparaît dans un large et long pantalon d'étudiant d'Oxford, la jeune femme, en robe écourtée, révèle ses genoux qui souvent gagneraient à être cachés, et tous deux marchent à pas comptés, effarés et ravis de leur liberté toute neuve. D'autres élégants, traditionalistes ceux-là, drapés dans des kimonos de soie grise, s'en vont tête nue et pieds nus dans leurs *gettas* de bois.

Des portes des cafés et des restaurants sortent des bouffées de jazz et de nourriture. Pourtant ce n'est pas la joie naturelle du trottoir plébéen d'en face. Il y a toujours quelque chose de forcé, de guindé dans l'attitude des Japonais des classes supérieures, et aussi une expression d'arrogance et de défi.

Mais sur les deux trottoirs, tous ces passants nippons, même parmi ceux qui connaissent l'Europe, sont intimement et également persuadés que la Ginza vaut la rue de la Paix, que Tokio est, sinon la plus belle, du moins la plus importante capitale du monde, et le Japon le premier des peuples.

III

DEUX MAISONS JAPONAISES

Pendant la première semaine de mon séjour à Tokio, un heureux hasard me permit de visiter deux maisons nippones, fort différentes pour ne pas dire opposées, et qui correspondent à deux types de Japonais de classes supérieures.

— Voulez-vous voir un véritable jardin japonais, le plus ancien, le plus parfait de la ville m'avait demandé un écrivain nippon qui a passé vingt ans à Paris. Ce jardin appartient au vicomte O..., chef d'une de nos plus vieilles familles, alliée aux Shoguns et à l'empereur lui-même, une de ces familles auxquelles on décernait autrefois des honneurs quasi divins. Elle est d'ailleurs aujourd'hui déchue de son ancienne splendeur. Le grand-père du vicomte avait pris parti contre le mouvement qui, sous l'empereur Meiji, ouvrit aux étrangers le vieux pays de Yamato. Par les armes d'abord, puis par une opposition passive, il lutta contre des idées et des mœurs occidentales. Son petit-fils représente toujours l'esprit traditionaliste japonais. Il vit comme ses ancêtres les daïmios, s'occupant de ses propriétés, entouré de ses parents et de son clan qui lui rendent les mêmes hommages qu'aux temps féodaux. Par droit de naissance, il siège à la Chambre des Pairs qu'il ne fréquente guère. Il n'a accepté aucune fonction officielle. Mais on le sait puissant sur l'esprit de l'empereur, auquel il garde le loyalisme aveugle et passionné qui chez nous était naguère, est encore pour beaucoup la véritable religion du pays...

La demeure du vicomte O... domine une des collines aristocratiques de Tokio qu'escaladent capricieusement des ruelles bordées de jardins exubérants. Sur une petite place aux larges dalles de pierre s'élève l'immense portail couvert de chaume ; et la maison, de proportions assez modestes, allonge au fond d'une cour sa façade de bois aux galeries à colonnes, que semble écraser un lourd toit de tuiles aux coins retroussés.

Des serviteurs silencieux, presque prosternés, nous attendent, s'empressent, échantent nos souliers contre de légers chaussons. Cassé en deux par de multiples salutations, un secrétaire en kimono, pieds nus dans des sandales de bois, nous exprime les regrets du maître qui, appelé brusquement en dehors de Tokio, a chargé sa femme de nous recevoir.

Nous glissons le long d'un couloir au plancher poli sur lequel ouvrent des pièces pareilles, d'une blonde couleur de miel, uniformément en bois clair et tapissées de nattes en paille de riz, les *tatami* ; toutes sont également vides, dépourvues non seulement de meubles, tables, chaises, armoires, mais encore de coussins, de livres, de tous ces objets familiers qui chez nous, par leur choix, la façon dont ils sont disposés, révèlent une présence, une personnalité et comme l'âme d'un foyer. On dirait les alvéoles d'une ruche. Elles sont très nombreuses et d'une monotonie un peu déconcertante. Comment les distinguer ?

— Par les bois plus ou moins précieux qui forment les cloisons et les plafonds, me dit mon guide, et par la subtile harmonie qui a présidé à leur union...

Quant aux grosses couvertures ouatées et aux petits oreillers de bois qui composent les lits, on les sort le soir, avec tout l'arsenal de la toilette, de placards ou plutôt de tiroirs, dissimulés dans le mur de la galerie. Point de fenêtres, mais des châssis à glissières divisés en petits carreaux de papier opaque et brillant, les *shoji*, qui, par cette douce après-midi d'avril, ont été entièrement tirés sur les verts vaporeux du jardin. Les mêmes châssis mobiles, quelques-uns pointillés d'or ou ornés de légers dessins, les *fusuma*, séparent chaque pièce de ses voisines. Debout dans cette pureté immaculée, on a l'impression d'être un objet grossier dans un coffret au fini précieux, destiné à cacher des trésors.

Pourtant, chaque chambre possède en outre quelque chose qui la distingue des autres : une double alcôve, contenant d'un côté un kakémono, décoré d'un paysage, de fraîches pivoines, d'un vol de canards sauvages ou simplement d'une belle inscription à l'encre de Chine ; de l'autre, un vase de bronze, du galbe le plus pur, d'où sortent trois branches d'arbuste, bizarrement contournées. Le secrétaire s'arrête devant chacune d'elles avec un air de vénération et murmure pieusement un nom, le nom du peintre, du ciseleur ou du potier.

— Cette double niche, c'est le *tokonoma*, m'explique mon ami ; elle diffère pour chaque chambre et suffit à lui donner le caractère que vous réclamez. Chacun de ces vases est un trésor, chacun de ces kakémonos, l'œuvre sans prix d'un de nos grands maîtres. Dans les maisons modestes, c'est devant le pilier qui sépare la double alcôve de la pièce principale que repose la tablette sacrée, portant en lettres d'or tous les noms des ancêtres. Et les habitants de la maison leur rendent chaque jour hommage. Mais dans les vieilles familles comme celle-ci, un sanctuaire spécial, une sorte de petite chapelle est consacrée aux morts de la famille ; on y trouve d'ordinaire un bouddha très ancien, des vases millénaires, venus de Chine, des poteries dont seuls les initiés peuvent apprécier la perfection, des objets infiniment rares qui valent des fortunes. C'est le trésor intime de la maison et sa gloire. Inutile de dire que la vue en est interdite aux profanes...



Nous voici dans une pièce de réception, sans doute réservée aux étrangers, car elle est meublée de tables et de fauteuils d'un pesant style américain, formant un contraste incongru avec la gracieuse fragilité des boiseries. Des serviteurs pliés en deux nous apportent, sur des plateaux de laque, des meringues blanches et roses, très sucrées, et du thé vert dont les feuilles flottent dans des tasses d'une transparente porcelaine.

Puis, la vicomtesse O... apparut et ce furent les cérémonies rituelles de la politesse nippone accomplies par cette grande dame avec une affable dignité. Encore jeune, elle était sobrement vêtue d'un kimono de soie brun clair à longues manches, attaché par une large ceinture d'un or éteint, l'*obi*, qui formait entre les épaules un nœud pareil à un grand papillon. Assez grande pour une Japonaise, elle offrait sous la haute coiffure que ne portent plus les femmes modernes, un visage d'un pur ovale — en forme de graine de melon, dit-on ici — avec un nez aquilin et de longs yeux retroussés vers les tempes, type de beauté classique qui persiste dans les vieilles familles de l'aristocratie.

Ses phrases, traduites par mon guide, étaient d'une grande courtoisie ; mais la tête posée de biais, avec une hauteur un peu dédaigneuse, sur le long col de cygne, le regard lointain et mélancolique, le sourire figé et

comme contraint lui composaient un masque d'indifférence qui ne nous permirent pas de sortir des propos de convention.

Des silences coupaient notre conversation, et l'on entendait le bourdonnement des abeilles dans le jardin qui, baigné d'un pâle soleil, se déroulait à nos pieds.

Il paraissait très grand, tant les perspectives en avaient été ménagées avec art. Une forêt de pins descendait jusqu'à l'étang en forme de gourde d'où émergeaient des rochers curieusement tourmentés, couverts de mousse et de plantes grimpantes et des lanternes de pierre verdies par les années. Une tortue de bronze soulevait hors de l'eau sa tête et sa patte comme pour escalader un tertre de velours vert, émaillé d'arbustes en fleurs. Fragiles comme des joujoux, de petits ponts s'arquaient gracieusement au-dessus de ruisseaux à rocailles qui soudain s'enfuyaient en cascades et disparaissaient dans de minuscules vallons. Des collines en miniature, chevelues d'arbres aux formes bizarres, fermaient l'horizon. Les allées étaient poudrées d'un sable d'or très fin, enchâssant de larges dalles de pierre bleue, sur lesquelles tremblait l'ombre des feuilles de bambou.

Nous fîmes en quelques minutes le tour de ce petit domaine qui, de loin, paraît aussi grand qu'un parc. Aucun détail n'y est abandonné à la nature et le moindre brin d'herbe se plie aux lois d'un art très ancien et très secret.

— C'est plus encore un poème qu'un tableau, m'explique l'écrivain nippon. Les maîtres jardiniers d'autrefois donnaient une raison d'être, un sens quasi occulte à chacun des éléments qui composent un de nos jardins et prétendaient l'accorder non pas au caractère de son possesseur — l'individu compte si peu ici ! — mais à celui de sa famille. C'est un moine bouddhiste, fameux dans la science des jardins, qui composa celui-ci...

Le fils des daïmios auquel il appartient aujourd'hui, en déchiffre-t-il toujours le mystère ? Ou bien, dans son isolement voulu, se borne-t-il à évoquer les temps barbares et raffinés où ses ancêtres guerriers, les mains encore sanglantes et l'esprit bourdonnant de poèmes, se délassaient de leurs combats devant ce froid et parfait bijou, « ciselé de rocs et d'eaux courantes » ?



Le lendemain, j'étais invitée à prendre le thé chez le marquis Z... Lui aussi représente une des plus anciennes familles du pays, mais qui s'est, dès le début, fougueusement lancée à la conquête de la civilisation occidentale, avec l'intention formelle d'en tirer puissance et profit. Son père était un des *genros*, ces sages conseillers qui aidèrent l'empereur Meiji dans son œuvre de transformation. Déjà considérable, sa fortune s'est accrue par les entreprises industrielles qu'il soutient de ses fonds. Il a été ministre, ambassadeur. Il a parcouru le monde, séjourné dans tous les pays d'Europe, mais semble avoir tout particulièrement adopté l'Angleterre.

Et c'est en terre britannique que je me crus, lorsque la brillante Rolls Royce qui était venue me chercher, après avoir silencieusement glissé le long d'une large avenue à la courbe traditionnelle, me déposa devant le perron d'un manoir du temps des Georges. Ses larges baies drapées de vigne vierge contemplaient un parc aux vertes pelouses onduleuses, coupées de bosquets. Des domestiques en livrée bleue, dont plusieurs étaient anglais, se tenaient debout et immobiles dans le hall. Un secrétaire britannique, parfait gentleman *made in Oxford*, me fit les honneurs des appartements : salle à manger de vénérable acajou massif, pesante argenterie, porcelaine de Wedgwood sur les crédences ; aux murs, tableaux cynégétiques de Landseer et de Poynter ; grand salon de somptueux style Louis XIV, gracieux boudoir XVIII^e siècle, avec des sourires de Nattier et de Reynolds, galerie moderne, chef-d'œuvre de nos décorateurs, où une belle fille de Renoir tout en rondes chairs vermeilles fait face à un hautain portrait de Whistler, où de rêveuses et diaphanes jeunes filles d'Aman-Jean sourient aux sauvagesses tout en bronze clair de Gauguin.

Le marquis Z..., un homme entre deux âges, si parfaitement européen de maintien et d'allures que son visage d'ivoire jauni aux yeux bridés semble un masque, adopté par fantaisie, arriva bientôt du Golf Club dont il est président. En un anglais très pur, il s'excusa d'en garder le costume, — veston à carreaux bruns, culotte à mi-jarrets et bas de laine chinée, le tout portant la marque de Bond Street. Son fils aîné l'accompagnait, grand jeune homme aux larges épaules, au teint coloré, à peine plus brun que le teint des sportifs anglais et qui devait sans doute sa carrure et la longueur insolite de ses jambes au régime d'Eton et de Cambridge d'où il arrivait.

Le thé venait d'être dressé, avec tout son brillant arsenal d'accessoires métalliques, sur lequel régnait une authentique *kettle*, flanquée de toasts et de *scones*. La conversation fut ce qu'elle aurait pu être chez un quelconque grand seigneur du Kent ou de l'Essex : courses d'Ascot, *season* de Londres, à laquelle la marquise, qui se trouvait là-bas, comptait assister avec ses filles, courtois hommage à la rue de la Paix, aux artistes de France, aux charmes de la Côte d'Azur, souvenirs et anecdotes du Quai d'Orsay, de Downing Street : « Je disais un jour à M. Poincaré... » « Pendant un weekend chez M. Baldwin... » contait le marquis d'un air détaché. Mais, sans insister ni prendre parti dans aucun des grands problèmes de la politique internationale. J'avais noté au passage un soupçon d'orgueil dans sa voix, quand il prononçait : *notre* armée, *notre* flotte, et pour nommer son empereur, ce fut soudain un accent de respectueuse ferveur très différent de celui qu'il venait d'avoir pour le roi d'Angleterre. Mais quand je voulus aborder la question de Mandchourie que discutait alors la Société des Nations :

— Excusez-moi, fit-il en se levant, les traits soudain figés. Je ne suis plus dans le secret des dieux, mais un simple *squire*. Voulez-vous faire un tour ?

Nous parcourûmes le vaste parc si britannique, avec ses serres à orchidées, son court de tennis aux blanches formes bondissantes, son terrain d'entraînement pour le golf, ses pelouses où paissent des biches.

Au retour, non loin de la maison, le marquis s'étant arrêté pour donner un ordre, j'avise une allée ombragée qui tourne court et s'enfonce derrière un bosquet. Je m'y aventure et tombe dans le plus délicieux jardin japonais, copie réduite de celui que j'avais admiré la veille. Des hérons de bronze pêchaient dans des flaques grandes comme un miroir, entre des rocailles pareilles à des coquilles, et un cèdre, de la taille d'un parapluie ouvert, ombrageait une mignonne colline qu'escaladaient des sentiers au gravier de corail. Deux maisonnettes aux toits sculptés sur des colonnes de bois précieux, laquées d'or et de rouge se regardaient, entourées d'un petit parvis de pierre bleue, bordé de vases de bronze, portant chacun trois iris.

Le marquis Z... m'avait rejointe. Il me sembla discerner une lueur d'irritation dans ses prunelles jusque-là courtoisement indéchiffrables, et, pour la première fois, j'entendis son rire, un rire coassant et contraint :

— Ah ! vous avez fait une découverte !... C'est la petite chapelle aux âmes de nos morts, avec les tablettes des ancêtres et tout le reste... Une vieille coutume de chez nous, *you know*. Pardonnez-moi si je ne puis vous faire visiter... Mais dans la petite maison pour la cérémonie du thé, vous pouvez entrer...

Elle se composait de deux pièces parfaites, en bois de tous les blonds et de tous les roses. Dans l'une, sur des degrés recouverts de *tatami*, était rangée une admirable collection de figurines et de poupées nippones : chevaliers en armures damasquinées, brandissant des sabres, sur des chevaux à la ronde encolure, acteurs avec leurs perruques, leurs masques et leurs longues robes traînantes de brocard et de satin, courtisans et dames d'honneur, cortèges de guerriers victorieux, de monarques en voyage dans leurs palanquins, héros de contes de fées, tout un petit peuple précieux et maniéré, en vêtements bariolés.

— C'est pour la fête des enfants, garçons et filles, parut s'excuser le marquis.

L'autre pièce était entièrement vide, sauf un kakémono où, en quelques coups de pinceau, l'artiste avait animé d'une vie prodigieuse un singe suspendu à la branche d'un mélèze.

— Ce tableau a été peint par Naonobu, un de nos plus grands maîtres, celui auquel on doit les chefs-d'œuvre qui décorent le palais impérial de Kyoto, murmura mon hôte, avec la même expression de révérence que le secrétaire du très nippon vicomte.

Il avait hâte, on le sentait, de m'entraîner hors du sanctuaire, et c'est avec soulagement que, derrière moi, il en ferma pieusement la porte. Craignait-il de se trahir ?

Bientôt, il reprit son sourire banalement aimable et ses légers propos d'homme du monde cosmopolite. Mais je restais troublée car, dissimulés sous ces apparences de parfait occidental, comme le jardin secret derrière les bosquets du grand parc, je venais d'apercevoir, en éclair, étrangère, peut-être hostile, l'âme éternelle de l'Orient, avec tout son impénétrable et dangereux mystère.

IV

CHEZ UN « JAPONAIS MOYEN »

Les deux maisons que j'avais visitées, celle du daïmio traditionaliste, hostile à la civilisation occidentale, et celle du grand seigneur cosmopolite et anglophile, restent des exceptions aristocratiques. Mais le « Japonais moyen », échantillon d'une espèce qui, dans le monde entier, passe pour incarner le bon sens, force et soutien des nations, où et comment vit-il ?

Un beau matin, on m'apporte une carte : *Kuni Kaneko, manager of the X. Life insurance*. Un représentant de compagnie d'assurance américano-nippone ? Il m'est adressé comme très représentatif du Japonais moderne par un correspondant de journaux américains dont il fut le camarade dans je ne sais quelle université de Californie.

Le voici debout dans le hall de l'*Impérial*. Petit mais costaud, très à l'aise dans un complet veston, d'un kaki tirant sur l'incarnat, solidement campé sur de confortables souliers (*patent boots*) en cuir de crocodile à semelles débordantes, il me donne une solide poignée de main anglo-saxonne, tout en multipliant les saluts à la nippone. Dans un sourire plus large et plus cordial que ne l'autorise l'ordinaire réticence de ses compatriotes, découvrant une curieuse mosaïque d'or et d'ivoire noirci, chef-d'œuvre de quelque dentiste du cru, diplômé de Philadelphie, il m'invite, avec une courtoisie un peu solennelle, à prendre le thé dans son « *modest home* ». Invitation que j'accepte avec enthousiasme.

— Vous avez de la chance d'être femme ! me dit-on ensuite. Savez-vous que c'est une rare faveur de pénétrer dans ce sanctuaire qu'est la maison d'un Japonais ? Et surtout de faire la connaissance de sa femme, *Okusan Kanai*, « la dame d'intérieur », ou « l'honorable intérieur », comme on la qualifie ici. Les Japonais mâles eux-mêmes n'y sont jamais conviés, ils ne se reçoivent guère qu'au restaurant. Pour eux, c'est une faute de tact que de faire allusion à l'épouse, fût-ce de leur meilleur ami, et demander à lui être

présenté, une impardonnable indiscretion. Quant aux étrangers, inutile d'y songer. Le Japonais fera volontiers à un Européen de fastueux cadeaux, jades et kakémonos précieux, — car c'est un ami généreux — il lui offrira, à l'occasion, une partie de sa fortune, il se battra, il se fera tuer pour lui, mais il ne lui révélera ni son home ni sa femme...



M. Kuni Kaneko m'avait confié un croquis topographique, indiquant l'emplacement de son habitation, là-bas, dans un des faubourgs de Tokio. Je savais, par expérience, que la précaution n'était pas superflue. Sa carte portait, en outre, une adresse en anglais. Au jour dit, je crus utile de la faire traduire en japonais par un des personnages condescendants qui se tiennent derrière le comptoir d'acajou, à l'entrée de l'*Impérial*. Opération qui semble d'ailleurs leur principale fonction, puisque le nombre est infime des étrangers qui savent écrire les caractères nippons.

Munie de mes deux documents, je franchis donc le hall de l'hôtel. Cinq ou six taxis qui bâillent çà et là sur le boulevard font aussitôt sur moi un match foudroyant. Deux d'entre eux arrivent premiers à égalité. Lequel choisir ? Les huit prunelles des quatre chauffeurs, fixées sur mon regard indécis, rivalisent de supplication et de magnétisme. J'ai l'habitude. Pourtant, chaque fois, la mine poliment déconfite des évincés m'est un sujet d'affliction. Si la moitié des inutiles taxis de Tokio pouvait se transporter à Moscou, quelle aubaine pour les deux capitales !

Un rapide coup d'œil aux papiers que je leur tends et les deux élus célèbrent leur triomphe en démarrant à une allure de cinéma du Far-West. Nous manquons cueillir au passage quelques piétons, accrochés à un soi-disant refuge, côtoyons dangereusement le fossé plein d'eau du Palais Impérial où trempe déjà, pattes en l'air, un imprudent taxi, évitons de justesse quelques tramways, monstres rugissants lancés à quatre-vingts à l'heure, nous ruons avec furie le long d'une avenue sans forme ni bornes, prenons d'assaut une colline escarpée, et tout à coup, avec un affreux soubresaut grinçant qui me lance comme une catapulte contre la vitre d'avant (qui n'est pas security !), nous stoppons sec et net.

Leurs têtes rapprochées au-dessus du croquis topographique, les deux chauffeurs confabulent, puis indiquent du doigt quatre points de l'horizon,

se remettent en route d'une allure incertaine, cahotée, errant, zigzaguent, hèlent les passants, reviennent sur leurs pas, s'arrêtent enfin devant un kiosque vitré où médite un représentant de l'autorité. Salamalecs du chauffeur, éperdu de respect devant la casquette officielle, salamalecs condescendants de l'honorable policier. En voilà pour trois minutes. Une carte topographique du quartier sort enfin d'un tiroir ; on la confronte avec mon croquis. Palabres, hochements de tête, sourires, sourires ! Encore cinq minutes.

Enfin, nouveau départ triomphant et endiablé, nouvelle escalade d'une colline, nouvelles incertitudes à un carrefour de ruelles enchevêtrées. Au-dessus de nous s'élèvent une dizaine de villas blanches à toits et fenêtres bleues, avec un perron que flanquent deux colonnes doriques et deux bow-windows. Villas comme il en pousse par milliers dans la banlieue de Londres et de Manchester. Est-ce là le secret asile de la famille Kaneko ? Un des chauffeurs court en prospecteur.

Je descends également et me livre à la contemplation résignée d'un mur où un naïf graffiti représente deux visages accolés avec, en légende, le mot : *Kissu*. Double effet du cinéma yankee et de l'étude de l'anglais sur les écoliers nippons. Tout à coup, sifflements, petits cris de joie. Je me retourne. C'est M. Kuni Kaneko, lui-même, son costume violine, son large sourire, ses petits saluts. Il arrive de son bureau, portant livres et papiers dans un *furoshiki* de soie rouge et jaune. Il se confond en excuses et en compliments. Puis il me précède, voulant annoncer mon honorable arrivée.

M^{me} Kaneko se tenait certainement derrière la porte, car celle-ci s'ouvrit aussitôt ; et ce que j'aperçus d'abord de mon hôtesse, prosternée devant son seigneur et maître, ce fut une croupe en kimono violet et un chignon de jais, également humbles et frétilants. Devant deux petites servantes respectueusement inclinées, M^{me} Kaneko dénoue elle-même les lacets des souliers de son époux et l'aide à échanger ceux-ci contre des chaussons de laine blanche.

Lorsque je survins, sifflements et révérences reprennent de plus belle, coupés de petits hoquets timides et saccadés qui signalent le fou rire chez les pensionnaires de quinze ans. Puis le maître et la maîtresse de maison

s'éclipsent un instant, après m'avoir, avec maintes cérémonies, introduite dans la pièce de réception.

Une pièce japonaise quant au plancher, entièrement revêtu de tatami blonds et aux fragiles et claires boiseries à petits carreaux de papier. En face de la porte se trouve le *tokonoma* classique, arborant d'un côté son kakémono, — branches de bambou au-dessus d'une rivière, — de l'autre, le traditionnel vase de bronze où sont rituellement disposées, à trois hauteurs différentes, trois branches d'azalées. Entre les deux niches se dressent le pilier et la tablette aux noms d'ancêtres devant laquelle le matin, sans doute, toute la famille vient faire ses dévotions. Et voilà pour le Japon. Le reste forme le plus déconcertant pot-pourri : table carrée, chaises Henri II de simili cuir, très faubourg St-Antoine, rocking-chairs métalliques, plateaux, porte-allumettes et cendriers de bar. Par terre, sur un petit tapis à dessins cubistes, un radiateur électrique, et un phonographe trônant sur un magnifique bureau d'acajou brut, pour magnat de l'industrie. Sur les murs, un portrait de Benjamin Franklin considère un chromo représentant une blonde épanouie qui fume gracieusement une cigarette, petit doigt en l'air.

Mais voici M. Kaneko transformé : drapé dans un kimono de soie grise qui ajoute à sa prestance et à sa dignité, il ressemble maintenant à un samouraï des anciens âges, tout rayonnant des antiques sentiments d'hospitalité ; derrière lui, une jeune servante porte dévotement un petit plateau de nickel sur lequel deux piles de sandwiches au jambon (*sandoichi*) accompagnent un flacon de « *very old scotch whisky* ». M. Kaneko est intimement persuadé que pour toute créature blanche le *uisiki* vaut le nectar. Aussi s'afflige-t-il de mon refus, dicté par la prudence. Ne m'a-t-on pas avertie que, sous le couvert de fallacieuses étiquettes, ce breuvage est fabriqué dans quelque laboratoire d'Osaka, avec des gouttes d'essence dont le chimique arôme parfume un alcool tiré de chiffons, de vieux os, et même, dit-on, de souris mortes ?

Puis M^{me} Kaneko surgit à son tour, toute en petits bonds et en petits rires mutins qui surprennent un peu chez cette matrone, arrondie et assagie par de multiples maternités. Elle aussi est suivie d'une servante et d'un plateau ; il est chargé de tasses dans lesquelles fume un liquide gluant fait de poudre de cacao, délayée dans du lait condensé, et de gâteaux dont la crème, confectionnée avec de la poudre d'œufs désodorisée, et parfumée au jasmin,

sent à la fois la pharmacie et l'officine du coiffeur. Elle s'épanouit également de fierté car ce sont là « d'honorables mets », inconnus en pays nippon et qui furent élaborés d'après les recettes culinaires de la respectable *Aunt Nanny*, le Brillat-Savarin des *States*.

Tandis qu'avec un courtois stoïcisme, je déguste ces ingénieux produits, en invoquant l'ombre de Mithridate, M. Kaneko, désirant m'honorer jusqu'à l'extrême limite, manipule le phono dont soudain s'échappent les accents éraillés de « *C'est pour mon papa !...* » Le prenant peut-être pour un de nos chants nationaux, il le scande de la tête, avec une expression de béate extase, tandis que « l'honorable intérieur », les mains sur le ventre, multiplie ses gloussements gamins auxquels répondent ceux de plusieurs petits Kaneko, dont les charmants minois, timides et impudents, guettent aux diverses ouvertures de la cloison.

Le plus âgé fait alors appel à tout son courage pour me crier : « *Bonjour !* », mot sans doute appris à l'occasion de ma visite ; et son père en profite pour m'informer avec orgueil qu'il obtiendra bientôt son diplôme d'instruction primaire et deviendra « étudiant » d'un collège secondaire. Enhardi par mes sourires, « l'étudiant », haut comme trois pommes, mais déjà en uniforme bleu à boutons d'or, fait irruption dans la pièce, suivi par trois ou quatre frères d'âge plus tendre. Frères ou sœurs, on ne sait pas bien, car tous sont ensachés dans d'identiques lainages couleur groseille ou grenouille, tous coiffés de la même petite calotte de cheveux en soie noire.

Ils s'approchent, me dévisagent de leurs yeux bridés de petits chats, m'entourent en s'encourageant mutuellement par des cris et des miaulements. Puis, décidément apprivoisés, posent sur mes genoux divers fragments de mécanos, imitent tour à tour ou en chœur la sirène d'usine, le klaxon, le sifflet de locomotive, déchaînent sur le parquet des tanks en miniature, brandissent des carabines à air comprimé, lancent par les airs de petits avions dont les moteurs ronflent, manipulent des dynamos, révèlent de la façon la plus bruyante leur familiarité parfaite avec les secrets d'une civilisation mécanique. Où sont-ils, les légers cerfs-volants en forme d'oiseaux ou d'éclatants insectes que font voler en courant les petits Japonais des estampes ?

Lorsque M^{me} Kaneko se décide enfin à emmener sa scientifique progéniture, au nez pavoisé de cacao et de crème au jasmin, M. Kaneko aborde les problèmes du jour. Il professe, me dit-il, des opinions libérales. Il ne craint pas de déplorer les erreurs du gouvernement inféodé aux puissances militaires. « Nous en sommes toujours aux temps féodaux », constate-t-il avec regret. Raillant les efforts des autorités pour « contrôler » les pensées de la jeunesse, il prétend que ses compatriotes auraient plutôt tendance à ne pas penser du tout. Il ose même insinuer qu'à notre époque de conquêtes scientifiques, il est exagéré d'enseigner officiellement et comme un dogme obligatoire l'origine divine de l'empereur.

D'autre part, il reste sceptique sur l'œuvre de la Société des Nations, affirme que l'esprit guerrier vivra aussi longtemps que l'homme, et qu'il est même salubre, puisqu'il exalte les vertus d'héroïsme et de sacrifice. Et, tout en soulignant le danger que les produits du Mant-Chou-Ko feront courir, par leur concurrence aux industries nippones, il convient pourtant que l'intérêt et la sécurité du pays ont exigé l'occupation de la Mandchourie.

— Le Japon a le droit et le devoir d'imposer son idéal à la fois traditionnel et moderne, affirme-t-il avec force. C'est une mission... Et l'État du Mantchouko est né de ces principes... Tout juste s'il n'ajoute pas qu'en s'opposant à une invasion si raisonnable, équitable et salubre, les Chinois commettent un crime de lèse-civilisation...

Allons ! malgré son violent badigeon d'idées et d'habitudes démocratiques à l'américaine, M. Kaneko est bien le spécimen que je cherchais, le bourgeois nippon moyen, pas si différent en somme du bourgeois nationaliste de plusieurs pays de notre connaissance.

Dans le petit jardin aux inévitables rocailles, flottent et se gonflent au bout de leurs gaules, trois belles carpes en papier vermillon, rehaussé d'azur. Pendant le mois de la fête des garçons, ces carpes, emblèmes du courage et de l'habileté, indiquent, dans chaque maison, le nombre des rejetons mâles. M. Kaneko s'enorgueillit donc d'avoir donné déjà trois combattants pour le plus grand Japon. Et il n'a guère plus de trente-cinq ans...

V

COMMENT ON MANGE AU JAPON

Il y a bien à Tokio une bonne centaine de restaurants où l'on peut manger soi-disant à l'européenne ou à l'américaine. Car, un certain nombre de Japonais des classes moyennes, surtout dans les grandes villes, font volontiers des infidélités à leur cuisine nationale, et, même chez eux, y apportent des changements et des éléments étrangers.

Dans les faubourgs ouvriers et dans les campagnes, par contre, le fond de la nourriture nippone reste toujours le riz. Encore est-ce là du luxe : sans compter les régions touchées par la famine où les paysans, pour ne pas mourir, mâchent de l'écorce ou de l'herbe, dans bien des districts, le riz est remplacé, comme dans l'Inde, par de l'orge ou du millet auquel, aux jours de fête, on ajoute quelques légumes frais, des œufs, des petits morceaux de poisson salé. Tout cela assaisonné par divers condiments, et surtout par l'indispensable radis noir mariné, le *daikonn*, qui répand autour de lui la terrible odeur dominatrice du roquefort ou du munster. Mais la viande est encore aujourd'hui à peu près inconnue dans les classes inférieures.

Effet du bouddhisme qui, introduit au Japon il y a plus de mille ans, défendait à ses fidèles de toucher à tout ce qui pouvait entraîner le sacrifice d'une vie. S'il fallut bien leur permettre le poisson, m'a-t-on raconté plus tard, c'est que ces îles surpeuplées ne pouvaient pas produire assez de céréales pour tous leurs habitants.

La chair des animaux elle-même s'y glissa parfois sous le couvert d'habiles euphémismes. Ce n'est pas seulement chez nous que l'on appliqua de pieux subterfuges analogues au fameux : « Je te baptise carpe. » H. Chamberlain, le précieux et précis analyste des coutumes du Japon, conte comment, dans quelques villes provinciales, l'on voit encore à la devanture de certains restaurants un écriteau informant le public qu'on y servira de la « baleine de montagne », c'est-à-dire du chevreuil. Voici le raisonnement

d'une indiscutable logique : « La baleine est un poisson ; il est permis de manger du poisson ; *ergo*, si l'on baptise le chevreuil baleine de montagne, on peut manger du chevreuil. » Cette appellation fallacieuse n'est plus, il est vrai, qu'un souvenir des anciens âges, car il y a beau temps que la prohibition officielle de la viande a vécu.

Bien plus l'empereur Meiji, ce réformateur sagace, ne craignit pas de s'aventurer jusque dans le domaine de la cuisine en recommandant celle des pays d'Occident. Mais, avant lui, un homme d'esprit progressif, qui avait beaucoup voyagé, le libéral Fukuzawa, entreprit une croisade en faveur du régime alimentaire étranger et en démontra les heureux effets sur certains adolescents qu'il y avait soumis : jambes plus longues, poitrine plus large, résistance plus forte aux épidémies et aux maladies. Et ce précurseur fonda en même temps que la première université, le premier restaurant *foreign-style*. La viande, les légumes, tout y était frais, d'excellente qualité, et la cuisine à l'anglaise, simple et saine. Aussi connut-il un prodigieux succès.



Ce restaurant eut nombre d'émules et de successeurs. Mais, dans la plupart, les excellents principes du début se perdirent. À peine trouve-t-on à Tokio trois ou quatre restaurants où la cuisine soit digne de celle des autres capitales. Dans une vingtaine encore, il est possible de se nourrir, sans plaisir, certes, mais sans danger immédiat. Quant aux autres...

L'opération se passe dans des décors variés : vieux chêne et vitraux gothiques, ciels bleus aux nuages de coton hydrophile, avec amours invraisemblablement potelés, batifolant parmi des roses, dessins cubistes exécutés en émaux polychromes sur un fond de ciment crème. Parfois, c'est la *cafeteria yankee*, avec son vaste comptoir aux chaudières de cuivre étincelant.

Mais le plus souvent, on se contente du décor des *sous-Lyons* de Londres, ou de nos établissements populaires à prix fixes ; on y trouve même, avec la même odeur de mangeaille et le même tohu-bohu, les petites bonnes à tablier blanc et papillons de dentelle sur leur chignon ; sauf que celles-ci découvrent sous de courtes robes noires de copieux mollets nippons.

On vous y sert un compromis bâtard de toutes les cuisines, mais où domine l'élément anglo-saxon, privé pourtant de sa qualité principale : l'honnêteté des produits. Le bifteck qui, pour le Japonais, en forme le pivot, est sec et dur à souhait, de la vraie « carne ». Il est frit dans quelque végétaline dont on n'ose s'imaginer l'origine et arrosé d'une *Worcester sauce* nippone dont la virulence poivrée est parfois destinée à voiler le léger et inquiétant relent de la viande. Ce plat de résistance a été précédé d'un fade et tiède potage, formé d'un comprimé chimique délayé dans de l'eau graisseuse, d'un poisson bouilli jusqu'à la déliquescence, flanqué de pommes de terre froides ; il est suivi d'une crème renversée qui, en effet, défaille, ou d'une coriace omelette sucrée, dont le nom anglais, par suite d'une singulière faute d'impression, *sweat omelette* au lieu de *sweet* — signifie « omelette à la sueur ». Cette chère est arrosée, non pas d'excellent thé nippon, mais de thé de Ceylan, le *Liputon*, comme on dit ici, copieusement épaissi et adouci de lait condensé. À moins que vous ne préféreriez le cidre, très populaire au Japon, servi dans de coquettes petites bouteilles, et dont la saveur piquante est d'abord assez agréable. Mais demandez à n'importe quel Européen comment il est fabriqué :

— Il y a de tout, là dedans, vous dira-t-il : de l'eau, du caramel, du bicarbonate de soude, et même un soupçon de goudron. De tout, sauf de l'alcool et des pommes. Mais cela ne fait pas mal. N'en demandez point davantage...

Quant aux vins, vous trouverez du « *Soterne* », du « *Bordo* », comme on en voit dans l'honorable partie de campagne, et même du champagne, capiteux breuvages dont aucun ne risquera d'évoquer trop douloureusement la patrie lointaine. Ce sont d'ingénieux mélanges de vins d'Australie et d'alcool local diversement dosés et travaillés dans des officines pharmaceutiques dont ils gardent le goût.

Considérez pourtant les clients japonais, ce jeune homme aux longs cheveux et aux grosses lunettes d'écaille, cette jeune fille en tailleur et en feutre, ou encore ce vieux couple aux kimonos presque identiques : ils semblent parfaitement satisfaits, avec l'expression religieuse de gens qui dégustent des mets rares et raffinés.

— À part ceux qui ont séjourné en Europe et deviennent rapidement des gourmets, les gens d'ici ne connaissent rien à notre cuisine, m'explique un

Français. Ils ont, d'ailleurs, comme leurs voisins les Chinois, le privilège séculaire de pouvoir absorber sans dommage œufs pourris et viande décomposée. L'habitude aussi : le Japon est, par excellence, le pays de la contre-façon, qui s'étale partout avec cynisme ; c'est aussi celui de l'ersatz : tous les commerçants, du haut en bas de l'échelle, fraudent, et particulièrement dans le domaine de l'alimentation ; le marchand de poissons vend des antiquités, le laitier baptise le lait de ses bouteilles avec l'eau de la mare voisine, la bière vous brûle les entrailles, les boîtes de conserves renferment des fragments de momies, les sauces sentent le désinfectant, le tabac, aux étiquettes rutilantes, a le goût de chanvre et d'herbe sèche.

Mais le client japonais absorbe toutes ces horreurs avec une heureuse inconscience. Plus la saveur d'un aliment est accentuée, plus le beurre est rance et le fromage puant, plus ils leur semblent européens, c'est-à-dire délectables. Et le snobisme se mêlant au sentiment de remplir un devoir envers le pays et envers leur propre santé, les clients jaunes assiègent de plus en plus ces restaurants bâtards d'où fuient les Blancs épouvantés.



Comment ne pas leur préférer les restaurants japonais ?

Il y en a de tous genres, depuis ceux où l'on prend son repas nippon dans un décor occidental, avec tables et chaises, jusqu'à ces asiles du plus discret raffinement où le grand seigneur et le ploutocrate nippons convient des amis de choix. L'étranger fait généralement ses premières armes dans un grand établissement du centre élégant de Tokio, face au mur du palais impérial...

Au premier, c'est le restaurant européen, avec tables blanches et fleuries, orchestre, lumières éclatantes, fracas des assiettes, tintement des argenteries, bruit des pas, des rires, des conversations, toute une joie gourmande, indiscretement, bruyamment étalée.

Un étage de plus, et dans une antichambre on abandonne les lourdes chaussures pour des chaussons veloutés qui vous font la démarche muette et glissante d'Indiens peaux rouges ; quelques marches encore, et c'est un

univers nouveau qui s'ouvre, univers de pureté et de silence : douceur blonde et paisible des pièces aux proportions harmonieuses, toutes pareilles, peinture unique et rare, bouquet d'une fraîcheur intacte, lumière tamisée, ombres accroupies sur les *tatamis*, parmi des soies étalées et précieuses.

Deux servantes empressées, au sourire puéril qui accentue la rondeur enfantine des joues fardées de blanc, nous précèdent, nous installent dans un coin sur des coussins de velours bleu, disposent devant nous sur de mignonnes tables de laque ponceau des coupes, des flacons de saké qu'entourent de légers et transparents godets, et au centre, un petit réchaud électrique. Une troisième jeune fille apparaît, figure fine et noble sous l'invraisemblable monument de ses cheveux, dans le froufrou de soie de son kimono mauve à fleurs d'argent ; elle tient devant elle, en offrande, un plateau de cristal divisé en casiers qui m'apparaît d'abord comme un petit parterre éblouissant, bordant une large corolle écarlate. Ce sont les éléments du *sukiyaki*, un des plats les plus renommés du Japon que l'on va confectionner devant nous : il est composé de tranches de bœuf cru, minces comme des pétales de fleurs, de petits oignons, de poireaux, de champignons, de fèves, de pousses de bambou et d'autres légumes inconnus, mais tous si frais, si brillants et présentés avec tant d'art que les yeux sont les premiers à se délecter. Cinq minutes de cuisson et, gracieusement, du bout de ses baguettes d'ivoire, la petite servante dispose les fines tranches encore rosées, les légumes qui ont gardé tout leur éclat dans des tasses de porcelaine ; elle y casse un œuf cru, l'arrose d'une sauce brune, le *shoyu*, avance un bol plein de riz neigeux, verse dans les godets vert céladon le saké chaud, couleur d'or pâle ; avec un joli sourire en moue, elle s'incline, et d'un geste de ses petits doigts pointus nous invite à goûter, en murmurant l'espoir que ce mets saura nous plaire.

Pas d'autre son que le léger frisselis du réchaud, le frôlement soyeux des longues manches, l'imperceptible glissement des baguettes que mes compagnons manient avec adresse. Incapable de me servir des miennes, et ne voulant pas troubler cette harmonie, en attendant d'autres instruments plus familiers, je regarde, j'écoute.

Des pièces voisines s'échappe parfois un rire discrètement flûté ; une note grêle de *shamisen* tombe comme une goutte d'eau. Des enfants, pareils aux comiques petites poupées de notre enfance, dans leurs longues

robes de soie rouge à fleurs, courent silencieusement dans les couloirs, s'arrêtant parfois un doigt au coin de la bouche pour nous guetter de leurs étroites prunelles de diamant noir.

Par les panneaux tirés nous voyons s'éteindre les dernières lueurs du soir sur les ombrages et les toits cornus du palais impérial tandis que monte insensiblement des douves l'odeur des herbes printanières et des eaux mortes.

Pour la première fois depuis mon arrivée, j'ai enfin la vision rapide de ce Japon du passé, délicat et fier, que m'avait jusqu'alors caché le Japon moderne.

VI

LE THÉÂTRE CLASSIQUE DU JAPON

Je ne pouvais ignorer le théâtre classique japonais, le Kabuki et le Nô, auxquels des écrivains considérables de tous pays, et chez nous Claudel, par exemple, ont consacré des pages enthousiastes. Mais c'est un immense domaine aux profondeurs mystérieuses, d'accès malaisé, et dans lequel aucun esprit européen ne peut pénétrer sans de patientes études. Aussi me bornerai-je à dire tout simplement, en profane, l'impression que j'en ai retirée.

— Il faut surtout que vous voyiez des *Nô*s les antiques tragédies du Japon, m'avait-on dit. Elles datent du lointain des âges et commencèrent par un mélange de danses religieuses, de légendes, de thèmes historiques, de fragments de poésies, transmises de bouche en bouche par la tradition et que dansaient et chantaient des ménestrels, en s'accompagnant de divers instruments. N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que commença le théâtre chez tous les peuples ?... Vers le XV^e siècle on adjoignit à ce chœur deux ou trois personnages, qui récitaient et mimaient certaines parties du poème. Le drame lyrique était né. C'est l'image même du vieux Japon, stylisée et épurée jusqu'au symbole...

Mais aujourd'hui on ne donne que très rarement des *Nô*s. Je désespérais donc quand je reçus une invitation du grand journal l'*Asahi* qui faisait représenter quelques scènes d'un de ces drames les plus populaires.



La salle était comble. Des spectateurs à l'air d'intellectuels, groupés par deux ou trois, penchaient leurs lunettes avec ferveur vers des livres imprimés en gros caractères chinois. Car les *Nô*s sont écrits dans une vieille

langue, très belle, paraît-il, mais plus abstruse encore, plus éloignée du japonais que nos chansons de geste ne le sont du français actuel.

La scène en bois clair et poli est encore vide. La toile de fond représente un grand pin aux branches contournées, qui sert de décor à tous les *Nô*s et symbolise la nature. Un autre pin, planté au milieu de la scène, doit former le centre de l'action. À droite, cinq musiciens vêtus de kimonos gris sont accroupis ; l'un d'eux tire d'une flûte de longues modulations plaintives ; deux autres portent, l'un sur l'épaule, l'autre sur le genou, des tambourins, les *suzumi*, un autre encore le *taïko*, sorte de tam-tam ; tous sont immobiles comme des statues, avec des faces impassibles, aux paupières abaissées.

Tout à coup, funèbres coups de gong : par une passerelle, communiquant avec la scène, entre à pas comptés un personnage en robe bleue et bonnet pointu. Il s'arrête au centre, comme pétrifié ; puis, étendant lentement ses bras dont les longues manches pendent, il pousse un long cri si douloureux et si sauvage qu'il vous pénètre jusqu'aux moelles. Avec une mécanique solennité d'automate, il se tourne vers la branche de sapin et lui adresse une interminable algarade, qui est à la fois une plainte et une vocifération. Dans les pauses, le chœur bourdonne sourdement.

Cet homme, c'est le *waki*, celui qui raconte le drame et le situe. Il dépeint, paraît-il, le charme de la côte, explique qu'aux branches de ce pin est suspendu, invisible pour nous d'ailleurs, un merveilleux manteau ; il a été volé à un être céleste qui va venir le réclamer. Le narrateur alors se tait et, les yeux fixés sur la passerelle, attend. Il attend celui qui bientôt apparaît, le pêcheur qui a trouvé le manteau féérique et porte un masque massif, avec des yeux en vrille et d'énormes lèvres. Ce pêcheur veut emporter le manteau pour l'offrir, non pas à sa femme, — ce qui serait naturel, — mais à ses vieux parents. Suit un dialogue ou plutôt une sorte de chant alterné, psalmodié avec une étrange lenteur. Dans les intervalles, le chœur sévit, et tour à tour glapit, roucoule ou miaule des litanies qu'accompagnent les sons extra-aigus de la flûte, ponctués parfois par de sinistres coups de tam-tam.

Soudain, celui-ci redouble de violence, accompagnant de longues onomatopées :

— Hou-kou, hou-kou, ôôôô !...

Et d'un pas insensible et glissant qui semble ignorer le sol apparaissent deux jeunes filles, anges ou fées, vêtues de longues tuniques blanches avec des coiffures de cheveux noirs, également crêtées d'un peigne rouge, qui épouse étroitement les masques ; masques aux traits délicats et comme aériens, l'un souriant avec suavité, l'autre mélancoliquement paisible. Elles contemplent longtemps le sapin, les bras pendants. Enfin l'une d'elles — le *shito*, autre personnage du poème — se décide à psalmodier : ô surprise ! de cette fragile créature sort une énorme voix de basse qui forme le plus curieux, le plus comique contraste avec le petit masque souriant sous lequel se gonfle avec ostentation un lourd menton jaune. C'est qu'au Japon tous les rôles féminins sont tenus par des hommes, qui sont souvent des vieillards. Je regarde mes voisins : ils restent toujours plongés dans leurs manuscrits, immobiles et graves eux-mêmes, et ne semblent ni s'étonner ni s'égayer d'une telle anomalie. Si bien que je l'oublie à mon tour, saisie par l'étrange beauté du spectacle.

Le duo alterné de l'ange avec le pêcheur se poursuit, coupé d'attitudes hiératiques, de gestes rares, — profondes inclinaisons, balancements des vastes manches, et surtout jeu multiple et raffiné de l'éventail qui palpite, se déploie comme une aile brillante, tournoie, s'élève vers le ciel ou se pose longuement sur le front penché pour abriter le regard et cacher la pensée.

Enfin, le pêcheur cède, renonce ; le vœu de l'ange est exaucé. On le revêt du magnifique manteau de pourpre, brodé d'or et d'argent, qui traîne derrière lui en flots lourds et diaprés. Et c'est autour du sapin une marche triomphale de paon, marche glissée, rythmée, scandée de coups de talons. Jusqu'à l'instant où, semblant grandir, la tête abritée sous le toit éclatant des larges manches et de l'éventail d'or, immobile et comme figé, dans les hurlements déchirants et conjugués du chœur et des musiciens, la créature céleste s'abat soudain sur l'arbre et l'entoure de ses bras.

On a comparé le *Nô* à la tragédie antique. Et il s'en dégage, en effet, une atmosphère de grandeur et de fatalité eschylienne. Les vers sont, paraît-il, d'une beauté parfaite, accessible, il est vrai, aux seuls initiés ; chacune des attitudes, chacun des mouvements sobres et lents offre un sens symbolique et aucune des nuances de leur exécution n'échappe aux spectateurs avertis qui écoutent avec une religieuse attention. C'est un art savant et raffiné dont nous entrevoyons les profondeurs. Mais il est si éloigné de tout ce que nous

connaissions et apprécions que, s'il nous hallucine et nous envoûte, il ne peut que nous demeurer étranger.



Les pièces *Kabuki*, dont la grande époque va du XVI^e au XVIII^e siècle, sont très différentes. Elles apparaissent aussi frénétiques et sauvages que le *Nô* est paisible et solennel. Elles ont leur théâtre spécial, le *Kabuki-za*, le plus important de Tokio, qui tient le même rôle et connaît le même succès que notre Comédie-Française. Le spectacle commence à trois heures de l'après-midi et se déroule jusqu'à onze heures du soir. On y donne parfois plusieurs pièces dont chacune a dix, douze et jusqu'à quinze actes. La salle, immense et riche, est toujours pleine.

À l'orchestre, les spectateurs sont assis, comme chez nous, sur des fauteuils. Au balcon, formé d'un plan incliné couvert de tapis, ils sont accroupis à la japonaise. On y voit des familles, depuis les petits enfants en robes multicolores jusqu'aux vieux grands-parents en kimonos, qui campent en cercle, picorent des sucreries et, à l'entr'acte, prennent le thé dans des tasses de fine porcelaine.

Une passerelle de bois court de l'extrémité de la salle à la scène, une des plus spacieuses que je connaisse. Cortèges et personnages la traversent avant d'entrer dans l'action et déjà l'on sait, par les costumes et la démarche de ces derniers, s'ils sont samourais, marchands, geishas ou paysannes, bandits, traîtres ou héros. Un figurant, accroupi à la droite du théâtre, signale leur arrivée par des coups de claquette. Et le chœur siégeant sur une estrade décrit le paysage, commente le drame en longues mélopées nasillardes que ponctuent des coups de tambourins.

À peine un tableau est-il terminé que la scène, tournant sur elle-même à grand fracas, le remplace par un autre décor et d'autres personnages. Et ces décors sont toujours d'un éclat et d'un goût inouïs : route blonde à travers des prairies ensoleillées, fragile pont de corail au-dessus d'un torrent, temple de laque et d'or, auquel s'appuient de pittoresques petites boutiques.

Les acteurs portent des vêtements d'une étrange et brillante somptuosité. La poitrine gonflée d'importance, les grands seigneurs marchent à pas de

matamore, dans les jambes de leurs immenses pantalons de soies bariolées qui se gonflent derrière eux comme des voiles. Les femmes, qui sont des hommes, moulées dans des gaines de brocards précieux, de toutes les couleurs les plus vives, trottent à petits pas maniérés, suivies de traînes en queues d'hirondelle. Tous et toutes ont de longs visages fardés d'une épaisse couche de blanc de céruse, contrastant violemment avec le noir laqué des coiffures monumentales ; masques figés et un peu effrayants qui ne laissent transparaître que les expressions essentielles. Tous parlent de la même voix artificielle et monotone de psalmodie ; et les femmes-hommes, en particulier, adoptent un ton de fausset, suraigu comme une vrille. Les gestes sont étudiés, stylisés, et, suivant une convention traditionnelle, expriment la colère, l'effroi, la douleur. Les personnages forment des frises décoratives dont aucun détail n'est laissé au hasard, des groupes d'une perfection de lignes et de couleurs qui rappelle les plus belles estampes.

Mais les intrigues ? Elles sont d'une longueur et d'une complication à désespérer ; l'historique s'y mêle à la légende, le comique au tragique, l'émouvante poésie au réalisme le plus effroyable, comme dans le drame shakespearien : complots de cour, jeunes filles que des parents cupides vendent à des maisons de débauche, enfants que l'on enlève et que l'on martyrise, vertueuses geishas que leurs amants veulent racheter mais qui sont arrachées à ceux-ci par des bandits ou des princes ; sublimes serviteurs qui massacrent l'ennemi de leur maître et s'ouvrent le ventre. Combats, duels, meurtres, suicides se croisent, s'enchevêtrent, se multiplient, et l'on ne vous en épargne aucun macabre détail. Parfois le rideau s'abaisse sur une scène jonchée de cadavres dont le sang ruisselle.

C'est le père auquel on apporte la tête de son enfant qu'on a coupée sur son ordre, pour sauver celle du fils de son seigneur ; il la contemple d'abord terriblement immobile, puis un affreux rictus d'effroi et de désespoir convulse son masque blanchi de fantôme. C'est l'héroïne-vieux monsieur, suivant l'expression de Claudel, qui a dû s'empoisonner, et se tord comme une anguille prise dans une nasse. C'est le vaillant samouraï qui fait harakiri en l'honneur de son daïmio. Cette opération, morceau de bravoure d'un des plus célèbres acteurs de Tokio, dure bien une demi-heure et le public en savoure chaque phase avec une haletante extase : poignard qui pénètre, sang qui coule, face défigurée par la souffrance puis apaisée par un sursaut de la

volonté, arrêts, reprises, tremblements, spasmes, hoquets, sueurs, prunelles révoltées, chute et rigidité finale, c'est toute l'agonie qui se déroule.

Chacun des sanglants épisodes de la pièce, assassinats, batailles ou suicides, est annoncé, salué par les coups répétés de la claquette, et son paroxysme déclenche un affreux tumulte. Le chœur et l'orchestre pris de frénésie glapissent, mugissent, rugissent, les acteurs lancent des aboiements aigus de chiens nouveau-nés, les actrices miaulent comme des chattes en folie, et, sur la scène comme dans la salle, ce sont des déluges de pleurs, des cascades de sanglots. Les petits carrés de papier de riz sortent, on s'y mouche, on les roule en boulette, on les jette par-dessus son épaule. Deux aïeux nippons dans une loge s'appuient l'un sur l'autre comme de vieux singes malades, ferment les yeux et branlent du menton ; une petite femme, devant moi, a les épaules toutes secouées d'émotion, et mon voisin, vieux professeur à la face de bois sculpté, enlève ses lunettes d'or pour s'essuyer les yeux. Enfin et surtout, du poulailleur, là-haut, tombent en rafales, en explosions de bombes, d'affreux hurlements, rocaillieux et sauvages à faire frémir. C'est le peuple souverain qui témoigne ainsi son goût naturel et violent pour les spectacles sanglants...



Le théâtre classique est le seul que fréquentent également le public lettré et le public populaire du Japon. Je souhaitais vivement voir des spectacles modernes. Mais le Théâtre Impérial, qui pendant nombre d'années avait produit avec un certain succès des œuvres européennes et jouait Maeterlinck, Claudel, Hauptmann, Ibsen, Bernard Shaw, etc., venait de se transformer en cinéma. C'est vainement que je demandai à tous les échos une pièce d'écrivain nippon contemporain. Il n'y en avait pas à cette époque.

— Le théâtre moderne ne semble pas avoir jusqu'ici trouvé sa formule, me répondit un Français. On ne joue ici que des traductions ou parfois d'étonnants salmigondis, de naïfs démarquages de toutes les productions à succès d'Europe et d'Amérique. Les acteurs ne comprennent pas les sentiments qu'ils doivent incarner : l'amour tel que nous le considérons leur

paraît impudique ou grotesque ; l'effroi, le chagrin, la colère ne se manifestent pas pour eux de même sorte ; nos problèmes de cœur et d'esprit leur semblent vains et dénués de tout intérêt. Aussi leur jeu est-il froid, guindé, dépourvu de nuances...

Il est même un peu ridicule. Je ne me souviens pas sans sourire de je ne sais quel petit vaudeville traduit de l'américain ; les dialogues d'amour entre le jeune premier, raide comme un pique-feu, et l'héroïne aux petits gestes et aux petits cris baroques, leurs enlacements de guignols de bois peint et leurs baisers saccadés, composaient la plus désopilante caricature de nos mœurs et de nos conventions théâtrales.

Par contre, j'avais été très frappée par deux pièces d'un théâtre d'avant-garde. Il fut, paraît-il, fondé par un vicomte, un de ces jeunes transfuges de l'aristocratie qui, par leurs idées subversives, causent tant de soucis à leurs parents et d'inquiétudes à leur pays. Peut-être le vicomte se trouvait-il alors logé en prison, comme nombre de ses émules, car les subventions semblaient s'être taries. Rien de plus misérable que la salle aux murs souillés, aux inconfortables sièges de bois, au triste éclairage insuffisant. Le plancher pourri était plein de trous dans lesquels on trébuchait, et cela sentait terriblement l'ammoniaque, la friture et le tabac à bon marché. Au foyer dont les canapés boiteux laissaient échapper leurs entrailles de fil de fer et de crin, des ouvriers en casaque de toile bleue, coudoyaient des étudiants aux mèches indisciplinées, retombant sur leurs lunettes de fausse écaille. Et, pendant la représentation, deux policiers aux aguets surveillaient étroitement les spectateurs, tout en comparant aux propos des acteurs le texte du dangereux manuscrit, qu'ils suivaient au moyen d'une lampe électrique de poche.

À peine, me dit-on, y a-t-il dans ce théâtre un régisseur, un metteur en scène et quelques acteurs professionnels qui, d'ailleurs, font de fréquents séjours dans les prisons de S. M. le Mikado. Car lorsque le gouvernement veut détourner l'attention publique des scandales politiques ou des misères paysannes, il ferme théâtres, bibliothèques et groupes prolétariens et arrêtent leurs dirigeants. Procédé classique de tous les gouvernements, d'ailleurs. Mais restent les comédiens amateurs : étudiants, ouvriers, paysans.

Je n'ai pu juger de la valeur littéraire des pièces ; mais la figuration, les effets de foule prolétarienne y sont aussi réalistes et saisissants que dans le théâtre et le cinéma russes. Ce sont, en général, des scènes de grève, de réunions dans les chantiers, les usines, des épisodes de révoltes et de jacqueries paysannes. L'un de ces drames m'a particulièrement émue. Dans un village, dont nous voyons les habitants accablés par la famine, les propriétaires, accompagnés d'une force de police, viennent exiger leur dû. On les voit arriver de loin. Mais au premier plan sont amoncelés les sacs de grain qu'ils viennent saisir. Devant ces sacs, hommes, femmes, enfants et jusqu'aux vieux, armés de pioches, de pics, de gourdins, sont là, immobiles, farouches, ramassés sur eux-mêmes, prêts à bondir. Et tout à coup, d'un bloc, ces gueux s'élancent avec des cris sauvages contre ceux qui veulent leur arracher leur pain, leur vie, ceux de leurs petits...

Cela me parut d'un effet autrement dramatique que les tueries historiques du Kabuki et les pauvretés mal digérées du théâtre moderne d'Europe ou d'Amérique. Les convulsions qui secouent le Japon contemporain y sont retracées avec une force et un réalisme qui touchent aux sommets de l'art et vont trouver le fond des cœurs.

VII

AVEC LES GEISHAS

Un Français courtois et cultivé qui, depuis trente ans, demeure à Tokio et y demeurera sans doute le reste de ses jours, envoûté comme Lafcadio Hearn par le charme subtil du Japon d'autrefois, — si envoûté qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il a changé ! — m'avait invitée ce soir avec un vieux Japonais aux allures de samouraï. C'était très loin, au bout de cette ville sans limites, que nous devions dîner.

Nous étions partis, non pas en taxi, mais bien installés dans trois de ces « pousses » qui deviennent aussi rares que nos vieux fiacres. J'ai surmonté la répugnance qui, dans l'Inde, me faisait hésiter à user de ces chevaux humains. Celui-ci paraît si heureux d'avoir été distingué par des étrangers ! Son masque jaune sourit sous le chapeau de paille. Il serre autour de sa taille la serviette éponge, insigne de ses fonctions, s'ébroue et part en tricotant de ses courtes jambes torses. Après les quartiers modernes, leurs redoutables tramways, leurs vagues de taxis et de bicyclettes, nous tanguions lentement à travers un dédale de ruelles, dans la molle odeur du printemps trop tiède, entre des haies de bambous dont les feuilles frôlaient nos visages.

À travers les branches, des petites maisons de bois aux carreaux de papier apparaissent, doucement éclairées. Des ombres çà et là glissent ; un chat saute d'un mur ; quelques cris, quelques rires...

Puis voici un jardin mystérieux dont les allées de sable rose luisent entre d'obscurs bosquets. On nous attend — sourires, murmures, sifflements de joie, servantes prosternées, nous sommes bientôt assis sur des coussins émeraudes, dans le blond décor qui déjà m'est familier.

Sur les plateaux de laque, de petites tasses bleues sont alignées comme pour une dînette, contenant des mets bizarres, ces coquillages rouges confits dans du vinaigre, les *awabi*, des pousses de bambous, de grosses moules,

des champignons, d'étranges asperges, du poisson cru, découpé en lanières carminées. Nous venions de déguster un potage, l'*owan*, eau parfumée dans laquelle flottent de blanches petites quenelles. Nous nous taisions, comme il est d'usage au début d'un repas japonais. On n'entendait que le frémissement des feuilles, le choc léger des *hashis*, les bâtonnets d'ivoire, le gazouillis du saké chaud à goût de Xérès tombant dans les godets. Déjà nous en avions vidé plusieurs.

— Si vous buvez, le monde deviendra grand, murmura mon voisin jaune, souriant derrière ses bésicles rondes.

Puis il retomba dans le silence.

Tout à coup, venues d'où ? elles surgirent du jardin obscur, dans un vol de petits rires et de longues manches soyeuses, comme des papillons nocturnes, poussés vers la lumière par le vent du soir.

Elles étaient quatre. L'une portait une robe d'un vert changeant comme un ruisseau d'avril, l'autre d'un mauve de glycines sous le soleil, la troisième, fleurie de toutes les corolles du printemps. Et la quatrième, qui était la plus âgée, une robe d'un bleu profond de nuit de juin. Les voici toutes quatre, agenouillées entre nous, dans leurs belles soieries diaprées, souriant, poussant de petits cris bizarres, frappant dans leurs mains aux doigts pointus. Leurs visages sont tout blancs de fard sous les mêmes casques de laque brillante, ornés d'épingles en forme de fleurs et d'insectes d'or.

Elles s'appellent *Hideikoma*, petit poney, *Yoshié*, rivière des roseaux, *Buzurévu*, dragon aux grelots, *Maiko*. L'une offre une figure ronde et veloutée de camélia, l'autre, de longues joues lisses, avec une bouche en fraise des bois, la troisième, de fraîches paupières, clignant dans un minois de chaton blanc. Quant à la quatrième, elle a un air très sage, mais un peu triste.

Et il me semble que je les ai déjà vues quelque part, il y a longtemps, et que c'est comme un rêve que j'aurais fait et qui tout à coup se réalise.



Qui de nous ne connaît les geishas, par les livres, les récits de voyageurs, ou même par l'opérette ?

Elles sont les héroïnes de tous les poèmes, de tous les romans, de tout le théâtre du vieux Japon ; au long des siècles, on s'est battu, ruiné, on s'est tué pour elles. Artistes ou courtisanes ? Un peu de l'un, davantage de l'autre. Mais sont-elles responsables du destin qu'elles suivent en souriant, en dansant, ces petites poupées énigmatiques ? Moins encore que leurs sœurs d'Occident. Sous ses dehors éclatants, la vie de la plupart d'entre elles n'est qu'une plaine aride de solitaire mélancolie.

Elles n'ont pas sept ans, avec ce sourire mutin et ce petit visage couleur de lisse abricot des enfants nippons, que des parents cupides ou affamés les ont déjà vendues. Petites esclaves, les voici enchaînées pour dix-huit, vingt, vingt-cinq ans, suivant leur contrat. Et dès lors commence une existence monastique de dur travail, d'impitoyable discipline. Plus de tendres soins maternels ni de jeux insoucians avec les frères, les camarades là-bas, devant la maisonnette de bois clair. Dans une des demeures des geishas, une revêche matrone plie leur corps enfantin aux gymnastiques les plus épuisantes, leur esprit à tous les exercices. Elles apprennent les chants traditionnels, les poèmes, les légendes, tout le folklore de l'ancien Japon ; l'art le plus raffiné de la toilette, celui de l'élégant marivaudage et de la plaisanterie scabreuse. Elles doivent savoir jouer de tous les instruments, danser toutes les danses, connaître toutes les cérémonies rituelles des fêtes et des festins. Et Dieu sait si elles sont compliquées au Japon ! À l'âge où ses pareilles jouent encore à la poupée, on initie en outre les pauvres petites à tous les secrets de l'amour — si l'on peut se servir de ce mot sans le salir — comme à toutes ses roueries.

Dès neuf ans, la fillette figure déjà et tourne autour des coussins des dîneurs accroupis ; elle sait, le petit doigt en l'air, verser le saké, avec d'impayables mines et de petits sourires ; elle sait aussi couler, vers les convives émerillonnés, des clins d'yeux provocants ou savamment noyés de volupté. Déjà des prunelles allumées de convoitise suivent ses pas légers et son corps gracile.

À douze ans, treize ans commencent avec la matrone de longs marchandages. Quel vieux marchand ventru, quel arrogant daïmio au masque de momie offrira la somme la plus considérable pour ce qu'on

appelle pudiquement le « prix de l'inauguration » ou le « don d'oreiller » ? Impuissante et docile, la petite victime assiste à ces répugnants débats. Pendant de longues années encore, il lui faudra tout subir, car la maison doit rentrer dans les frais de son éducation et elle ne possède rien en propre, pas même ses vêtements.

Jusqu'à vingt-cinq ans les fêtes succèdent aux fêtes, en même temps que les protecteurs... S'il reste un cœur à la petite geisha, elle le donne à un amant de son choix. C'est souvent un étudiant pauvre, un poète, un artiste qui rêve de devenir assez riche pour pouvoir la racheter et l'aime, parfois jusqu'au suicide. Le théâtre nippon abonde en drames de ce genre. Parfois, au contraire, l'amoureux peut rompre les chaînes de sa bien-aimée, et elle mène, alors, dans le mariage, la vie secrète et sacrifiée des épouses nippones.



Pendant mon séjour à Tokio mourait l'héroïne d'un de ces romans. C'était la troisième fille d'un pauvre pêcheur de Niigata qui l'avait vendue très cher à cause de sa beauté au propriétaire d'une des plus grandes maisons de Tokio. À vingt ans, Kasuké — c'était son nom — était la perle des geishas. Elle avait, en outre, une distinction naturelle, une finesse et une culture qui lui permettaient de tenir sa place et même de briller dans n'importe quel monde.

Un jeune officier de marine, descendant d'une noble famille, en devint éperdument amoureux. Trop pauvre pour l'acheter, il l'enleva. Mais, résolu à l'épouser, il lui fit un sacrifice infiniment rare pour un Japonais : il démissionna, renonçant à une carrière qui promettait d'être brillante.

Cependant le propriétaire fit valoir ses droits, appuyé par les directeurs des autres maisons qui jugeaient le précédent dangereux et d'un fâcheux exemple. Les poursuites firent grand bruit ; le lieutenant Yamanoto n'en épousa pas moins sa geisha, et cet exploit lui ayant valu la sympathie de millions d'hommes, il put entrer dans la carrière politique et arriva bientôt à la richesse et au pouvoir. Il fut plusieurs fois ministre, président du Conseil, et reste un des conseillers les plus écoutés de l'empereur. Ses amis assurent

que sa femme fut pour beaucoup dans cette rapide ascension du comte Gombei Yamanoto. Elle avait appris à connaître la vie et les hommes ; elle garda donc toujours sur l'esprit de celui qui l'avait tant aimée un ascendant qui fit sa fortune.

Mais elle eut aussi le tact de savoir s'effacer. La célèbre geisha vécut près de quarante ans dans l'ombre du grand homme ; recluse volontaire, elle refusa obstinément, malgré les invitations et les démarches les plus flatteuses, de partager les honneurs de son mari, et de paraître à la Cour où elle fut maintes fois conviée. Son fils, le commandant Kyoshi Yamanoto, est un des officiers de marine les plus brillants, les plus admirés de la jeunesse nipponne ; ses filles ont épousé des hommes de valeur ; l'une d'elles est la femme de l'amiral Takarabé qui fut ministre de la Marine.

La comtesse Yamanoto, après cette vie de vertu discrète et intelligente, disparut à soixante-treize ans, laissant son mari inconsolable et trente petits-enfants qui l'adoraient. Tous les journaux du pays s'entendirent pour la célébrer et conter son roman d'amour, qui ressemble à une des vieilles chansons du pays.

Son cas n'est pas unique, car on cite encore plusieurs hommes d'État, un marquis, trois princes qui, dans les trente dernières années, épousèrent des courtisanes, et la plupart déclarèrent qu'ils devaient beaucoup à leurs femmes, plus cultivées et surtout moins timides et terrifiées que la plupart des épouses japonaises de la bonne société.

Mais c'est là tout de même un destin exceptionnel. D'ordinaire, vers trente ans, la geisha cesse de danser et se contente de jouer les instruments divers où elle excelle, de chanter ou même tout simplement de causer avec les convives. Quelques-unes, fameuses par leur science de la vie et la qualité de leur esprit, conservent longtemps leur prestige. Les autres disparaissent ou deviennent elles-mêmes matrones de geishas, directrices de ces maisons de thé ou de rendez-vous, les *machaias*. N'est-ce pas, sous toutes les latitudes, le sort de ces créatures brillantes et éphémères ? Et, pourtant, parmi les femmes japonaises, les geishas ont encore le meilleur sort.



Les nôtres viennent du quartier d'Asakusa, qui compte cinq cents geishas réparties en diverses maisons, car chaque quartier possède les siennes dont il est fier et qui rivalisent par leurs chants, leurs danses, leurs traditions. Mes deux compagnons, le Français et le Japonais, le saké aidant, se sont déridés, animés. Le vieux samouraï est rouge comme une lanterne vénitienne. Les jeunes filles rient plus fort, et des rires un peu coassants leur répondent. Elles gazouillent, remplissent les verres, se penchent, frôlent de leurs manches envolées les deux fronts grisonnants, appliquent sur leurs visages des serviettes chaudes et mouillées, cueillent dans les tasses bleues, de leurs longs doigts fins, des friandises qu'elles tiennent devant des lèvres concupiscentes, rient encore d'un petit rire pointu, moqueur, font d'impayables moues. Rien pourtant de trop indécent dans ces jeux, dans ces gestes. Si licence il y a, elle est réservée aux libres propos que je ne puis comprendre et qui se croisent, comme des balles légères, à travers la table. Nos authentiques jeunes filles mettent parfois moins de réserve dans leurs allures, et l'on dirait des adolescentes lutinant, avec une innocence un peu suspecte, des oncles mûrs qu'émoustille leur jeunesse.

Mais voici Maiko qui se lève, prend son shamisen en forme de lyre à la longue tige laquée de rouge et niellée. Elle s'agenouille avec une grâce méticuleuse, disposant autour d'elle les plis de sa robe bleue, large corolle dont le corps menu et la tête brillante forment le pistil ; elle en tire des sons grêles et charmants, rappel lointain de nos gavottes ; agenouillée près d'elle, les mains abandonnées sur ses genoux, la tête inclinée sur son cou fluët et balancé, le « petit dragon au grelot » chante d'une voix très douce une mélancolique mélodie. Les deux autres sont debout, là-bas à l'extrémité de la salle, dans un espace resté libre. D'abord presque immobiles, les genoux ployés, les yeux clos, les voici glissant doucement, comme en rêve, le corps cambré, avec des mouvements onduleux et rythmiques des grandes manches, qui palpitent comme des ailes de papillon.

C'est la danse du cerisier.

« Les samouraïs eux-mêmes sentent leurs cœurs s'amollir en regardant les cerisiers sous la lune », murmure le vieux guerrier.

Mais, relevant d'une main leur traîne, elles s'élancent vives et légères, sur une alerte mélodie, les yeux brillants de joie, brandissent au-dessus de leur tête leur éventail d'argent, tournent en une course rapide et gracieuse. Le Japonais dont les joues se sont enflammées, s'élance à son tour, frappe dans ses mains, jette quelques cris rauques de goéland, puis d'un pas cahoté poursuit les jeunes filles qui le défient du sourire et du regard. Mon hôte français, de la tête et des bras, scande le rythme et s'épanouit d'aise. Les lanternes du plafond ondulent sous le souffle de la nuit, autour d'elles les phalènes dansent en cercle ; les petites

servantes rieuses, dont les têtes forment un bouquet dans l'embrasement d'une fenêtre, balancent leurs hanches en mesure et fredonnent :

Choito-dondon !

Otagaidané

Choito-dondon !

Oidemashitane !

.



Le lendemain, je contais ma soirée devant deux étudiants japonais qui fréquentent assidument les milieux européens. Ils firent une grimace de mépris :

— On voit bien, s'écria l'un d'eux, que ce sont des hommes d'autrefois qui vous ont invitée. Nos pères dépensaient des fortunes avec les geishas. Nous sommes pauvres, nous autres, et pas si bêtes ! Nous en avons assez de ces filles, avec leurs vieilles plaisanteries rancieuses, toujours les mêmes depuis trois cents ans, leurs petites mines apprises devant le miroir, leurs gestes dont aucun n'est naturel. Les geishas sont stupides, elles sont sales, elles sentent l'huile de camélia rancie. Elles seront bientôt aussi démodées que les pousses et les lutteurs, ces outres dégonflées ! Nous n'en voulons plus !

Et il leva les épaules avec humeur.

VIII

PLAISIRS NOUVEAUX À TOKIO

Comment s’amuse donc la jeunesse dédorée de Tokio ? Pour en avoir une idée, quelques amis français et moi faisons, parmi les lieux de plaisir de la capitale, une modeste tournée des grands-ducs. Deux étudiants nippons, ceux mêmes qui ont dédaigneusement dénigré les divertissements de leurs pères, nous accompagnent. L’un d’eux, Takeji Otsuka, de mère anglaise, grand et svelte, les traits réguliers, n’a gardé de sa race que les cheveux noirs laqués, le teint de brugnion de plein air, et la forme légèrement oblique des longs yeux sombres ; il a, pendant son enfance, fait divers séjours en Europe, parle le français et l’anglais. Quoique son éducation soit restée purement japonaise, il compte parmi les jeunes esprits frondeurs qui osent critiquer les lois et les mœurs et causent de sérieuses inquiétudes aux vieux traditionalistes. Quant à l’autre étudiant, petit et alerte, le nez court, les prunelles étroites aux aguets dans le masque perpétuellement souriant, il offre le type nippon classique et joue les rôles obstinément muets.

Nous entrons d’abord dans quelques-uns de ces cafés ou bars qui ont détrôné les restaurants à geishas et dont certains se réclament de Montmartre et de Montparnasse. Leurs enseignes, violemment éclairées, bariolées, rédigées en plusieurs langues drôlatiquement écorchées, jalonnent la Ginza et les quartiers d’alentour.

Nous avons le plaisir de saluer, tour à tour, le *Bar Lapin Achille*, le *Pairroquet*, noms dont l’origine parisienne semble évidente, et le *Silver sleeper* (au lieu de *slipper*) où l’étincelante pantoufle de Cendrillon se trouve, comme dans les contes de fées, muée en « *dormeuse d’argent* ».

C’est le décor de toutes les boîtes de nuit internationales, en plus réduit, en plus « bazar » : fleurs artificielles, lanternes de papier ou de verres multicolores, pianos mécaniques et phonographes, jazz également cosmopolites mais enregistrés en pays nippon, c’est-à-dire estropiés et

encore encanaillés par les instruments et les exécutants japonais qui se plient malaisément aux rythmes de l'ancien et du nouveau monde.

Plusieurs de ces bars sont installés dans des caveaux, sous une voûte basse de cerisiers en fleurs ou de glycines, tombant en grappes de leurs treillis, et divisés en compartiments discrets. Mais certains se composent uniquement d'un étroit couloir sur lequel ouvrent des boxes, plus étroits encore, d'où s'exhalent des relents d'alcool, de sueur et de tabac. On s'insère péniblement entre une banquette de velours bleu ou rouge et une table aux lampes électriques dont la lumière est soigneusement tamisée par des abat-jour couronnés de floraisons artificielles. Que prendre ? Cocktails au picrate, porto d'Osaka, liqueurs genre bootlegger ? La bière est, somme toute, le breuvage le plus inoffensif.

Mais, en même temps qu'elle, voilà que surgissent avec des piailllements, syncopant l'ouragan musical du phono, deux ou trois petites bonnes femmes courtaudes, le dos rond, les bras en corbeille, qui, dans leurs kimonos à fleurs, ont l'air de boniches affublées du peignoir d'apparat de leur patronne. Elles se faufilent, elles aussi, se casent sans façon sur les banquettes, sur les genoux des hommes, passent familièrement leurs bras, abondamment frottés de cold-cream, autour de la taille et du cou des femmes, manient les colliers, enlèvent les bagues, laissent des traces de rouge gras sur les mains qu'elles pressent sur leurs grosses bouches, gloussent et pouffent, et d'une voix rauque lancent des apostrophes qui, par bonheur, sont en japonais ; car elles semblent couvrir d'une certaine confusion les initiés masculins.

En notre honneur, le phonographe exalte maintenant les petits petons de Valentine, les délices d'être couchés dans le foin, remonte même le cours du temps pour célébrer « les bords de la Riviera ». Et tout à coup, prise d'un délire qu'elle estime sans doute très parisien, une nouvelle jeune personne restée dans le couloir, saisit le feutre d'un de nos compagnons, le plante de guingois sur son gros chignon massif, et hanches trémoussantes, prunelles chavirées, avec des grimaces qui veulent être provocantes, relève soudain son kimono à des hauteurs par trop astronomiques, se livre, jambes nues et cagneuses, à ce qu'elle croit être une parfaite imitation du *French cancan*. Les gestes deviennent même d'une éloquence si précise que mieux vaut

s'enfuir, d'autant plus que des bruits inquiétants s'échappent des boxes voisins.

Par deux fois, dans deux bars différents, se renouvelle l'épisode du chapeau et du cancan. Sans doute l'estime-t-on particulièrement propre à exciter la joie et les fructueuses passions des étrangers. Quand je confesse aux deux jeunes Japonais que je préfère infiniment les geishas et leurs danses :

— Évidemment, ces braves filles sont un peu trop nature, concède avec quelque embarras Takeji Osuka, mais leurs plaisanteries sont moins grossières, croyez-le, que celles des demoiselles à hautes coiffures et à chichis qui, avec leurs airs de sainte-nitouche vous sortent des anecdotes à faire rougir tout un troupeau de singes, comme vous dites en France. Ces petites sont plus fraîches de corps et d'esprit ; et pour batifoler avec elles, il suffit d'un verre de bière, tandis que la présence d'une célèbre geisha peut coûter jusqu'à cent yen...

Après ce dernier argument, d'un utilitarisme concluant, les deux jeunes gens nous conduisent dans un des dancings que fréquentent les étudiants, *le Florida*.

C'est un des survivants d'une époque où l'on dansait frénétiquement à Tokio comme dans les autres capitales, c'est-à-dire dans les années qui suivirent la guerre. Quelques jeunes filles un peu lancées, les *modgarls* s'y étaient même risquées.

Mais les gardiens de la morale publique, oubliant ou feignant d'oublier les milliers de maisons où s'ébat la débauche nippone, s'émurent soudain de ce débordement de fox-trots et de charlestons. Ils proclamèrent que les danses américaines et européennes, où les corps se trouvent dangereusement rapprochés, suggèrent des idées et des actes inconvenants et illicites. C'était, il est vrai, au moment où la loi défendant l'émigration japonaise aux États-Unis avait soulevé une vague d'irritation contre les mœurs étrangères. Et l'on vit alors des bandes de nationalistes, champions outranciers du retour aux vieilles traditions, envahir brutalement les dancings, les saccager, balayer orchestre et danseurs et exécuter, sur le plancher, libéré des honteuses pratiques d'Occident, les chastes danses guerrières du vieux pays de Yamato.

Le résultat de ces manifestations patriotiques fut d'inciter la police à surveiller, de ses yeux multiples et aigus, la tenue des dancings ; les jeunes Japonaises modernisées cessèrent alors de fréquenter des lieux aussi suspects et rentrèrent au gynécée.

— Où elles s'ennuient vertueusement et à mourir, comme l'exige notre code familial, fait observer avec amertume le jeune Takeji.

À part quelques rares femmes européennes, accompagnées par leur cavalier, les danseuses qui persistent sont des professionnelles, les mêmes *taxi-girls* que l'on rencontre dans les établissements analogues de Changhaï et de la plupart des villes d'Extrême-Orient. Les opérations se déroulent dans une grande salle ronde, sans luxe excessif, qu'éclaire un plafond lumineux, aux couleurs changeantes, et qu'entoure une rangée de chaises. En haut, une tribune est réservée à l'orchestre et aux spectateurs, toujours assez nombreux, les familles nippones venant parfois s'offrir le spectacle d'ébats qu'elles n'oseraient partager.

Les danseurs qui, pour deux yens, ont acheté dix tickets de danse, se tiennent debout, en haie serrée à une des extrémités de la pièce ; presque tous sont en veston, car les jeunes fascistes à kimonos et à gettas méprisent ces plaisirs européens. Les danseuses, alignées en brochette, leur font face. Un certain nombre ont conservé leurs robes nationales à longues manches et il y en a dont les teintes et les dessins sont une joie pour les yeux. Mais la grosse ceinture à coussinet dans le dos, l'*obi*, et les pans resserrés aux genoux ne conviennent guère aux évolutions occidentales. Aussi la plupart portent-elles, avec infiniment de charme, des robes du soir européennes, décolletées avec une chaste retenue que ne connaissent même plus nos ingénues provinciales. Certaines sont jolies, toutes sont jeunes, avenantes.

Aux premiers accents de la danse, les cavaliers s'avancent, font un petit signe péremptoire à leur élue, qui se précipite. Et les voici tournant, glissant, se trémoussant, fort correctement et même gracieusement, car ils sont souples et légers ; mais sans entrain ni fantaisie, avec des gestes d'automates, des visages mécaniquement, impassiblement souriants et sans échanger une parole. On dirait qu'ils s'acquittent d'une tâche ou se livrent, pour raison de santé, à des exercices de gymnastique hygiénique. À peine ai-je noté un ou deux couples dont les pas et les regards semblaient s'accorder, témoigner quelque allégresse, quelque naturel désir de plaire.

Dès que l'orchestre se tait, le danseur lâche sa danseuse, lui remet le ticket dont elle touchera un pourcentage, et chacun, se tournant le dos, s'en va de son côté. Rien de la libre gaîté tapageuse de nos bals d'étudiants, de leur bonne humeur, rien de cette galanterie, un peu facile peut-être, mais qui tout de même pare de quelque poésie la vulgaire banalité des lieux et des idylles. Un morne ennui vous pèse aux épaules. Les moralistes qui veillent aux barrières des dancings peuvent être fiers du résultat.

— Ils veillent même au delà des barrières, commente notre étudiant, qui vient de s'offrir un consciencieux fox-trot. Il est interdit d'accompagner une de ces jeunes filles ou même de leur parler dans un rayon de cinq cents mètres autour du dancing.

— Pourquoi ? Vertu ?

— Non, certes. Protestation contre les coutumes d'Occident qui font aux femmes une place trop importante et trop belle, ce qui risquerait d'amollir nos belles âmes de guerriers dont la patrie doit être le seul amour. Ici on tient à réduire les relations entre les sexes aux gestes essentiels. Vous vous en rendrez compte en parcourant le Yoshiwara et autres quartiers réservés, lieux d'élection de nos vertueux ancêtres...



Nous faisons ensuite trois petits tours dans les cinémas qui, au Japon comme ailleurs, attirent des foules enthousiastes. Il existe à Tokio plusieurs salles pour films étrangers dont une, particulièrement select, que fréquente assidument la colonie d'Europe et d'Amérique. Dans un décor extra-moderne, à la fois élégant et sobre, on y présente, avant la plupart des capitales d'Europe, les meilleures productions des deux mondes. Pendant mon séjour, *À nous la liberté*, de René Clair, y alternait avec *Changai-express* et *le Chemin de la Vie*, ce film soviétique sur les enfants abandonnés et leur rédemption, film qui ne parvint à Paris que six mois plus tard.

Les Japonais forment plus des trois quarts des spectateurs. Car leur goût, me dit-on, irait plutôt aux films américains, à cause de leur tour sportif et surtout des scènes de flirt où le baiser photogénique, le *kissu*, comme on dit

ici, tient une place plus appréciable que dans les autres pays. Car au Japon on s'embrasse uniquement dans les cas extrêmes, si je puis dire. Les époux ne s'épanchent que dans le privé le plus strict ; quant aux fiancés, ils se contentent des cérémonieuses salutations d'usage. Les mères elles-mêmes ne témoignent leur tendresse à leur nourrisson qu'en promenant le bout de leur nez sur son petit visage, et en le respirant comme une fleur. Ce qui est d'ailleurs charmant et plus hygiénique. Dans les cinémas proprement nippons, des sévères gardiens des mœurs coupent dans les pellicules tous les passages les plus suggestifs. De là l'affluence indigène dans cet établissement européen qui échappe à la censure.

Au moment où nous arrivons dans une des salles, le jeune premier de l'écran enlace de ses bras l'étoile. Comme chaque fois, pendant la communion prolongée de ces lèvres célèbres, un frémissement parcourt les spectateurs, frémissement très sensible, malgré l'obscurité ; et, quand la lumière se fait, les visages offrent une confusion charmée, les minces prunelles sont encore traversées de lueurs mouillées, un peu équivoques. Ô délicieuse corruption des mœurs étrangères !

Nous voici maintenant traversant deux cinémas qui donnent des films purement japonais. Le premier est tiré de la légende ou de l'histoire. Trois guerriers sont en scène : l'un d'eux, étendu dans une flaque de sang, déroule lentement une affreuse agonie. Les deux autres, en costumes somptueusement barbares, parcourent la scène à pas d'ogres, le masque convulsé par d'épouvantables rictus, agitant le plumet de leur chignon, vociférant et brandissant des sabres courbes. Écroulée dans des flots de soie bariolée, une femme au long visage fardé fait alterner des sanglots avec des piaulements aigus. Et cet épisode du grand âge de la civilisation nippone se prolonge interminablement.

L'autre est un film actuel, *Namiko*, qui connaît un grand succès. Au début, un jeune ménage, très moderne, puisqu'il s'aime d'amour tendre, se livre au plaisir du golf, ce qui, au Japon, vous classe aussitôt parmi les esprits avancés. Mais le mari, qui est officier, est soudain envoyé d'urgence à la guerre de Changhaï. Sa jeune épouse, Namiko, tyrannisée par sa belle-mère, suivant la coutume nippone, languit et, minée par le chagrin, se met à cracher le sang. La méchante belle-mère, prenant prétexte de la contagion, ramène Namiko dans sa famille, ce qui est la dernière des disgrâces. Mais la

malheureuse tombe en outre sur une autre belle-mère, la seconde femme de son père, qui la hait. On la sépare de son mari, qui, venu pour quelques heures à Tokio en mission, se voit refuser le droit de la voir. Aucun des jeunes époux n'ose insister. Namiko, désespérée, meurt bientôt, avec des visions touchantes tout autour de son lit, tandis que son mari se fait vaillamment tuer, dans une tranchée ou en avion, on ne sait pas bien, car on vous offre le régal de plusieurs cadavres ensanglantés. Toute la salle est secouée de sanglots. Notre jeune étudiant muet semble lui-même violemment ému. Mais Takeji, atteint par le scepticisme européen, hausse les épaules et sourit :

— Voilà tout ce que nos firmes japonaises arrivent à produire, fait-il. Nous ne sortons de la barbarie de nos légendes que pour tomber dans le plus écœurant sentimentalisme. Et nous sommes, dit-on, un peuple intelligent !

Nous achevons la tournée par un théâtre fort en vogue dans les milieux qui se piquent de modernisme. Il s'appelle le *Moulin-Rouge* et nous donne une super-revue à grand spectacle. Nous arrivons pour la parade finale. Aux sons grêles et charmants d'un orchestre japonais, une vingtaine de girls en kimonos gaîment fleuris, défilent de leur petit pas court et léger, gentiment cambrées, avec des sourires et des minauderies, s'abritant d'un geste maniéré sous de gracieuses ombrelles de papier peint. Tout à coup, fracas de jazz avec hurlements, miaulements, mugissements de trombones, de saxophones et de klaxons : d'un seul élan, les girls nippones, rejetant brusquement leurs robes et leurs traditions, cuisses potelées généreusement à l'air, exécutent, sous l'aveuglant éclat bariolé des projecteurs, bonds, pirouettes et cabrioles les plus endiablés. Drapeaux agités, hurlements, bras tendus, pyramides de corps dénudés, c'est le tableau final de tous les music-halls de Londres, Paris et New-York.

Tel quel, il excite l'enthousiasme délirant du public qui pousse des clameurs fracassantes. L'étudiant silencieux ouvre enfin sa large bouche. Il crie sa joie ; il trépigne. Sans doute Takeji en ferait-il volontiers autant, bien qu'il en ait vu d'autres, et de meilleures, en Europe. Mais il nous observe du coin de l'œil :

— Pas fameux, nos plaisirs nouveaux, n'est-ce pas ? dit-il enfin. Que voulez-vous ? Notre théâtre contemporain n'existe guère plus que notre

cinéma. Et nous ne pouvons pourtant pas perpétuellement nous délecter aux frénétiques aventures de notre théâtre classique, vieux de huit ou dix siècles. C'est comme si on ne vous proposait d'autres spectacles que vos mystères d'avant la Renaissance... Nous avons en soixante ans assimilé toutes les idées modernes, toutes les découvertes scientifiques de l'Occident, et pour les mœurs, nous en sommes restés au moyen âge... Et si nous prenons plaisir à la conversation des servantes de bar, c'est peut-être parce que nous sommes à peu près sevrés de la compagnie des jeunes filles et des femmes de notre monde. Une société privée de femmes peut-elle être raffinée, peut-elle être gaie surtout ? Voilà une des raisons pour lesquelles nous autres étudiants du Japon, prenons tristement nos plaisirs. Nous avons d'ailleurs d'autres raisons de mélancolie, le surmenage intellectuel, les soucis d'avenir... Si vous voulez voir de la vraie joie, franche et simple, allez donc à Asakusa, le centre des plaisirs populaires...

VIII

ASAKUSA, LIEU DE PÈLERINAGE ET DE JOIE

Tokio, cet immense désert de rues monotones, à l'activité fiévreuse et endiablée, possède, en effet, une fraîche oasis, Asakusa.

C'est la cité des plaisirs populaires où règne une perpétuelle foire de Neuilly. Elle contient une quinzaine de théâtres, autant de cinémas, des restaurants, des hôtels, un petit jardin zoologique, des tirs à l'arc et tous les jeux forains, sans compter une centaine de boutiques et, sur ses confins, des maisons au commerce aussi fructueux mais moins avouable. C'est l'Eldorado dont rêvent les plébéiens de la ville pour leurs jours de congé ; et aussi les braves paysans des provinces voisines, les *onobori san*, les « honorables cousins de campagne », comme on les appelle à Tokio, qui souhaitent y aller une fois dans leur vie et mourir.

Mais Asakusa, c'est encore un but de pèlerinage, car tous ces lieux de joie sont groupés autour d'un temple fameux, l'un des plus anciens, des plus chers au cœur des Japonais. Et plaisirs, prières, sensualité, élans de l'âme, satisfactions du corps, s'y croisent, coudoient, succèdent sans s'y gourmer. Rien n'est moins rébarbatif que la religion nippone et dans nul pays il n'est avec le ciel plus d'accommodements.



Asakusa a deux visages, celui du jour et celui du soir. Le jour, ce sont surtout les pèlerins qui affluent, par milliers. Ils traversent en files serrées le torrent déchaîné des autos qui longe, sans y pénétrer, la cité heureuse, montent la large voie bordée de petites boutiques qui vendent bonbons, joujoux, cartes postales et mille colifichets au brillant clinquant, passent sous le grand portail de bois rouge, le *torii* aux cinq entrées, et jettent leur obole dans l'auge qui remplace le tronc de nos églises. Les voici devant le

temple, à l'ombre du vaste toit retroussé, sous une forêt de poutres sculptées d'où pendent des lanternes et où des pigeons et même des coqs et des poules sont familièrement perchés. Certains frappent avec une corde un gong qui résonne sourdement, pour attirer sur leurs prières l'attention particulière de la divinité. D'autres claquent dans leurs mains ; tous heurtent du front les marches sacrées, se prosternent à plusieurs reprises devant l'autel où brillent les ors, les laques, les vases précieux ; ils invoquent Kwannon, la déesse de la Miséricorde, à laquelle le temple est consacré. Bien que celui-ci ait été maintes fois reconstruit et pour la dernière fois en 1928 après le tremblement de terre, la petite statue dorée de la déesse a miraculeusement survécu. Du moins l'assure-t-on, puisqu'elle reste jalousement enfermée et qu'à part celui de quelques prêtres, aucun regard humain n'a pu la profaner.

Elle a sa légende : c'est il y a treize siècles environ que trois pêcheurs de la proche rivière Migato qui l'avaient d'abord dédaignée et rejetée dans l'eau, la ramenèrent à plusieurs reprises dans leurs filets et lui construisirent son premier tabernacle. Il a grandi au cours du temps et la statuette connaît toujours la même popularité.

Mais elle n'est pas seule. Tout autour d'elle règnent de moindres divinités, honorées dans de petits sanctuaires couverts d'ex-votos et devant lesquels fument les baguettes d'encens. Il y en a de modestes comme le dieu de la cuisine qu'implorent les bonnes ménagères ; il y en a de très courus : par exemple, le prêtre Obinzuru qui guérit toutes les maladies, — un brave saint de bois dont le visage est presque effacé et les bras usés jusqu'au coude par les millions de malades qui s'y frottèrent, si bien qu'il a fallu le protéger derrière un réseau de fer. Il y a le gardien des enfants dont s'approche, deux vases jumeaux à la main, une vieille grand'maman courbée sous son *obi*, les traits illuminés d'une joie mystérieuse ; le dieu de la richesse dont l'auge reçoit de nombreuses offrandes que chacun espère voir se multiplier au centuple.

Il y a encore le sanctuaire de Kumo-no-Heinai dont l'histoire est assez singulière : il contient la statue de pierre de certain fameux samouraï de l'époque de Yeddo qui, après avoir beaucoup tué en guerroyant, devint le bourreau officiel de la cour. Ayant ainsi violemment trucidé plus de deux mille de ses semblables, il fut, sur son déclin, saisi d'un remords inattendu

et décida de fonder ce sanctuaire où une inscription commémorait ses crimes et son repentir. Comment, au cours des siècles, cette inscription, mal interprétée, changea-t-elle de sens et transforma-t-elle le vieux scélérat en protecteur, presque en dieu de l'amour ? Le fait est qu'aujourd'hui encore les amoureux nippons s'adressent à lui avec ferveur. Voici justement une naïve enfant en kimono fleuri de glycines qui, sur la pointe de ses socques de bois, approche timidement de la statue du sacripant. Elle confie à cette oreille qui entendit tant de cris d'agonie le secret de son cœur ingénu, frotte son tendre visage et son petit nez sur les gros pieds qui marchèrent dans le sang... Ainsi va la justice de l'histoire...



Aux environs des sanctuaires fleurissent et prospèrent une foule de pieux commerces. Ici, à la gauche de l'autel, pour quelques sens on achète à un comptoir, où préside une sorte de bedeau, le droit de tirer au sort un message de la déesse Kwannon dont les prescriptions devront servir de règle de conduite à l'heureux gagnant. Là, on vend les baguettes d'encens, les cierges, les vases, les petits tabliers ou les petites socques d'enfants, les remerciements calligraphiés sur parchemin que l'on suspend en témoignage de gratitude aux grilles des divers autels ; et partout d'innombrables effigies de la déesse, — en bois doré, en ivoire, en cristal, — destinées à figurer au-dessus de l'autel des ancêtres que possède chaque foyer nippon. Jusqu'ici rien de très différent de ce qui se trafique autour de tous les lieux de pèlerinage de l'univers.

Mais un peu plus loin, sous les arbres du jardin, quel est cet étrange campement ? Dans des cabanes, sous des tentes bariolées de caractères mystérieux, des personnages à l'air très digne, vêtus de robes semées des signes du Zodiaque, les paupières baissées dans des masques impassibles, sont assis devant des tables encombrées de vieux parchemins, de baguettes divinatoires, de loupes et de sabliers, tout l'arsenal des astrologues du vieux temps. Des clients errent, hésitants, de l'une à l'autre tente, risquent un œil, se décident enfin en tremblant... Ces sorciers sont bienveillants. Non seulement ils prédisent l'avenir, mais ils vendent des charmes, des talismans, promettent bonheur et réussite. Un gars campagnard vêtu de toile

bleue sort en s'esclaffant de toute sa large bouche : il sait où et comment il découvrira la bourse qu'il a perdue. À l'oreille de cette petite femme, qui porte déjà sur son dos une gamine de deux ans, on a soufflé : « Cette fois, ce sera des jumeaux, deux garçons ! » Et elle rayonne... En somme, des oracles analogues à ceux que dans leurs cavernes sur la cour, parfumées par le chou et l'oignon frit, rendent les humbles pythonisses du faubourg Saint-Denis. Ô crédulité humaine, le plus cosmopolite des sentiments !...



Nos pèlerins sont maintenant en règle avec leurs dieux, leurs saints et leur conscience. Quatre pas et les voici au sein des plaisirs. Achat des cadeaux obligatoires que les plus pauvres doivent rapporter à leurs parents, à leurs voisins. Des familles piétinent, hésitent, confabulent devant les modestes éventaires, avec une touchante convoitise et de petits cris de joie. Les bonbons multicolores sont tous enfermés dans des coffres de verre, mesure hygiénique qu'ignorent nos foires ; quant aux joujoux nippons d'antan, d'une si jolie fantaisie, ils ont cédé la place à la camelote en fer-blanc et celluloïd et à toutes les mécaniques. C'est vainement que l'on cherche les délicieuses poupées japonaises qui enchantèrent notre enfance, remplacées par les affreux bébés internationaux à la laideur et aux grimaces « nature »...

Un tour dans le minuscule jardin zoologique, avec ses rivières, ses ponts et ses forêts en miniature ; rires enfantins devant la cage aux singes, regards stupéfaits levés vers la mélancolique girafe, naïve terreur en face des fauves pelés qui bâillent ; pauses dans le pavillon réservé aux petites mamans nippones qui y trouvent une table spéciale pour allonger leurs bébés et y changer leurs langes. Arrêt devant un humble restaurant, où, accroupis sur les nattes blondes, on avale un bol de riz au poisson, à moins que l'on ne déguste ces exquis frites, les *tempura*, sortes de beignets aux langoustines, ou cette fricassée d'anguilles dont la saveur comme l'odeur sont délectables. Une ou deux séances dans un petit théâtre de comédie, de drame ou devant ces marionnettes nippones, les *joruri*, qui sont, dit-on, les plus anciennes, les plus perfectionnées du monde, éclats de gaieté, larmes,

sanglots — il n'y a pas de meilleur public que les gens du peuple au Japon !
— et la merveilleuse journée s'achève. Tout à coup, c'est le soir.



Asakusa s'illumine alors avec furie : lampions, lanternes, enseignes flamboyantes qui laissent transparaître de mystérieux hiéroglyphes, bannières rouges, bleues piquées d'or brillant sous l'éclatant pinceau des projecteurs, guirlandes d'ampoules multicolores, nappes de clarté aux couleurs changeantes partout épandues, tandis que se pénètrent ou se heurtent les aigres mélodies des orchestres japonais, les éclats mugissants des jazz, les hurlements des aboyeurs vous conviant aux spectacles, les cris, les hululements, les rires ; tout cela se détachant sur le sourd et monotone claquement des milliers de gettas de bois en marche. C'est amusant, éblouissant, étourdissant.

Tous les établissements qui dormaient pendant le jour ont ouvert leurs portes, invitent et rutilent. Devant des restaurants à l'européenne s'attroupent des badauds qui regardent railleusement leurs compatriotes s'escrimer de la fourchette et du couteau ; dans des bars profonds dont luit le long comptoir de verre et de métal, des files de consommateurs, accroupis comme des singes sur les hauts tabourets, s'initient aux joies du *uiski* et de la *benedittino* ; assis autour des petites tables de marbre des cafés parisiens, des sociétés de campagnards essaient des boissons inédites avec des grimaces méfiantes et des gloussements de joie.

Des foules pressées assiègent les cinémas, ceux où de gigantesques affiches proposent des combats de samouraï aux mains sanglantes, aux masques convulsés ; ceux surtout où des stars géantes, aux cheveux jaune d'œuf, exhibent des sourires larges et rouges comme des fours de boulanger, en contemplant, de toutes leurs prunelles bleu lessive, leur amoureux en feutre de cow-boy, campé à cru sur un cheval au galop.

Il y a aussi les théâtres de variétés, avec leurs girls, leurs acrobates, leurs jongleurs, leurs comiques. Il n'en coûte que quelques sen pour entrer et l'on peut pour ce prix assister à deux ou trois séances. Le spectacle vaut-il plus ? Voici, par exemple, une farce patriotique : sur la scène, un soldat casqué,

trapu, en uniforme kaki. Il annonce d'une voix traînante qu'il se trouve dans les plaines de Mandchourie. Il incarne à lui seul plusieurs milliers de soldats japonais courant vaillamment à l'assaut, sous des salves d'artillerie. Jetant alors quelques pétards sur la scène, il court en effet, en soufflant des sonneries guerrières dans un vieux clairon, saute sur les pétards qui éclatent à grand bruit, se jette par terre à quatre pattes, demeure immobile, grimace une agonie, se relève, recourt, retombe et, après dix morts et dix résurrections, sonne une marche de victoire, agite un drapeau à soleil rouge, exécute une cabriole, se confond en révérences et disparaît parmi les applaudissements, les rires et les *banzai* !

Ce bon public, si prompt à se déridier, reste également fidèle aux plaisirs populaires du vieux Japon. Ici, sur une estrade au décor de nuages, de monts et de pins noirs, deux jolies geishas, accroupies dans leurs robes de soie fleurie et leurs belles coiffures piquées d'épingles d'or, psalmodient plaintivement des ballades historiques qu'une troisième accompagne des sons acides du shamisen. Les auditeurs, des petits boutiquiers, des artisans, des servantes et même des paysans et des tâcherons écoutent avec une religieuse ferveur. Et ce sont les mêmes que je retrouve accroupis ou nonchalamment étendus sur des nattes, face au conteur public. Vêtu d'un élégant kimono de soie, ce gentleman nippon est assis comme un conférencier mondain derrière une petite table où une théière et une tasse remplacent le traditionnel verre d'eau. Avec des gestes compassés d'académicien et tout un jeu d'expressions qui transforment son masque délicat sans le déformer, il détaille un conte comique. C'est la déplorable histoire d'un bon jeune homme qui était secoué d'accès de fou rire dans les occasions les plus incongrues. Après maintes péripéties, on lui apporte une poudre qui doit le guérir de cet inconvénient. Pour en finir plus vite, il avale d'un seul coup toutes les doses. Et il brûle, il agonise, il va expirer, quand, soudain, à l'idée de mourir si jeune, l'incurable fou rire survient, monte, éclate, emporte son âme dans un dernier spasme...

Dans toutes les rues et ruelles, autour de la masse obscure du temple où la déesse Kwannon s'est endormie, c'est la même foule qui, dans le même piétinement de gros troupeau, coule et roule intarissablement. Des familles entières marchent en se donnant la main, les enfants semblables à d'éclatants papillons, la maman, dos courbé sous le poids de l'inévitable

bébé, le papa qui plastronne et a rejeté sur la nuque son chapeau de feutre déteint, et jusqu'aux vieux parents, aux mêmes visages de buis sculpté, trotinant du même pas. Et tous les yeux ont des regards pareillement émerveillés, toutes les bouches sont ouvertes sur de bons rires naïfs qui viennent tout droit du cœur.

Est-il possible que ces braves gens appartiennent à la même race que les silencieux diplomates des conférences, que les mornes convives des dîners de l'Impérial ? Et la civilisation européenne, en obligeant les classes supérieures à dissimuler leurs naturels instincts de gaîté n'est-elle pas responsable d'une telle transformation ?



Je fais une pause au bord d'un petit lac solitaire qui, en marge de la féerie, reflète tous ses feux. J'y évoque un cruel épisode du tremblement de terre : traquées par l'incendie, des milliers de courtisanes du quartier voisin couraient follement çà et là, appelant à l'aide. Quelques centaines d'entre elles crurent découvrir un refuge dans ces eaux polies ; elles y moururent ébouillantées ; et l'on retrouva plus tard leurs pauvres petits corps flottant dans leurs soieries diaprées...

X

COMMENT LES JAPONAIS AIMENT LA NATURE

Dire que les Japonais aiment la nature est une banalité. Est-il nécessaire d'aller jusqu'au vieux pays de Yamato pour en être convaincu ? Il suffit de contempler une vieille estampe, une coupe ancienne, un vase où l'artiste, parfois inconnu, a tracé, d'un pinceau à la fois précis et hardi, une gerbe de pivoines épanouies d'aise sous le soleil, une carpe qui, d'un coup de queue, remonte des vertes profondeurs de l'étang, une branche d'automne dont les feuilles vont se détacher, un papillon qui palpite des ailes, une fleur prête à s'ouvrir. On y sent autre chose et plus que de l'habileté, une émouvante sympathie qui, au delà des apparences, s'en va chercher l'âme des choses et s'unit intimement à la vie, dans toutes ses créatures, fût-ce les plus humbles.

Notre civilisation européenne est, il est vrai, intervenue avec ses productions mécaniques ; les tasses, les théières, les vases auxquels le potier d'autrefois « avait, comme dit Claudel, su communiquer le moelleux de la chair et l'éclat de la rosée », sont aujourd'hui détrônés par d'affreux objets, fabriqués et décorés en série ; l'art japonais, au contact des modernes écoles étrangères, a perdu cette inspiration qui lui était propre, faisait son charme et son originalité. Mais le sentiment de la nature persiste toujours profondément au cœur du peuple nippon.

Car il se confond avec le seul sentiment religieux qui fasse tressaillir ce cœur : l'amour profond et le respect, dans toutes ses manifestations, du sol divinisé de la patrie où ont vécu, où sont morts les ancêtres ; amour puissant qui rejoint l'orgueil pour former le patriotisme le plus exalté, le plus fanatique et, — avec celui de l'Allemagne, — le plus dangereux pour la paix du monde.



Naguère, l'orgueilleux samouraï, au retour des plus barbares tueries, parcourant avec délices son frais jardin, harmonieusement composé comme un poème, sentait son cœur s'amollir en voyant un oiseau s'envoler jusqu'à son nid, un brin de paille au bec, une grenouille sautellant dans l'herbe, un lotus rose étendu sur le brillant miroir de l'étang.

Aujourd'hui, ce n'est pas autrement que pensent et sentent M. Kuni Kaneko, directeur d'une compagnie d'assurances, par exemple, ou l'un quelconque de ses employés. Affublés du même veston européen, le cou engoncé dans l'obligatoire carcan de toile empesée, tout le jour ils ont traîné leurs manchettes sur un bureau, entre des dossiers, des classeurs, des téléphones. Mais le soir vient, un beau soir d'été, et tous deux, l'un dans sa Ford ou sa Chevrolet, l'autre par le tram ou le train, regagnent en hâte leur maison suburbaine. Ils rejettent également et aussitôt l'incommode uniforme européen. Assistés par une épouse empressée, aux petits gestes et aux sourires de poupée, ils prennent un bain brûlant, l'un dans une baignoire américaine, l'autre dans un tub japonais, en forme de tonneau. Les voici tous deux en kimono de toile grise ou bleue, le cou et les bras libres, les pieds nus dans leurs gettas. Ils sortent dans leur jardin.

Par les allées dont le gravier brille, entre les bosquets aux branches artificiellement étirées et tordues, M. Kuni Kaneko s'en va d'un petit pas vif inspecter ce qui fait son luxe et sa joie : sa collection d'arbres nains sur laquelle veille spécialement un vieux jardinier qui, de père en fils, a reçu les secrets de cet art de mutiler et de déformer. Le directeur d'assurances en possède une centaine de toutes les formes, de toutes les variétés, géants des forêts primitives, réduits à la taille des plantes et dont certains ont plusieurs siècles. Il y a des érables en miniature dont les mignonnes feuilles carminées en forme d'étoiles semblent des bijoux ; des saules pleureurs, à la fine chevelure verte, destinés, semble-t-il, à la tombe des petites fées et des lutins de la cour d'Obéron ; un minuscule cerisier dont les fleurs grandeur nature reposent comme des nids d'oiseaux dans les branches graciles ; un vieux chêne qui traîne par terre, à la manière d'un dinosaure de poche, ses membres noueux et rugueux. Et encore un magnifique cèdre, étalant avec majesté de noirs ombrages, larges comme une ombrelle de poupée. M. Kaneko les contemple avec orgueil et son cœur se dilate. Mais ce sont là plaisirs de riches.

Pendant ce temps, son employé arrose avec amour les modestes plantes de son petit jardin ; il admire les feuilles mouillées qui étincellent aux derniers feux du soleil, l'éclat et le doux bruit des gouttes sur la terre humide, la grâce des bambous qu'incline le jet d'eau de l'arrosoir. Tout à l'heure, assis sur sa véranda, tout en buvant quelques godets de saké, il se divertira rêveusement, tantôt à suivre le jeu des nuages sur la pourpre du couchant, tantôt les tours et détours des poissons fantastiques, déployant dans l'aquarium de verre leurs longs voiles de tulle vermeil. Patron et employé sont également heureux.



Combien de fois ai-je noté, dans le parc Hibiya, tout juste en face de mon hôtel, cet amour des Japonais pour les plantes et les bêtes. Il n'est ni très beau, ni très soigné, ce parc, avec de vastes espaces pelés où des gamins jouent au baseball et sans aucun de ces massifs éclatants qui font la richesse de nos jardins publics. Contrairement à ce que l'on croirait, d'après peintures et poèmes, il y a en effet peu de variétés de fleurs au Japon. Sans doute est ce là ce qui en fait le prix. Les expositions de fleurs sont fréquentes et l'entrée en est gratuite. J'en ai visité une dans le parc d'Hibiya, uniquement consacrée aux roses, des roses très modestes qui n'avaient certes rien de comparable à celles de Bagatelle ou du jardin du Luxembourg. Avec quelle passion attentive les visiteurs les contemplaient, les discutaient ! En sortant, vieux philosophes à lunettes, étudiants en uniforme bleu à boutons d'or, groupes de rieuses jeunes filles s'arrêtaient dans les allées pour admirer les arbustes en fleurs, pour se pencher sur les pelouses, émaillées de modestes corolles.

Autour du petit lac, avec ses rochers, ses buissons taillés, ses nénuphars, on trouve toujours des hommes graves qui se sont assis pour suivre les ébats des oiseaux aquatiques, canards, oies, cygnes, poules d'eau et tous les volatiles à longues pattes. Le peuple emplumé voisine sans nulle crainte avec les promeneurs. Je revois un vieux héron de grande allure escalader le talus vert de l'étang, entrer avec une paisible autorité dans l'allée pleine de passants et l'arpenter gravement, en balançant sa tête pelée d'un air important de père noble. Aucun enfant ne se risquait à le poursuivre, tous

s'effaçaient aimablement sur son passage et des sourires attendris accompagnaient sa méditative flânerie. Voyez-vous la même scène au parc Monceau ?



Ce sentiment de la nature existe aussi profond dans toutes les classes.

En parcourant une hôtellerie pour ces chômeurs nippons, infiniment plus déshérités que ceux d'Europe, j'avais noté, sur une terrasse lépreuse, un vivace petit jardin, improvisé dans des caisses de savon, des boîtes de conserves, des poteries écornées. Les humbles plantes étaient soignées, arrosées, lustrées avec un soin touchant. Il y avait aussi des oiseaux dans des cages grossièrement fabriquées.

— Nos chômeurs leur consacrent tous leurs loisirs, me dit le directeur. Quand l'un d'eux part, il emporte son pot de fleurs ou sa cage, serrés contre sa casaque de toile...

À l'autre extrémité de l'échelle sociale, je me souviens comment, après un entretien parfois pénible, le visage de M. Yoshizawa, alors ministre des Affaires étrangères, s'éclaira soudain d'une singulière douceur. Je lui parlais d'une branche de pin aux formes décoratives qui se balançait devant la fenêtre.

— Avez-vous remarqué, me dit-il avec animation, les cerisiers en boutons dans le jardin ? Quand ils seront éclos, il faudra que vous alliez les voir dans nos parcs, nos avenues ; c'est une des beautés du Japon, et c'est aussi la plus belle de toutes les fleurs...



Une beauté que l'on célèbre par des fêtes religieuses dans les temples, par des fêtes tout court dans les villes et dans les campagnes. L'approche de leur floraison est annoncée chaque jour dans les feuilles comme l'arrivée d'un souverain. Pendant mon séjour, Tokio s'était, en leur honneur, pavoisé de bannières, de gais oriflammes et sur les trottoirs de la Ginza l'on

marchait sous une voûte de branches artificielles de cerisiers fleuris. Des trains d'excursion sont, chaque année, organisés pour les lieux où ces arbres divins fleurissent en plus grand nombre. Les gares sont encombrées de familles en liesse, chargées de paniers à provisions ou de sacs tyroliens, « de compagnies » de citadins qui, pour ne pas se perdre, portent le même mouchoir rouge ou jaune au cou, au bras le même ruban, et marchent du même pas.

Arashiyama, dans la grande banlieue de Tokio, reçoit, pendant la saison des cerisiers, des visiteurs par milliers. Ils cheminent en files serrées par les allées qui s'enfuient, légères et diaphanes, sous la neige à peine rosée des branches en arceau ; ou bien ils s'égaillent pour le pique-nique sur l'herbe semée de blancs flocons, dans les vergers que nulle barrière ne protège contre les sacrilèges déprédateurs. Bientôt, hélas ! elle sera jonchée de papiers gras, de boîtes défoncées, de tessons de bouteilles. Le vieux pont qui traverse les eaux transparentes de la rivière Hozugawa, le long de ces vergers fleuris, est à certaines heures envahi par une foule si dense que l'on s'émerveille de ne pas voir se rompre son élégante et fragile armature. Après le long repas copieux, kimonos ouverts sur des ventres secoués de gros rires, quels chants en l'honneur de la saison nouvelle, quelles danses grotesques, quels jeux ! Pas toujours innocents. Car, à ces dates attendues, qui tranchent sur la vie d'excessif labeur des travailleurs nippons, la liesse populaire se déchaîne, avec la sensualité débridée des kermesses de Téniers. Et sous les voûtes de floraisons immaculées se déroulent de brèves et brutales idylles qu'épient sans doute avec une narquoise indulgence les petites divinités rustiques, le Renard, ce facétieux personnage et l'impudique Blaireau, favorable aux unions fécondes. L'an prochain, ficelés sur le dos résigné de leurs mamans, des milliers de bébés nippons tout neufs, cligneront leurs petits yeux vifs vers les mêmes cerisiers.

Mais ce ne sont pas seulement les braves plébéiens, amateurs d'honorables parties de campagne, qui fréquentent ces lieux choisis. Les écoles, par ordre, y conduisent officiellement leurs élèves qui se prosternent avec respect devant ce merveilleux spectacle que la nature et les dieux ont réservé au Japon. La plupart de ces enfants sont, en effet, très sérieusement persuadés qu'il ne fleurit pas de cerisiers ailleurs qu'au pays de Yamato.

Il y vient aussi des troupes de pèlerins vêtus de blanc qui, avec leurs longs bâtons et leurs baluchons se recueillent pieusement devant le verger comme ils le font devant les montagnes, les cascades, devant tous les sites célèbres ; puis ils s'accroupissent, paupières baissées ou prunelles extasiées, en marmottant des prières. À quelques kilomètres du mont Fudji où se trouve un village, trempant tout entier dans les arbres en fleurs, mais trop lointain pour les joies populaires, j'ai assisté au défilé d'autos si nombreuses et si pressées qu'elles devaient marquer le pas, comme au retour du Grand Prix. Car les représentants des classes supérieures de Tokio — aristocratie et ploutocratie — font également par milliers l'obligatoire pèlerinage. Mais ce n'est plus la bonne gaîté naturelle et débridée des festoyeurs d'Arashiyama. Et je constate une fois de plus que les Japonais de haut vol prennent tristement leurs plaisirs.

Peu ou point de femmes. Jeunes gens, vieillards, enfants, les yeux graves sous leurs lunettes d'écaille, tous ces promeneurs de choix font dans les vergers trois petits tours compassés, braquent leurs appareils photographiques du modèle le plus perfectionné sur les arbres en fête, puis remontent dans leur auto avec la satisfaction du devoir accompli.

Les merveilles de la nature elles-mêmes sont donc mobilisées pour exalter le patriotisme nippon. De ce penchant si naturel et si charmant qui habite le cœur du plus humble Japonais, de cette neige moelleuse et parfumée, ne trouve-t-on pas le moyen de faire un levier d'orgueil nationaliste ?

Quant à moi, plus encore que par ces foules enthousiastes, je fus parfois touchée par des témoignages d'amour à la fois naïfs et raffinés. C'est ce vieil arbre chancelant que l'on a tendrement soutenu par une béquille ; c'est cette antique pierre gravée que l'on désigne à la ferveur admirative des voyageurs par un collier de paille tressée. C'est surtout, dans la ville inoubliable qu'est Kyoto, cette magnifique azalée qui brillait de toutes les teintes du soleil et de la flamme, dans un humble jardinet. À ses pieds était posée cette inscription, en beaux caractères à l'encre de Chine : « Je ne suis pas un homme, mais, comme les hommes, quand revient le printemps, je sens fleurir mon cœur. »

XI

DE LA MORALE JAPONAISE

S'il est un dogme qui résiste à tous les assauts, c'est bien celui de la vertu japonaise. Se permet-on des critiques sur la politique ou l'économie nipponne :

— C'est possible, répond la voix publique, mais les Japonais sont si moraux ! C'est au Japon que survivent encore toutes les vertus traditionnelles qui firent la force des anciennes sociétés. Le seul pays demeuré de bronze contre les éléments de dissolution qui, partout, amènent la décomposition du monde. Le seul pur et même puritain !...

Sur ce thème existent d'infinies variations.

Il faudrait pourtant s'entendre. Si l'on comprend vertu au sens antique de vaillance, de courageuse ténacité, de dévouement, le Japonais est, en effet, infiniment vertueux. Il adore son pays, il vénère le Mikado, descendant direct des dieux, incarnation du pays, il leur est corps et âme dévoué, prêt à leur offrir sa vie à tout instant. Il n'éprouve pour la mort aucune crainte. Il obéit strictement au *bushido*, ce code de l'honneur militaire nippon, qui s'étend d'ailleurs aux civils. Toute l'histoire du Japon est tissée des sacrifices les plus sublimes, sacrifices du samouraï à son daïmio, du daïmio à son souverain et depuis l'ère de Meiji, sacrifice de toutes les classes à la gloire et à l'intérêt du pays. D'accord.

Après vingt-quatre heures passées au Japon, aucun étranger ne peut ignorer l'histoire des quarante-sept *ronins*. Elle est classique et même banale. On sait comment ces fidèles vassaux déposèrent glamment sur la tombe de leur suzerain la tête de l'impertinent, qui l'avait insulté ; puis, sur l'ordre du Mikado, ils s'en retournèrent chacun chez soi et, à la même heure, s'ouvrirent le ventre, avec leur grand sabre courbe. On réunit tous leurs corps sanglants et on les inhuma autour de leur seigneur.

C'est à Tokio, dans un coin de parc, à l'ombre bleue des cryptomérias géants, que se dressent les quarante-sept pierres verdies, aux caractères presque effacés. Et tout le jour, devant elles, défilent de pieux pèlerins, des ouvriers, des paysans, d'humbles femmes des campagnes, tirant leurs enfants par la main. Ils se prosternent avec respect, touchent les dalles de leurs fronts, allument devant elles des baguettes d'encens, y déposent des offrandes de fleurs et de fruits. Un des coins les plus touchants de Tokio et qui, mieux que bien des discours, révèle cet amour profond de l'héroïsme et du sacrifice, même superflu, surtout superflu.

J'ai déjà conté, ailleurs, l'histoire du commandant Kuga qui, blessé et inconscient, fut capturé par les Chinois pendant les derniers combats de Changhaï. Aussitôt guéri et libéré, il retourna sur les lieux où avait péri son général et où lui-même avait été fait prisonnier, et se brûla la cervelle. Car un officier japonais ne doit jamais tomber entre les mains de l'ennemi. J'étais à Tokio au moment de ce suicide, qui fut approuvé à la fois par le général Araki, ministre de la Guerre et par l'opinion tout entière.

Au même moment, deux théâtres et plusieurs cinémas glorifiaient le sacrifice des « trois héros de Changhaï » : trois soldats qui, dans les derniers jours de la guerre, coururent lancer une bombe dans les ouvrages défensifs de l'ennemi et se firent sauter avec eux. Leurs familles furent couvertes de gloire, d'honneurs et d'argent. Ces trois hommes ne sont-ils pas les précurseurs de ces « torpilles vivantes » pour lesquelles les autorités navales japonaises demandaient récemment des volontaires ? Le marin, lancé vers le navire ennemi pour enfoncer dans son flanc le terrible engin, sera sacrifié, et il le sait. C'est donc avec orgueil que l'état-major nippon, enregistra pour la prochaine guerre, l'offre de milliers de volontaires empressés à donner leur vie.

Le *bushido*, avec cet esprit de dévouement total à la dynastie et à la patrie, son désintéressement, son mépris de la richesse et des biens terrestres, a certainement sa noblesse et sa grandeur. Tout au plus, peut-on, doit-on regretter son caractère belliqueux et un peu barbare. Mais il se détache vigoureusement sur le fond de la veulerie universelle.

Les Japonais possèdent une autre vertu : la piété filiale ; assez négligée en Occident, où les parents ont plus de devoirs que de droits, celle-ci fut longtemps la vertu par excellence de l'Extrême-Orient. Elle constituait la

base même de sa moralité. On devait respect, obéissance, dévouement entier aux parents, même injustes, même cruels et, par extension, aux beaux-parents. Dans l'histoire traditionnelle des *Vingt-quatre parangons*, modèles de piété filiale, histoire qui, paraît-il, vient de Chine mais qu'on fait encore apprendre aux enfants nippons, on trouve de cette vertu des exemples héroï-comiques, et certains plus comiques qu'héroïques. Un de ces parangons, par exemple, avait une méchante marâtre qui témoignait d'un amour immodéré pour le poisson. Un jour d'hiver, il s'étendit, tout nu, sur la surface glacée d'un étang et quand la chaleur de son corps fondit la glace, il saisit deux carpes qui étaient venues respirer à la surface, et courut les offrir à l'affreuse mégère. Un autre parangon, très misérable, résolut d'enterrer son enfant tout vif afin d'avoir plus de nourriture à offrir à sa vieille mère aveugle. Un troisième, qui n'avait que cinq ans, couchait à même le sol gelé et refusait couvertures et matelas pour les laisser à ses parents. Mais le plus drôle est, à coup sûr, cet excellent et vénérable fils qui, parvenu à l'âge de soixante-dix ans, s'habillait en bébé et faisait mille gambades et gentilleses sur le plancher pour persuader à ses parents, âgés de près de cent ans, et sans doute un peu affaiblis, qu'ils étaient encore jeunes et avaient de longues années à vivre !

Inutile de dire qu'avec l'intrusion des idées européennes, l'amour filial n'atteint plus à ces hauteurs. Le respect, comme l'obéissance, ont beaucoup décru, surtout parmi les jeunes gens qui ont fréquenté les universités étrangères. Un de ceux-ci me confiait qu'il ne partageait pas les idées de son père, ce qui, au temps jadis, eut paru d'une inconcevable audace, et qu'il avait osé se marier à son goût, sans intermédiaire ! Il ne me cachait pas d'ailleurs que sa conduite avait paru sacrilège à une partie de sa famille et que si son père, d'esprit libéral, lui avait pardonné, la plupart de ses oncles et tantes ne le recevaient plus. Enfin, il ajouta que sa femme et lui vivaient seuls et que le nombre de jeunes ménages qui n'habitaient plus, comme autrefois, la maison familiale, s'accroissait chaque jour.

On commence à citer le cas de vieux parents qui ne sont plus secourus par leurs enfants.

Et le chef de famille ne s'encombre point désormais de ceux de ses membres qui n'ont pas réussi et demeurent sans ressources : oncles vieillissés et sans enfants, cousines âgées, veuves ou divorcées. Le système patriarcal

a vécu. Mais aucune assistance sociale n'est venue le remplacer. Si bien que les vieillards et les malades n'ont plus qu'à disparaître...



Quant aux devoirs des parents envers les enfants, ils sont très particuliers. Et sur ce point, la morale japonaise n'est pas tout à fait la nôtre. Voici, par exemple, un fait divers que je lus, dans les feuilles nippones, le jour de mon arrivée : un digne villageois était venu à la ville pour vendre sa fille, âgée de douze ans, à une maison où elle apprendrait des arts variés, destinés à l'agrément des hommes. Après avoir dûment empoché le prix de cette bonne affaire, notre campagnard alla se détendre dans divers établissements, analogues à celui où il avait si heureusement casé sa chère enfant. Or, ce qui arrive sous tous les ciels, arriva : on lui vola sa bourse. Et les journaux de plaindre cet excellent père de famille, injustement frustré d'un gain si légitime.

Ce petit trait de mœurs m'impressionna. J'appris qu'il était courant. Car il ne s'agit pas uniquement ici de la profonde misère qui oblige certains paysans à vendre leurs enfants, comme les malheureux parents annamites qui préfèrent voir leurs petits vivre chez les autres que mourir de faim dans leurs bras. Non ; un mari, un père ont-ils des embarras d'argent ? Désirent-ils pousser leurs rejetons mâles vers d'honorables carrières ? Les femmes de leur famille leur offrent le facile moyen d'y parvenir. Et non pas honteusement, comme il arrive chez nous, mais ouvertement, ingénuement. Les jeunes personnes en question, ne possèdent-elles pas de charmes suffisants pour qu'on puisse en battre monnaie ? Qu'à cela ne tienne : c'est à l'usine que le *pater familias* s'adressera. Il aliénera pour plusieurs années la liberté de la petite esclave et se fera payer d'avance le prix du travail de celle-ci, sans que personne songe à s'en offusquer.

Faits divers également fréquents, et dont je citais plus haut un exemple célèbre : une geisha, ou une pensionnaire de *machaia*, de maison de rendez-vous, s'est enfuie. Les policiers la recherchent, la retrouvent, d'ordinaire cachée chez son amant, étudiant ou officier trop pauvre pour la racheter. Elle est rappelée au respect du contrat signé par ses parents, arrachée aux

bras qui voudraient la retenir, ramenée à une vie qui lui fait horreur. Et le tout finit souvent par un double suicide.

Car la liberté sexuelle, ou plutôt la licence, est profondément ancrée dans les mœurs du Japon. Côté des hommes, cela va sans dire. Le shintoïsme, comme beaucoup de religions primitives, a toujours admis le culte des emblèmes phalliques, qui est encore assidûment pratiqué. Le temple d'Honkakuji, non loin de Tokio, possède une pierre sacrée en forme indiscutable de *lingam*, entourée d'ex-votos non moins éloquents. Elle a ses fidèles, ceux qui veulent voir durer ou se renouveler leur jeunesse, ceux qui redoutent des maladies spéciales ou souhaitent leur guérison. Depuis la révolution de Meiji, et sous l'influence de certains pasteurs anglo-saxons et de certains convertis nippons, quelques images trop parlantes furent saisies et détruites. Mais Honkakuji n'en garde pas moins sa pierre et sa vogue.

Kyoto, l'ancienne et magnifique capitale, célèbre chaque année avec pompe une fête religieuse où, parées comme des idoles de leurs plus riches atours, leurs hautes coiffures constellées de pierres précieuses, défilent solennellement dans des palanquins dorés les plus belles *oirans* de la ville. Elles sont entourées comme d'une garde d'honneur, du personnel de la maison dont elles font la prospérité, servantes, pages, tenancier. Et la foule admire, juge, compare.

À Tokio même, dans quelques quartiers, des processions accompagnent, à certaines dates, une châsse contenant des emblèmes phalliques.

Un ami me dit :

— Je côtoie tous les jours, dans le tram, dans la rue, un de mes voisins, bureaucrate ponctuel, poli, tiré à quatre épingles dans le costume européen le plus correct. Jugez de ma stupéfaction le jour où je le reconnus en vêtements blancs, nu-tête, nu-pieds, le visage enflammé, les yeux hors de la tête, bondissant, tournant comme un derviche, vociférant, hurlant autour de la châsse aux emblèmes ! Il semblait que quelque diable lubrique se fût soudain emparé de lui. C'était tout simplement le vieil esprit de Yamato, barbare et licencieux, qui faisait irruption sous le déguisement du civilisé...

Faut-il s'en étonner, quand le Japon, qui nous reproche nos mœurs dissolues, possède des collections incomparables d'estampes pornographiques que les anciennes familles se lèguent comme des trésors,

que les femmes, les enfants eux-mêmes, feuilletent ? Sans compter tout un folklore de chansons et de poèmes d'une savante obscénité, et des œuvres qui servent de Bible à certains ménages des plus respectables, *le Livre de l'oreiller*, par exemple...



Cette licence s'étalait naguère impudemment, innocemment. Maintenant, sous l'influence du puritanisme anglo-saxon, on la dissimule sous quelques voiles. Les épouses japonaises, chargées de perpétuer la famille, sont évidemment fidèles. Tout juste un vieux proverbe nippon pourrait-il en faire douter : « Ce qui vaut mieux, affirme-t-il, c'est la femme du voisin, ensuite la courtisane, puis la servante, enfin sa propre épouse. » Mais enfermée dans le gynécée, celle-ci aurait-elle l'occasion de donner un coup de canif dans le sévère contrat qui la lie ?

Quant aux maris, du moins dans les classes supérieures, ils sont régulièrement, légitimement infidèles. Le nombre de leurs concubines varie avec leurs revenus, mais la plupart en entretiennent. Il y a quelques années, paraît-il, la presse japonaise, avec son indiscrétion et son amour des statistiques, avaient dressé la liste et le *curriculum vitæ*, si je puis dire, des concubines de quelques centaines des hommes les plus célèbres de la capitale. Vous voyez d'ici la cascade de scandales et de divorces pour une publication analogue à Londres ou à Paris ? Mais les épouses japonaises savent de reste à quoi s'en tenir. Et Tokio ne fut pas ému.

On y trouve, dans chacun des quartiers, une petite cité « réservée ». La plus célèbre, la plus ancienne est le Yoshiwara. Il a son histoire. Dans le bon vieux temps, les courtisanes erraient sans surveillance à travers la ville, portant sur leur dos un matelas, insigne de leur profession. Un puritain nippon de haut rang en fut choqué. On les parqua dans une enceinte spéciale du quartier Nihonn-bashi qui reçut le nom de Yoshiwara et que fermait un immense portail. Sa renommée s'étendit bientôt dans tout l'empire.

Daïmios, samouraï, ministres, riches marchands s'y rencontraient, y festoyaient, s'y massacraient sur le rond-point central qui devint le lieu

d'élection de terribles combats singuliers. De nombreuses pièces du théâtre classique s'y déroulent : « *Passez ce grand Portail*, clame avec emphase l'un des héros, *et la gloire soudaine du Paradis vous accueillera.* » Les divinités de ce paradis terrestre furent exaltées dans d'innombrables poèmes qui perpétuent leur nom. N'est-il pas étrange, notons-le, que l'amour au Japon ne s'adresse guère qu'aux courtisanes, de plus ou moins haut vol ? La Grèce et Rome en firent, il est vrai, à peu près autant.

Les femmes du Yoshiwara étaient, il y a quelques années encore, exposées dans des devantures grillées pareilles à des cages. Immobiles et éclatantes, elles s'offraient à l'admiration et au choix des passants.

Aujourd'hui, la cité s'est banalisée. On l'a reconstruite après le tremblement de terre qui l'avait entièrement anéantie, elle et ses infortunées pensionnaires. C'est maintenant une large voie bordée d'opulentes villas comme on en trouve au Vésinet et à Chatou. Devant chaque porte faiblement éclairée s'élève une sorte de reposoir, avec des vases rituels et des fleurs, entourant des cadres tournants où s'étalent les photographies des déesses du lieu. Elles se ressemblent étrangement : même sourire insipide, même attitude maniérée. Seul, l'habillement les distingue. La plupart sont en kimonos pareillement somptueux et décents, diversement fleuris ; d'autres portent des robes européennes chastement décolletées ; et il s'en trouve toujours quelques-unes en costume de sport, une canne de golf à la main, ce qui, à Tokio, nous le savons, est le comble du chic et du modernisme. Une affiche indique avec une brutale précision les prix, à l'heure et à la nuit. Cela va de deux à six yen. Devant ce comptoir, des petits messieurs nippons, qui ont l'air d'employés de ministères, font poliment l'article. La rue est vide, silencieuse. Parfois un taxi furtif dépose un client. Où sont les soirs bruyants et violents du vieux Yeddo ? Tout cela est calme, ennuyeux, infiniment bourgeois.

Il y a plus tragique. C'est, par exemple, un enclos dans le quartier populaire du Kameido. Il est composé d'une agglomération de misérables baraques, guère plus grandes que des cabines de bains que coupent géométriquement d'étroites voies boueuses. Dans chaque façade de bois, une lucarne, dont la moitié est en verre dépoli, révèle un œil peint et retroussé, un coin de joue enfantine, un sourire fardé de rouge. Il fait noir. Des ombres aux épaules relevées, équivoques, passent dans le claquement

des gettas ; un chat rôde ; parfois un rire, un léger cri. Mais le plus souvent un silence épais, gluant, dans une effroyable odeur d'ammoniaque et de poisson pourri. Une porte s'entr'ouvre et un enfant sort, un tout petit qui sanglote et se sauve dans l'ombre. C'est à pleurer, à se sauver aussi... Nulle part la prostitution pauvre n'apparaît aussi brutale et aussi lamentable.

Quatre pas hors de ce bain et nous voici soudain dans un jardin où tout est frais, paisible et si pur. Un temple est là. Le clair de lune coule aux pentes de son toit vêtu de glycines en fleurs, brille sur le petit lac, illumine doucement la pelouse. Et dans l'ombre, un bouddha de bronze sourit un peu tristement, avec une indulgente douceur...



Puisqu'il s'agit de morale, il faut bien parler du reproche qu'adressent aux Japonais les hommes d'affaires d'Europe et d'Amérique. Est-ce parce que, durant des siècles, la classe marchande fut considérée comme la dernière et qu'il y a peu de temps encore l'élite nippone aurait cru déchoir en s'occupant de commerce ou d'industrie ? Quoi qu'il en soit, si pointilleux sur l'honneur militaire, les Japonais semblent ignorer la probité commerciale.

— Ils cherchent partout et toujours à vous « rouler », me confiait, après d'autres, le représentant d'une grande firme américaine. On disait autrefois que la parole d'un Chinois valait, en affaires, tous les contrats signés par un Japonais. Les Chinois, il faut l'avouer, se sont gâtés à cet égard depuis une trentaine d'années, mais les Japonais ne se sont point améliorés. Impossible de leur faire confiance. Ils promettent et ne tiennent pas leurs engagements. Ils mentent, et si vous leur mettez le nez dans leur mensonge, ils se contentent d'en rire. Ils sont les rois de la contrefaçon, pillent les brevets, imitent cyniquement les marques, les étiquettes, les boîtes, l'emballage. Il vous faut une loupe pour découvrir, sur une bouteille ou une boîte de marques universellement appréciées, la toute petite inscription qui révèle leur origine nippone, et la fraude. Faites-leur des procès : ils se glissent comme couleuvres entre les lois et, sans vergogne, récidivent au premier jour. Demandez plutôt aux Anglais. Ils en ont lourd sur le cœur à ce sujet !

Faut-il voir dans cette diatribe un peu du mécontentement qu'excite le dumping japonais ? On sait que le défaut de législation sociale, les longues heures de travail (de dix à quatorze heures, suivant les industries sans repos, même hebdomadaire), et le taux des salaires, infiniment plus faibles qu'en aucun pays civilisé, permettent au Japon d'inonder le monde de ses produits. Dumping social plus encore que commercial...

— Pure jalousie ! rétorquent les Nippons. C'est à notre perfection technique, aux incomparables qualités de travail et de frugalité de notre peuple que nous devons notre supériorité industrielle...

Il faut reconnaître ici que l'outillage tout neuf, les méthodes modernes et le haut degré d'organisation des industries japonaises sont un des principaux facteurs de leurs succès. Surtout si on les oppose à l'esprit de routine qui paralyse en Europe, et même en Amérique, les mêmes industries.

N'oublions pas pourtant la condition des ouvriers japonais, misérablement nourris et vêtus, celle des paysans affamés et nus dans leurs cahutes de terre battue. L'humanité n'est point une vertu nippone.

Somme toute, il semble y avoir deux morales au Japon : celle des militaires et celle des marchands. Le moins qu'on puisse dire de la seconde, c'est qu'en affaires avec les Nippons, mieux vaut s'abstenir ou tout au moins se garder.

XII

LA FAMEUSE POLITESSE NIPPONE

Quand je pense à la politesse nippone, qui est encore un des dogmes mondiaux, je revois toujours cette vieille dame anglaise, directrice de pension de famille à Londres, qui roulait des yeux blancs en parlant des Japonais : « Les plus parfaits petits gentlemen du monde ! » roucoulait-elle avec extase. Pour elle, évidemment, le Japon était une contrée féerique, toute en chrysanthèmes, en fines porcelaines, en éclatants brocards, peuplée de délicieux petits êtres dont l'exquise politesse n'était égalée que par le goût raffiné en art.

Et il est certain que nul peuple ne salue aussi fréquemment, avec autant de solennité, de conviction et de nuances que le peuple japonais. À peine l'enfant se tient-il sur ses jambes qu'on lui apprend comment il doit se prosterner devant les parents, les maîtres, s'incliner pour les camarades, les inférieurs ; la façon d'aspirer sa salive avec un léger sifflement pour témoigner à une honorable personne la joie et l'honneur de la rencontrer, et tous ces petits cris, ces onomatopées, ces phrases laudatives qui, variant avec l'occasion et l'interlocuteur, témoignent de la naissance et du degré d'éducation de celui qui les prononce. C'est là tout un rituel compliqué, aussi obligatoire pour le Japonais que le culte de l'empereur.

Mais il y a aussi le sourire, non moins obligatoire, question de savoir-vivre. Dès la première enfance, il est appliqué sur le visage comme un masque perpétuel, immuable, un peu agaçant. On apprend au petit Japonais qu'il faut toujours présenter à autrui un visage aimable et offrir une apparence de bonheur pour n'éveiller que des pensées agréables. Le Japonais sourit donc dans les plus vives contrariétés, ce qui est de la force d'âme ; il sourit dans les plus grands deuils, quand il a le cœur brisé, ce qui est peut-être excessif ; il sourit enfin quand vous l'avez offensé — et il est

très facile à offenser — quand il vous hait et souhaiterait vous tuer et cela devient fâcheux.

Comment s'y reconnaître devant cette expression unique, ou plutôt ce manque d'expression ? À peine les enfants et les gens des campagnes laissent-ils deviner leurs véritables sentiments...

Ce procédé a pourtant du bon. Des chauffeurs se dépassent-ils, se heurtent-ils ? Au lieu du torrent d'invectives qui chez nous est la règle, ils sourient et se saluent. J'ai vu un jeune cycliste renversé par une auto se relever en se frottant la cuisse et s'efforcer de sourire, tout en grimaçant de douleur. Et je me suis émerveillée de tant de stoïcisme.

Mais il est une scène fréquente que m'ont contée avec une certaine horreur plusieurs maîtresses de maison : leur boy ou leur cuisinière les aborde avec de profondes inclinaisons et le plus accentué des sourires : « Moi voudrais partir village : mon père (ou mon enfant) lui très malade. » La permission est accordée. Deux ou trois jours plus tard, retour, avec une mine plus souriante encore. « Ah ! te voilà ! s'écrie la patronne. Ton enfant est guéri ? » Sourire épanoui : « Non, lui faire mort... »

Lafcadio Hearn raconte même qu'une *nurse* rentra de son village serrant contre sa poitrine un vase qui contenait des cendres, parmi lesquelles on distinguait encore une dent et des fragments d'os : « Voilà mon mari », fit-elle en riant. « Quelle cynique créature ! » grommelait sa maîtresse qui ne comprenait pas. Insensibilité ? Non, sans doute. On voit au théâtre que les Japonaises et même les Japonais savent pleurer autant et plus que nous. Ils sont même parfois d'une surprenante émotivité. Sans doute la brave fille en question avait-elle répandu quand elle était seule des larmes trop naturelles. Mais en étalant sa douleur, elle aurait cru faire une inconvenance, manquer de respect à sa patronne, l'occuper à l'excès de sa négligeable personne.

J'ai moi-même été témoin d'une scène qui m'a surprise et touchée. Un Japonais de mes amis, un artiste de talent qui a passé à Paris la moitié de sa vie, avait été rappelé au Japon par la grave maladie de son père, auquel, en bon Nippon, il était fort attaché. Il se trouvait à Tokio en même temps que moi, et un Français qui occupe là-bas une haute situation nous avait invités à dîner ensemble. Huit heures passent, puis huit heures et demie ; point de convive. S'était-il trompé de jour ou perdu en route, comme il arrive à

Tokio ? Vers neuf heures, nous nous mettons à table. Quelques minutes plus tard, on sonne, et notre artiste apparaît, s'arrête à la porte, multiplie les saluts et les sourires :

— Daignez excuser mon retard, dit-il enfin de sa voix la plus naturelle. Il est involontaire : mon père est mort il y a une heure...

Un froid tomba sur nous. Nous balbutiâmes des condoléances. À peine si notre ami parut les entendre. Il s'assit à notre table, la figure toujours fleurie de bonne grâce, prit part avec aisance à la conversation, fut le premier à rire des plaisanteries, ne fit pas la moindre allusion à son deuil. À la fin du dîner :

— Voulez-vous me permettre de me retirer ? demanda-t-il alors à notre hôte, avec le plus aimable sourire. J'ai passé plusieurs nuits blanches et je suis un peu fatigué...

Il disparut, toujours souriant, et on ne le revit pas de deux mois : il était tombé malade de chagrin.

Voilà un Japonais qui, malgré son long séjour à Paris, se conformait toujours au code de politesse nippone, qui, soucieux de ne pas affliger ni préoccuper autrui, atteint presque à l'héroïsme.



C'est pourtant le même ami nippon qui, quelques jours auparavant, me disait :

— Notre fameuse politesse ? Du pur formalisme. En réalité, s'il s'agit de ne pas gêner les autres ou de leur rendre ces mille petits services qui facilitent la vie, nous sommes moins bien élevés, certes, que les Européens...

On s'en aperçoit à tout instant. Sur divers bateaux, j'eus à maintes reprises, par je ne sais quel hasard, des Japonais comme voisins de cabine. Chaque matin et chaque soir, j'étais épouvantée par la violence et la variété des bruits de gorge, rocailleux ou marécageux, toujours répugnants, qu'ils ne cessaient d'émettre. La même aventure m'arriva souvent dans ma chambre de *l'hôtel Impérial*. À certains raclements, grailonnements,

expectorations et borborygmes, je devinais aussitôt que mes voisins étaient des autochtones. Encore se trouvaient-ils dans leur privé.

Mais êtes-vous dans un tram, dans une salle d'attente ? Vous voyez soudain votre vis-à-vis ouvrir une bouche en four, exposer largement non seulement sa mâchoire, avec tous les travaux d'art du dentiste, mais des amygdales, une luette et jusqu'à un larynx dont la vue comblerait d'aise un spécialiste de la gorge. Quant à ce qui survient ensuite, je préfère le passer sous silence. Notez seulement qu'il ne se trouve pas, comme en Chine, des crachoirs à tout bout de champ et que les Japonais, si respectueux de leurs *tatami*, ces nattes blondes qui recouvrent les pièces de leurs maisons, s'obstinent à ne faire aucune différence entre le plancher des véhicules publics et le sol.

À table, d'ailleurs, le Japonais pur sang, celui qui dédaigne la civilisation occidentale, absorbe son potage en le lapant bruyamment, à la manière d'un molosse, puis broie sa nourriture avec de terribles claquements de mâchoires qui témoignent peut-être de son intime satisfaction, mais sont peu apéritifs pour ses voisins. Entre temps, il se gargarise avec du thé vert. Il arrive même que ces bruits divers traversent les partitions des salles privées des restaurants pour arriver jusqu'aux oreilles occidentales. Encore faut-il se féliciter s'ils ne sont pas accompagnés de manifestations plus bruyantes et moins bienséantes que réproouve notre civilité puérile et honnête, mais que l'Orient admet, si même il ne les favorise.

Enfin, même pour les Japonais occidentalisés, il y a le cure-dents dont chacun fait un usage méthodique et immodéré, spectacle qui manque parfois d'agrément.

Habitudes différentes, direz-vous ? Soit. Il est, en effet, possible que beaucoup de Nippons ignorent nos réactions et nos répugnances. Il existe pourtant certaines conventions et politesses qui sont pour ainsi dire internationales. Il est désagréable, par exemple, que sur un trottoir on vous marche sur les talons, que d'un coup d'épaules et sans s'excuser, on vous rejette sur la chaussée, que, dans une foule, on joue des coudes sur vos côtes, que l'on prenne brutalement votre place, quand il s'agit d'escalader un tramway ou un car.

Les femmes sont, en particulier, les victimes désignées de ces petites injustices qui aigrissent les relations. Peut-être sont-elles trop gâtées en Europe et en Amérique ? Mais au Japon, à part quelques rares exceptions d'hommes qui ont vécu à l'étranger et s'en souviennent, il ne viendra à l'esprit de nul d'entre eux de s'effacer devant une femme pour passer une porte, de l'aider à descendre d'une auto, de lui offrir de porter ses paquets, de l'attendre, si son pas n'est pas aussi rapide, de l'aider à traverser la rue, de lui rendre enfin ces petits soins qui ne sont même pas de la politesse, ni de la chevalerie, mais un sentiment naturel de protection envers un être plus faible. Les femmes, il est vrai, comptent si peu au Japon !

Dans les trains, même sans-gêne, même dédain des droits des compagnons de voyage que le sort vous a désignés. Longez-vous un couloir, vous ne verrez qu'échines inclinées, que croupes frétilantes, qu'échange de sourires et de cartes entre Nippons qui se rencontrent. Mais pénétrez-vous dans votre compartiment ? Une famille y campe déjà, père, mère, enfants d'âges variés. Tous les filets sont encombrés de ballots divers, éparpillés sans souci des survenants ; le père s'est mis à l'aise, il a enlevé son veston et son col, détaché ses bretelles, ouvert les premiers boutons de sa chemise et la boucle de son pantalon, au-dessus duquel s'épanouit à l'aise son ventre gonflé de riz ; il a remplacé ses souliers par des chaussons. Accroupi sur la banquette il fume des cigarettes à l'odeur d'herbe brûlée ; la mère, plus décente, s'est étendue, occupe les trois quarts d'une banquette dont elle ne se relève que pour éventer son mari ou lécher la collerette de papier d'une des nombreuses *ice-creams* qu'elle absorbe ; les enfants sont partout répandus, vous regardent sous le nez, posent sur vos genoux leurs mains poisseuses, jacassent, bondissent, avalent des sucreries, soufflent dans des instruments variés sans que leurs parents se permettent aucune observation.

Ils ont relevé la glace sans s'informer de vos désirs et le plancher est bientôt jonché d'une litière de pelures d'oranges, de boîtes de conserves, de papiers qui ont contenu de la pâte de haricot sucré ou des glaces, des bouts de cigarette.

Même conduite dans les parcs publics, dans les sites les plus célèbres, plus souillés encore que chez nous par les déchets des pique-nique. Enfin, dans les parties de campagne, qui sont une institution nationale, le sans-

gêne va parfois jusqu'à l'indécence, et non pas tant chez les gens du peuple que chez ceux qui devraient observer et prêcher une plus grande retenue. Un de mes amis ne m'a-t-il pas conté qu'au moment où il s'élançait dans un torrent, deux ou trois étudiants étaient venus polluer l'eau claire dans laquelle il plongeait. Insolence voulue ? Même pas. Ces jeunes gens paraissaient fort surpris de l'irritation de l'Européen.

Dans la conversation, certains Japonais ne craignent pas de vous contredire, de se moquer ouvertement de vous. Je me souviens d'avoir un jour sottement demandé à un jeune reporter s'il n'avait pas le type *aino*, type d'une ancienne race dont j'avais lu la description et qui subsiste au Japon. Il se borna à me toiser avec mépris et, sans répondre, m'éclata de rire au nez, un gros rire rocailleux. Il m'est arrivé d'inviter à déjeuner ou dîner des Japonais qui ne vinrent ni ne s'excusèrent. Et le directeur français d'une grande institution me confiait avec une certaine amertume qu'à chacun des dîners qu'il offre, plusieurs des invités, qui ont d'abord accepté, manquent à l'appel, et cela sans même prévenir. Il m'arriva, par contre, de ne pouvoir me rendre pour cause de fatigue et de migraine, à l'invitation de certains jeunes étudiants ; ceux-ci, qui étaient venus me chercher, ne me cachèrent pas leur mécontentement. Ils me donnèrent un autre rendez-vous, auquel, par représailles, sans doute, ils ne se présentèrent pas, et c'est vainement que je les attendis. À tout instant, dans la conversation, on se heurte soit à la susceptibilité, soit à l'arrogance nippones et parfois, alternativement aux deux sentiments. Mais là je fais *mea culpa*. Car je doute que certains Français moyens en agissent différemment vis-à-vis des gens d'une autre couleur que la nôtre.

Je parle surtout des hommes. Les femmes, plus impénétrables, sont beaucoup plus affinées et manifestent davantage cette politesse naturelle qui ne tient point simplement à des gestes rituels, mais vient tout droit du cœur.

Pour terminer, que dire de cette excessive curiosité à laquelle l'étranger est en butte ? Des gens que vous voyez pour la première fois n'hésitent pas à vous poser les questions les plus indiscretes : « Où vous allez ? D'où vous venez ? Quel âge vous avez ? Si vous êtes marié ? Combien d'enfants vous avez et de quel sexe ? » Les interrogez-vous à votre tour, ils rient, se taisent ou répondent avec une singulière réticence.

Cette curiosité me valut un instant peu agréable. C'était au moment des fêtes du printemps, qui avaient amené à Tokio de nombreux provinciaux, pendant un entr'acte au théâtre du *Kabuki*. Je me trouvais justement avec l'artiste japonais dont j'ai parlé plus haut et nous nous étions assis dans des fauteuils, au foyer. Nous avions constaté que j'étais la seule Européenne de cette salle archi-comble. Au bout d'un instant, j'étais le centre et le point de mire d'un groupe compact et animé de spectateurs, se poussant du coude, s'appelant, se pressant ; les derniers venus haussant le cou pour mieux me voir, ils commentaient à haute voix et sans façon tous les détails de ma toilette, pourtant fort simple, tous les traits de ma pauvre personne. Ils en avaient perdu leur obligatoire sourire et s'esclaffaient à grand bruit, pliés en deux, les mains sur le ventre. Mon ami japonais, confus et désolé, ne savait comment s'excuser.

— Bah ! lui dis-je. Sans doute une scène analogue se produirait-elle autour d'un Chinois ou d'un Hindou dans beaucoup de nos villages et peut-être même dans certains faubourgs populaires de Paris...

— Mais pas à la Comédie-Française, rétorqua-t-il. Non, comme je vous le disais, notre politesse tant vantée n'est qu'un rituel sans âme, un masque de convention. Et là-dessous, la plupart de mes compatriotes restent des sauvages. Je le regrette, mais chaque jour je le constate... Il est vrai que vingt ans de séjour Paris m'ont peut-être gâté...

XIII

PROPRETÉ N'EST PAS HYGIÈNE

On l'a souvent dit et répété, et ce n'est pas une raison pour que ce soit une erreur : le peuple japonais est le peuple le plus propre de la terre. De zélés statisticiens ont calculé que les Japonais se lavent trois fois plus que les Anglais, c'est-à-dire au moins quatre et cinq fois plus que nous.

Car il faut bien avouer que la propreté n'est pas une des vertus cardinales de la France. Bien que nous ayons fait quelques progrès, certains coins de nos provinces continuent à considérer les bains soit comme un luxe impudique, soit comme une prescription médicale. Et si l'on admet encore le bain hebdomadaire, le bain quotidien apparaît comme une preuve de mégalomanie ou de manie tout court. Je connais des salles de bains provinciales que leurs propriétaires, fiers de l'éclat intact de leurs cuivres et de leurs nickels, exhibent comme une sorte de sanctuaire symbolique. D'autres servent, mais de garde-manger ou d'armoire à linge. Et qui ne connaît ces hôtels de petites villes où la salle de bains est perpétuellement « en réparation » ? Quelles leçons les Japonais pourraient nous donner à cet égard !

Chez eux, la propreté est non seulement naturelle, mais nationale, patriotique. Comme toute institution nippone qui se respecte, elle a même une origine mythologique, voire divine. N'apprend-on pas aux enfants que le dieu Izanaghi, qui était, comme de juste, un des ancêtres de l'empereur, revenant des Enfers où, en bon époux, il avait été rendre visite à sa femme, une mortelle, s'arrêta plusieurs fois en route pour se plonger et se laver dans des torrents ? Quant à la religion shintoïste, la plus ancienne du Japon, elle exige, avant toutes les prières et cérémonies, des ablutions rituelles.

Les Japonais se lavent donc beaucoup. Dans la seule ville de Tokio, il existe environ 1 100 établissements de bains publics où passent chaque jour plus de 500 000 personnes. Il n'en coûte pour un bain chaud que 2 sen ½

pour les adultes, et 2 sen pour les enfants, c'est-à-dire moins de 0,15 et 0,10 centimes. Encore ces établissements ne servent-ils qu'aux pauvres gens qui vivent en garni ou dans des chambres. Toutes les maisons privées ont leurs salles de bains, plus ou moins luxueuses ; les baignoires y sont parfois remplacées par de simples tubs en forme de baquets. Dans les villages, faute de place, il arrive qu'on pose ces baquets dans le jardin et même devant la porte. Nos braves gens s'y prélassent paisiblement, sous l'œil indifférent des voisins.

Mais parfois, au contraire, la baignoire devient une petite piscine et « l'honorable bain chaud », comme dit Thomas Raucat, sert successivement à tous les membres de la famille. Très chaud d'ailleurs, ce bain, et comme il nous serait difficile de le supporter sa température varie entre 42 et 45 degrés. En hiver, il sert à combattre le froid, ce qui n'est point superflu, les moyens de chauffage étant à peu près ignorés. Les hommes, comme il sied, suivant leur âge et le degré de leur importance, entrent donc les premiers dans le liquide immaculé ; après eux viennent les femmes, les enfants et enfin les domestiques. Parfois, même, plusieurs personnes s'y réunissent au même instant. Les femmes et les jeunes filles, moins occupées que les hommes, s'y ébattent longuement, comme de gros poissons roses, et invitent volontiers des voisines à partager ces loisirs aquatiques, pendant lesquels elles babillent, potinent, discutent les derniers dessins de kimonos et les projets de mariage ébauchés par les « dames intermédiaires ». La pudibonderie est inconnue au Japon et tandis que dans nos pays, il y a quelques lustres encore, les fillettes elles-mêmes ne pénétraient dans l'eau qu'ensachées dans de longues et pudiques chemises, au Japon, grand'mères et petites-filles n'hésitent point à exhiber leurs anatomies très différentes, en toute liberté et avec la même innocence de paradis terrestre. On était, au Japon, nudiste avant la lettre.

En théorie, chacun doit, avant d'entrer dans le bain, se nettoyer au savon, s'étriller avec soin. La baignoire ne sert donc que pour se rincer, se réchauffer, se délasser. La pratique est, il est vrai, quelque peu différente. Désirez-vous vous plonger dans la piscine d'un hôtel alors qu'un certain nombre de personnages y ont déjà mijoté ? Vous y découvrez quelques traces de leur passage sous forme d'irisures suspectes à la surface de l'eau, de cheveux, de bulles de savon. Mais qu'importe ? Les autorités du lieu

semblent scandalisés qu'on attache quelque importance à de pareils détails. Les honorables clients sont si propres ! H. Chamberlain conte comment certains habitants d'un village de la montagne renommé pour ses sources d'eau chaude, s'excusaient de leur saleté pendant l'époque de la moisson.

— Que voulez-vous, disaient-ils, nous sommes si occupés aux champs que nous ne pouvons guère nous baigner plus de deux fois par jour.

— Combien de fois vous baignez-vous donc en hiver ?

— Oh ! quatre ou cinq fois, et les enfants plus encore, toutes les fois qu'ils veulent se réchauffer.

Citez donc cette anecdote à nos paysans de la Beauce ou de la Sologne, quel succès de stupéfaction et d'hilarité !

Au bord de la mer, les pêcheurs et les paysans sont amphibies, et à peine les enfants se tiennent-ils sur leurs jambes qu'ils nagent déjà comme des poissons. On objecte bien que les Japonais remettent des vêtements sales sur leurs corps si bien fourbis. Mais le fait est là : la foule japonaise est la seule foule du monde à n'avoir aucune odeur. Dans les trains suburbains de Tokio, toujours combles, aucun soupçon de cet affreux relent de bétail humain qui règne souverainement à certaines heures dans les couloirs et compartiments de notre métro. Et les gens d'Extrême-Orient n'ont-ils pas quelque raison d'affirmer que les Européens sentent le cadavre ?

Ajoutons que le Japonais, du moins celui de la jeune génération, se brosse longuement les dents, et cela plusieurs fois par jour. Traverse-t-on un village le matin, on a souvent le spectacle de paysannes en kimono ou de jeunes gars, exécutant avec brio sur le seuil de leur porte cette délicate opération. Louable coutume, car au Japon, pays humide, les dents sont fragiles. Aussi verra-t-on de moins en moins, chez les jeunes, ces mosaïques d'ébène et or qui parent maintes considérables mâchoires nippones.



Propreté cependant n'est pas toujours hygiène. Au début de mon séjour, j'avais remarqué sur de nombreux visages ces muselières de soie noire qui sont censées protéger à la fois contre le froid et contre les microbes.

Muselières qui se changent en masques contre la poussière chez certains chauffeurs. J'avais noté que gâteaux et bonbons des devantures sont toujours enfermés dans des bocaux ou des boîtes de verre et cela, même dans les plus modestes boutiques de foire. Élémentaire précaution que notre civilisation n'a pas encore adoptée. Enfin, chaque matin, j'avais, de la fenêtre de ma chambre, donnant sur un toit plat assez éloigné, le spectacle édifiant de pénitents blancs se livrant à d'étranges gesticulations rituelles. C'était les boys de mon étage. Pour broser les vêtements, battre descentes de lits et tapis, ils revêtaient de longues robes blanches à cagoules, qui ne laissaient voir de leurs visages que les yeux et enfilaient des gants montant jusqu'aux coudes. Quels maîtres hygiénistes que ces Japonais ! pensais-je.

Cependant, un détail me laissait rêveuse. J'avais fait une autre remarque : si la foule de Tokio est parfaitement inodore, il n'en est pas de même des bâtiments de la ville. Dans les édifices publics, les ministères, les bureaux de poste, mais surtout dans les petits magasins et les maisons modestes flotte, plus ou moins précise, une odeur d'ammoniaque d'une indiscutable origine.

Pendant une visite à un jeune ménage de professeurs nippons, charmants et cultivés, cette odeur était même si indiscreète qu'elle semblait s'imposer en tiers dans notre conversation. Je ne pus m'empêcher de confier ma surprise à un ami français.

— Vous n'êtes pas atteinte de pudeur britannique ? me demanda-t-il d'un ton narquois. Je vais donc vous donner par une éloquente leçon de choses la solution du problème. Sans doute vous fera-t-elle quelque peu réfléchir sur cette hygiène nippone que vous admirez.

Il me conduisit non loin de la Ginza, sur un pont dominant un de ces pittoresques canaux qui ont valu à Tokio, entr'autres noms, celui de Venise de l'Extrême-Orient. Sur la berge attendaient quelques carrioles, portant chacune une trentaine de tonneaux de bois clair. Des hommes masqués, les mains couvertes d'énormes gants blancs, saisissaient ces tonneaux avec dextérité, enlevaient leurs couvercles, en vidaient le contenu dans des péniches ; puis il les passaient à d'autres hommes qui les rinçaient prestement dans le canal.

Le temps de cet instantané, et une effroyable vague de puanteur révélatrice me frappait en plein visage.

— Oh ! fis-je avec indignation, comme cela, en plein centre de la capitale ?

— Mais oui, répondit mon ami. Beaucoup de maisons de Tokio ont le téléphone, la T.S.F., mais la plupart ignorent ce que les Anglais appellent les « *sanitary accommodations* ». Leurs habitants se contentent de ces tonneaux enfoncés dans le sol. Toutes les fois qu'il est nécessaire, des fonctionnaires spéciaux viennent les enlever ou plutôt les changer ; ils les apportent soit ici, soit sur d'autres canaux où des péniches emmènent et distribuent leur contenu à travers les campagnes ; à moins que les carrioles que vous voyez ne soient expédiées tout droit à leur but.

Je devais bientôt m'en apercevoir : partant le matin en auto avec des amis pour une excursion, nous devions, pendant une bonne demi-heure, naviguer dans l'odorant sillage des susdits véhicules qui jalonnent par douzaines toutes les routes au départ de Tokio. Et des parfums de la même origine s'élevaient par nappes des terrains maraîchers en bordure.

Je compris alors pourquoi l'on m'avait si vivement recommandé de ne jamais toucher une salade, un légume cru ni un de ces fruits qui voisinent avec le sol. À part un dégoût bien naturel, ces produits de la terre, robustes à souhait et brillants comme des bijoux, peuvent devenir des sources de typhoïde, de choléra, de dysenterie et surtout de parasites internes. Si bien que les prudents Japonais font de temps à autre une cure de ces vermifuges qui tiennent toujours la vedette dans les vitrines des pharmaciens. Un humoriste affirmait que, dans le mouchoir de soie bariolée qui sert de sac à main aux jolies *modgarls* nippones, on est plus sûr de trouver, avec le poudrier et le bâton de rouge, une boîte de pilules contre les vers qu'une photo de lutteur ou d'as de l'écran.

Peut-être ces inconvénients disparaîtront-ils quand les engrais chimiques auront définitivement triomphé. Jusqu'ici, ils sont trop coûteux. Certains fermiers s'obstinent d'ailleurs à leur préférer les engrais naturels. Ceux-ci « profitent » particulièrement, disent-ils, aux mûriers, pères nourriciers des vers à soie d'où sort la principale richesse du Japon.

Le véritable remède serait, sans doute, la création d'un système d'égouts et d'enlèvement des ordures que les municipalités, même dans les grandes villes, ne se décident pas à imposer partout. Dans les villages de cabanes et de huttes qui forment des îlots au centre des plus beaux quartiers de Tokio, les tas d'ordures s'amoncellent et s'éternisent tant que la pluie et le vent, balayeurs bénévoles, ne les dispersent pas. Des enfants, couverts de gourme et de pelade, y jouent à saute-mouton, ou se roulent dans des ruisseaux infects, entourés d'essaims de mouches alertes et bien nourries.

Quant aux canaux dont le réseau serré couvre la ville, ils forment le dépotoir de tout ce qui gêne, crève et pourrit dans le quartier. Véritables cloaques dont les lourdes eaux grasses ne cessent d'émettre des gaz putrides qui le soir se transforment en macabres feux follets.

Et pourtant — est-ce grâce d'état ou longue habitude ? — l'état sanitaire n'est, somme toute, guère plus mauvais à Tokio que dans certaines villes d'Europe. Grâce aux précautions draconiennes que prend la police des ports, — autre contradiction ! — il est même meilleur que dans la plupart des grandes cités d'Extrême-Orient, — Bombay ou Changhaï, par exemple, — où sévissent à tout instant de redoutables épidémies de peste, de petite vérole et de choléra. On n'y rencontre peu ou point de ces lépreux aux visages ravagés, aux os perçant les chairs livides qui sont la terrible plaie des villes de Chine.

Par contre, le taux de la tuberculose au Japon est l'un des plus élevés du monde. Sans doute le climat humide y est-il pour quelque chose. Mais le véritable coupable, c'est le mode de vie et d'habitation du peuple et des petits bourgeois japonais. Rien de plus malsain que ces maisons nippones qui nous charment par leur apparence de gracieux et ingénieux joujoux. Faites, dirait-on, pour les pays tropicaux, elles ne protègent ni contre l'hiver nippon, aussi dur que le nôtre et bien plus rigoureux dans le Nord, ni contre la saison des pluies qui se prolonge pendant de longues semaines. Dans la journée, leurs frêles cloisons de bois et de papier laissent pénétrer le froid et l'humidité ; la nuit, les volets hermétiques qui défendent contre les larrons empêchent la ventilation, sans ramener la chaleur. Point d'appareils de chauffage, sauf des braseros à charbon de bois qui, insuffisants, se contentent de vicier l'atmosphère. La plupart des Japonais n'ont pas encore découvert les cheminées ni la salamandre.

Quand ils ont trop froid, ils se plongent dans un bain. Sont-ils anémiés, et ils le sont souvent, car leur nourriture composée en grande partie de riz, ne leur donne guère de résistance, ils se trouvent, au sortir de cette eau bouillante, exposés aux rhumes, bronchites et pneumonies.

De là à contracter la tuberculose, il n'y a qu'un pas, et ce pas, beaucoup le franchissent, surtout parmi les adolescents. C'est un chagrin pour les professeurs européens de voir tousser, maigrir, puis disparaître nombre de leurs élèves, souvent des mieux doués et des plus attachants, et de rester les témoins impuissants de ces tragédies. Que dire, en effet, de la contagion dans un pays où, même dans les familles aisées, plusieurs personnes, et parfois jusqu'à cinq ou six, partagent la même chambre, où matelas et couvertures, tirés chaque soir des placards, servent indifféremment aux malades et aux bien portants ? On a souvent souligné le défaut d'intimité des pièces nippones, privées de portes, se commandant les unes les autres et où chacun vit sous les yeux de tous. Ne pourrait-on ajouter à cet inconvénient, le manque d'hygiène, et l'ignorance du plus simple confort ?

Il y a pourtant, au Japon, d'excellents médecins ; beaucoup ont fait leurs études en Europe ; quelques-uns sont des savants éminents dont les recherches — notamment sur le cancer — font époque. Sans doute s'efforcent-ils de lutter contre la tuberculose envahissante. Mais il faudrait une croisade de grande envergure pour transformer les habitudes nippones.

Il faudrait surtout que ces médecins fussent écoutés. Car leur influence est encore minime. Pour s'en rendre compte, il suffit de voir combien est florissant le crédit des magiciens et sorcières et surtout le commerce des « charmes » contre les diverses maladies.

L'un des lieux de pèlerinage les plus courus est celui du temple de Mondo Yakuchi, entre Osaka et Kobé. Ce Yakuchi est « le père de la médecine » ; alignés devant son autel, des prêtres ne cessent de vendre de petits papiers dont les inscriptions immunisent contre les épidémies ou les maladies chroniques. Et des

foules, venues des campagnes les plus lointaines, se pressent autour du temple, anxieuses de rapporter à celui qui se meurt à la maison, la guérison que lui promet le nain sacré, le « petit prince des docteurs ». Et que dire des recettes baroques, des remèdes répugnants auxquels ont recours, non

seulement les villageois, mais les gens des villes, ceux qui chaque jour coudoient les médecins les plus illustres ?

Simplement ceci : c'est que nous autres Français, si fiers de notre bon sens et de notre rationalisme vieux de plusieurs siècles, nous avons également nos remèdes de bonne femme, nos charlatans et nos lieux de pèlerinage...

XIV

LES ENFANTS, GRÂCE DU JAPON

N'a-t-on pas dit que le Japon est le paradis des enfants ? On pourrait ajouter qu'ils en sont la grâce, tout autant et davantage que les cerisiers en fleurs et les chrysanthèmes. Et cette fois, sans aucune arrière-pensée de propagande par cartes postales et pour touristes.

Voir, dans les villages, un de ces bébés nippons, avec sa robe multicolore à grandes manches qui lui donne un air d'éclatant papillon, sa démarche légère, ses gestes gracieux et surtout son comique petit minois coiffé de soie noire, à la peau invraisemblablement fine de rose thé, que creuse, aux coins de la bouche ronde et rouge une double fossette, voir ce bébé et n'avoir pas envie de le serrer dans ses bras, de le voler, est, je crois, impossible à une femme, à une mère.

Et je n'oublie pas les bambins des faubourgs, vêtus de loques, mal mouchés, le crâne encroûté, mais si drôles et surtout si gentiment familiers dans leur première enfance ! Une bonne fée dépose-t-elle dans leur berceau leurs jolies manières douces et aisées, ne trouvent-ils rien à casser ni à salir dans leurs maisons qui ne contiennent ni meubles ni bibelots, ou encore, comme le prétendent certains médecins, est-ce manque de vigueur naturelle ? Le fait est qu'il y a beaucoup moins de « bons petits diables » au Japon qu'en Europe ou en Amérique. Fait assez déconcertant d'ailleurs chez un peuple aussi guerrier. Mais le Japon est le pays des contradictions.

Malicieux pourtant, ces enfants. Je revois une poupée en kimono, accroupie sur une natte dans le coin d'une église protestante de Tokio. Un garçon, autant qu'on en pouvait juger. Du bout d'une longue paille qu'il dissimulait dans sa manche, il s'amusait à chatouiller le cou d'un petit Anglais endimanché, assis devant lui, tout raide et gauche, sur un prie-dieu. Celui-ci se tortillait, se grattait, se tournait et découvrait derrière lui un petit masque diabolique qui, langue tirée, lui faisait une effroyable grimace. Si

bien que, n'osant se plaindre, il éclata tout à coup en sanglots. La mère, se retournant à son tour, et n'apercevant qu'une menue figurine de paravent, aux yeux innocents, immobile, menottes sagement croisées sur les genoux, s'indigna et rabroua fortement son infortuné rejeton.

Autre gamin, du peuple celui-là. Un Poulbot de la *Ginza*, déjà connu par ses imitations d'acteurs célèbres. Nous le trouvons sur le trottoir, entouré d'une cour bariolée de gosses de son âge. Sourires complices, clins d'yeux, grimaces. Se tournant alors vers sa suite, le gamin fait par-dessus l'épaule le geste du grand seigneur qui congédie sa suite, introduit ses deux pouces sous ses aisselles, gonfle sa poitrine et nous accompagne d'une allure irrésistible de paon qui fait la roue.

Dans le bar où nous l'emmenons, il imite tour à tour les rôles du répertoire Kabuki ; le daïmio au pas de matamore, le poing sur un sabre imaginaire ; la geisha amoureuse, au lisse visage impersonnel qui, la tête penchée vers l'épaule, se lamente d'une voix aiguë de fausset et, pour manifester classiquement sa douleur, dévore un coin de son kimono ; le bandit qui arque ses cuisses, plante violemment ses deux pieds en terre et, sourcils froncés, bouche tordue, se fait un de ces masques qui vous hantent.

Tous les ridicules du ton et de la mimique y sont impitoyablement notés, rendus de façon désopilante. Et ce gosse n'a pas dix ans !

— Voilà l'esprit naturel des petits Nippons, me dit un ami, celui que l'école s'efforce avec tant de succès à détruire.



Dans les premières années toutefois, nulle contrainte ne leur est imposée. Aucun châtiment ; il n'est pas question de frapper un petit Japonais ; à peine si on le réprimande. Loin de le faire taire, comme dans les pays d'Europe, les parents écoutent patiemment son babil, ils y répondent ; ils le traitent en petit camarade, en ami auquel on doit tout sacrifier, sommeil, loisirs, distractions. Les sœurs aînées et même les frères sont prêts à se plier à leurs caprices, à se faire leurs esclaves.

Dans les campagnes on voit fréquemment un gamin jouer à la marelle, en portant attaché sur son dos un bébé qui, du coin de son vif petit œil

retroussé, suit avec intérêt les évolutions du grand frère. À Tokio même, il n'est pas rare de rencontrer un écolier ou un étudiant en uniforme, transformé en nourrice sèche, promener ses petits cadets dans un parc, les entourer d'attentions et de précautions maternelles, leur rendre même, sans nul embarras, les petits services les plus intimes. Imaginez-vous la même scène aux Tuileries ou au Luxembourg ? Voyez-vous un étudiant en droit pousser la petite voiture du dernier né de la famille ?

Les parcs publics au Japon ne sont d'ailleurs pas uniquement, comme chez nous, des lieux de parade où l'on exhibe avec fierté d'immenses pelouses au velours intact et des massifs soignés et éclatants comme des vitrines de bijoutiers. Outre les vastes terrains réservés aux divers jeux et principalement au baseball, chacun d'eux possède son coin des tout petits où ceux-ci trouvent les amusements gratuits les plus variés : balançoires de tout genre, escarpolettes, gondoles, montagnes russes, carrousels, chevaux de bois. Ici, des tas de sable propre. Là, d'adorables jardins de Liliput avec des miniatures d'arbres, de rochers, de rivières, de cascades, protégés par de minuscules barrières. Il y a même d'énormes canons de la guerre russo-japonaise qui prêtent leur dos de bronze à des escouades de petits cavaliers ; de leur gros œil d'ogre, ils président aux jeux enfantins et semblent chercher lesquels de ces innocents ils dévoreront plus tard... L'air est plein de rires et de cris de joie.

Quel dommage que, dans les familles bourgeoises des villes, on ait pris pour les enfants sortis du premier âge, l'habitude du costume occidental ! J'ai déjà dit comment, engoncés dans des lainages informes, tricotés à la machine et teints d'impossibles couleurs d'aniline, ceux-ci perdent la majeure partie de leur grâce : les proportions de leurs corps sont loin d'être parfaites et leurs jambes souvent trop courtes, parfois cagneuses, manquent de finesse et de galbe. Mais nos costumes plus commodes, moins coûteux, donnent plus de liberté aux mouvements, et je comprends qu'un souci esthétique n'arrête guère les parents.

Tous deux accompagnent souvent leurs rejetons. La famille marche en ordre : le père en avant avec ses fils, puis la mère avec ses filles. Ces pères de familles nombreuses ont souvent l'air aussi jeunes que les frères aînés, un air d'étudiant de première année. C'est que les Japonais se marient plus tôt que les Occidentaux, surtout quand ils continuent, suivant la vieille

tradition, à habiter dans la maison de leurs pères ; c'est surtout qu'à âge égal ils paraissent infiniment plus jeunes que les hommes de chez nous. Que de fois je fus surprise d'entendre celui que je croyais encore adolescent me parler de ses enfants, de ses garçons principalement, avec un enthousiaste orgueil ! Orgueil où entre ce même sentiment mystique qui forme le fond de l'âme japonaise : c'est à l'enfant mâle qu'est, en effet, dévolu l'impérieux devoir de continuer le culte des ancêtres. Non seulement les ancêtres de la famille, mais ceux de l'Empereur et par conséquent ceux de la nation. Ne doivent-ils point aussi, par leurs efforts dans la paix et leur courage dans la guerre, assurer et perpétuer la grandeur du vieux pays de Yamato ?

Les devoirs, les responsabilités viendront plus tard. Jusqu'à sept ans, on se contente de gâter les petits Japonais. Les boutiques de joujoux sont aussi nombreuses que les pharmacies, dont il y a pléthore au Japon, plus nombreuses que les salons de coiffures, les magasins de frivolités. Et l'on dépensait naguère des trésors de charmante et baroque fantaisie, pour ces jouets que remplacent aujourd'hui toutes les bruyantes et malodorantes inventions mécaniques.

J'ai encore découvert à Kyoto, plus réfractaire aux modes étrangères, des petits ménages décorés avec un art exquis, des maisons démontables, avec leurs cloisons mobiles et leurs minuscules *tokonomas*, ces autels des ancêtres, des moulins dont les ailes tournaient et même des villages entiers avec leurs temples, leurs rivières et leurs fragiles ponts arqués, tout cela en bois clairs de nuances variées, ajustés avec un fini méticuleux qui en faisaient de véritables œuvres d'art.

Mais les plus belles poupées, les figurines représentant des personnages de la Cour, de l'histoire ou de la légende, revêtues de magnifiques costumes de vieilles soies précieuses, jalousement conservées dans le trésor familial, n'en sortent chaque année que le 3 mars, jour de leur fête, qui est en même temps celle des petites filles.

Quant à la fête des garçons, elle a lieu le 5 mai, à peu près à l'époque des cerisiers et des azalées en fleurs, et se prolonge plusieurs semaines. Chaque maison, en l'honneur de ses rejetons mâles, dresse une manière de petit autel, décoré de bannières, de vases portant des fleurs d'iris dont les feuilles droites et en forme de lance symbolisent le courage viril, de coursiers couverts de housses, caparaçonnés d'armures, et aussi d'emblèmes variés

figurant les qualités de l'homme idéal, et surtout du soldat. Sans compter, naturellement, les guerriers eux-mêmes, daïmios ou samouraï, qui firent la gloire du vieux Japon.

En outre, dans les jardins des cités, devant les portes villageoises flottent au vent, à l'extrémité de longs bambous, de gigantesques carpes en papier, peintes des plus vives couleurs. Autant de carpes que d'enfants mâles dans la famille, et alignées par rang de taille. La carpe qui remonte la rivière en luttant contre le courant et sait se faufiler le long des rives en évitant le dangereux crochet des hameçons est un symbole de souple intelligence, d'énergie, de ténacité. Qualités dont aura besoin le petit Nippon pour parvenir à la fortune et aux honneurs, et réjouir l'âme de ses aïeux.

Les enfants des familles aisées passent d'ordinaire ces premières années si choyées de leur enfance dans la maison familiale, auprès de leurs douces petites mamans dont ils sont la plus grande et souvent l'unique joie. Ils écoutent les contes de fées nippons, où il n'y a point de véritables fées, mais beaucoup de diables, de lutins et de bêtes malfaisantes, singes, renards, chats, blaireaux qui jouent aux pauvres hommes quantité de tours pendables. Ils apprennent par cœur quelques vers des anciens poètes, quelques légendes et toutes les belles histoires des héros, pleines de combats, de meurtres louables, de suicides sublimes. Ils fréquentent les théâtres de marionnettes, écoutent les conteurs populaires, les *hanashi-Ka* et les chanteuses de *ghidaigou*, les ballades qui sont les chansons de geste du pays nippon.

Mais les enfants de parents modestes font à l'école maternelle ou au jardin d'enfants l'apprentissage de la vie sociale. J'ai visité quelques-unes de ces écoles, — il y en a environ mille quatre cents au Japon, — fort bien tenues et menées à peu près comme en Occident. Les exercices et les jeux y sont moins variés, et on demande, me semble-t-il, aux petits élèves, moins d'initiative et d'imagination que de docilité. J'ai admiré avec un certain étonnement la gentille passivité de ces marmots qui se laissent laver, manier, moucher, emparquer et coucher, sans plus de réaction et de protestation que les poupées dont ils arborent le joli sourire figé.

Je les revois avec le petit tablier blanc ou bleu recouvrant le kimono à fleurs, assis autour des tables où fume le riz, militairement alignés devant les lavabos, étendus à terre, à la mode nippone, sur des matelas liliputiens,

leur tête rasée ou couverte d'une calotte de fins cheveux noirs reposant à même le minuscule oreiller de bois. Au commandement, ils ferment tous à la fois, sagement, leurs minces paupières retroussées. Ils gardent encore leur expression de douceur espiègle et confiante, mais ce sont déjà d'adorables petits automates...

À sept ans, finies les années d'insouciance et de joie : c'est l'âge de l'école et des dures études.

XV

LE BEL EFFORT DU JAPON POUR SES ÉCOLES

Le Japon est la terre des soldats et des écoliers. Des soldats qui ont des airs de grands écoliers, des écoliers qui semblent jouer au soldat. Mais on rencontre plus encore d'écoliers que de soldats. Seuls ou en groupes, toujours sages, disciplinés, sérieux, trop sérieux. Toujours en uniforme : les garçons en étroite tunique noire à boutons de cuivre, coiffés de casquettes dont la forme et les insignes varient, et qu'ils porteront, même à l'Université ; les filles habillées du costume marin que connurent les fillettes d'autrefois : jupe plissée très courte, blouse bleu marine en hiver, blanche en été, toutes deux égayées par le grand col bleu clair ; cheveux courts ou partagés en deux nattes noires, bien lissées et un peu raides, tombant sur les épaules, à l'allemande. Costume charmant d'ailleurs, et qui sied au visage, souvent irrégulier, mais si doux et ingénu des petites Nippones.

Les voici donc, garçons et filles, se hâtant vers l'école, leurs livres et leurs petites provisions (riz, poisson salé, et le *daikon*, ce pickle japonais), enveloppés dans le grand mouchoir bariolé, le *furoshki* ; ou bien — les garçons — revêtus de bourgerons, le fusil sur l'épaule, s'essayant comiquement de leurs courtes petites jambes à esquisser le pas de l'oie, gagnant, sous la fêrule d'un officier, le terrain de manœuvres ; ou encore, visitant par escouades, avec leurs maîtres, les musées, les parcs, les édifices publics, les usines et même les allées de cerisiers en fleurs. Et, dans les grandes cours des écoles aux murs assez bas pour que, de la rue, on les aperçoive, les voici toujours, exécutant, avec une admirable et mécanique précision, mouvements d'ensemble et exercices rythmiques.



Les écoles ? Elles sont la grande préoccupation du pays, depuis qu'en 1890 l'empereur Meiji — toujours lui ! — décréta la nécessité de l'instruction du peuple. « Le même esprit qui nous avait fait choisir Bouddha comme guide moral et Confucius comme guide civique, nous fait saluer en l'éducation le phare de la science et du progrès moderne », écrivait avec solennité le philosophe Okura.

Il n'y a guère plus de quarante ans que les Japonais, avec leur tenace énergie, attaquaient cet important problème : multiplier les écoles et les moderniser. Les résultats obtenus sont étonnants et les mettent à cet égard au premier rang des peuples civilisés.

Ils ne comptent plus, affirment-ils, que 2 % d'illettrés, chiffre qu'il nous est assez difficile de contrôler, et pour cause ; mais ils possèdent indiscutablement environ 45 000 maisons d'éducation de tous degrés qui reçoivent plus de douze millions d'élèves.

Les seules écoles primaires (*shogakko*) sont au nombre de 25 622, dont 24 524 appartiennent à l'État, avec une population scolaire de 9 925 877 enfants et près de 234 000 instituteurs et institutrices. Ces écoles sont obligatoires, gratuites ou à peu près — il en coûte environ 2 francs par mois aux élèves de familles aisées — et toutes les classes de la nation les fréquentent et s'y mêlent. Il existe bien deux ou trois écoles gouvernementales plus aristocratiques, réservées aux enfants des grands personnages : l'École des Pairs, pour les garçons, par exemple, et pour les filles l'École des Pairessees. La fille aînée du Mikado y fit ses débuts à l'âge de six ans, pendant mon séjour à Tokio ; les journaux publièrent à cette occasion un instantané de la nouvelle écolière, revêtue de l'uniforme de rigueur, coiffée, comme ses pareilles, de ses cheveux coupés à la Jeanne d'Arc et portant au bras son mouchoir de soie chargé de livres.

Mais ces écoles d'exception n'admettent qu'un nombre infime d'élèves et les rejetons des hauts fonctionnaires comme ceux des riches marchands s'assoient d'ordinaire, pendant les six années d'école élémentaire, sur les mêmes bancs que les fils de l'artisan ou du coolie. En quoi le Japon, resté féodal à tant d'égards, est plus démocratique que notre République.

Beaucoup de ces écoles, surtout depuis le tremblement de terre qui détruisit presque toutes les anciennes, sont installées dans des bâtiments de

style moderne — ciment armé, verre et métal — dotées du confort le plus *up to date*, avec de larges baies vitrées ouvrant sur de vastes terrains d'exercices physiques et de jeux. Pour ma part, je n'en ai visité que quelques-unes et je garde surtout le souvenir d'une toute petite école, adjointe à une importante usine de fournitures de bureaux, aux environs de Tokio, et fréquentée par les enfants des employés et des ouvriers. Elle était charmante, composée de salles spacieuses, admirablement éclairées et aérées, et donnant sur un beau jardin éclatant. Sur les murs, au centre, les portraits de l'empereur et de l'impératrice, l'un en uniforme chamarré d'officier supérieur, l'autre en toilette européenne, un peu surannée ; puis des estampes de couleurs gaies, représentant des paysages, des fleurs, des animaux ; quelques sentences aussi, écrites en gros caractères chinois, si décoratifs qu'ils valent un tableau. L'une prononce : « Respecte ton père comme tu respectes le ciel, ta mère comme tu respectes la terre, et tes fils agiront de même envers toi. » Une autre : « Sois fidèle à ton Empereur et souhaite qu'une longue vie heureuse lui soit réservée. »

Les enfants, qui avaient de huit à dix ans, étaient assis, garçons et filles, à des tables disposées en carré. Aucun ne tourna la tête ni ne leva les yeux à notre entrée. Inclins vers leurs pupitres, ils suivaient la lecture que l'un de leurs camarades faisait tout haut, debout, et tenant son livre à bras tendus. Tous avaient de bonnes joues couleur de brugnon, de petits yeux brillants, à la fois vifs et doux, et semblaient pleins d'entrain. Lorsque le maître posait une question, toutes les mains se levaient pour demander le droit de répondre, et l'élus était écouté avec une rigoureuse attention.

Dans la salle voisine avait lieu la leçon de dessin et de peinture, qui joue dans l'éducation nippone un rôle bien plus important que chez nous. Les murs étaient décorés d'aquarelles représentant des cerisiers en fleurs, sujet de la dernière composition. Leur grâce et leur liberté naïve me frappèrent, autant que le souci du réel et l'amour du détail juste, qui éclataient dans des bas-reliefs d'animaux, sculptés dans la glaise et encadrés.

Ce matin-là, on leur avait donné à peindre un pot de cyclamens. Leurs petites mines appliquées, leur façon comique de plisser leurs bouts de nez et de cligner leurs yeux en fente pour mieux étudier le modèle, m'amuserent autant que me surprit l'élégante dextérité de leur coup de pinceau. Nos

enfants ont souvent autant de fraîcheur spontanée dans le sentiment, mais ils sont moins habiles.

— Vous allez comprendre, me répondit le directeur auquel j’exprimais mon étonnement.

Il me conduisit dans une autre salle où des enfants un peu plus jeunes s’efforçaient de reproduire exactement, avec sa belle forme compliquée, ses pleins et ses déliés, un grand caractère chinois suspendu à la chaire du maître.

Ces petits maniaient le pinceau d’un geste déjà libre et hardi, et recommençaient dix fois, vingt fois, inlassablement, les mêmes traits et les mêmes courbes.

— Ils font des pages d’écriture, comme chez nous, dis-je.

— C’est vrai, rétorqua le directeur, qui parlait l’anglais le plus correct, mais, si je ne me trompe, votre alphabet se compose de vingt-quatre lettres, tandis que notre langue classique comporte environ quarante mille caractères, et même bien davantage, si l’on en croit certains savants ; chacun de ces caractères représente une image, une idée, et change avec leurs multiples nuances.

— Comment ? me récriai-je, épouvantée.

— Rassurez-vous, fit-il en souriant. Seuls quelques rares et grands lettrés en arrivent à ce degré de mémoire et de science. Les élèves, qui poursuivent leurs études et passent l’examen correspondant à votre baccalauréat, doivent simplement connaître 5 000 ou 6 000 caractères. Mais il suffit de 1 500 à 2 000 pour

lire un journal, et c’est tout ce que nous prétendons enseigner à nos petits primaires qui, d’ailleurs, n’y parviennent pas tous...



Tâche déjà colossale. Il faut quatre ans à un enfant intelligent pour savoir à peu près lire et écrire, sur six qu’il demeure obligatoirement à l’école. On ne peut guère joindre à cet enseignement, déjà si compliqué, que des éléments d’arithmétique, de science, d’histoire et surtout de la morale

civique. Le but est avant tout de faire des enfants de bons citoyens et de développer en eux les vertus nationales : adoration de l'empereur, dévouement absolu à sa personne, amour exalté de la patrie, respect pour les parents, culte de la famille et des ancêtres, et tous les principes qui composent le *bushido* : bravoure, esprit de sacrifice, stoïcisme. Ils apprennent par cœur les sentences prononcées au cours des siècles par les divers empereurs et surtout par le dieu du Japon, l'empereur Meiji. On commence également, dès cette époque, leur éducation militaire et, par des exercices rythmiques, de la gymnastique, des jeux qui demandent de la vigueur et de la souplesse, on s'applique à fortifier leur corps et à corriger ses défauts.

Les Japonais comprennent l'importance de l'éducation physique, beaucoup mieux que nous qui, sur ce point, sommes en retard d'un demi-siècle sur la plupart des nations. Aussi ont-ils réussi à augmenter de plusieurs centimètres la taille moyenne de leur peuple. Dans la classe bourgeoise, notamment, il y a une grande différence entre les parents et les enfants, tout à l'avantage de ces derniers, qui sont non seulement de taille plus élevée, mais plus souples, la taille plus déliée, les jambes plus longues. Et la silhouette du vieux petit gentleman, avec ses membres inférieurs courts et torses, son buste trapu, son cou bref sur lequel pèse une face massive à mâchoire de carnassier, ce type naguère classique aura bientôt rejoint les vieilles légendes du pays nippon.

Enfin, comme en Amérique et chez les Soviets, on use beaucoup à l'école de la méthode Dalton, qui impose le contact direct avec la nature et les institutions. De là, ces visites dans les musées et les usines dont je parlais plus haut. De là surtout, dans les dernières années d'école primaire, ou primaire supérieure, de véritables pèlerinages à travers les villes et les sites célèbres du Japon.

Certains de ces voyages durent quinze jours, trois semaines, et j'ai rencontré à Kyoto des enfants qui venaient de Nagasaki, à plusieurs centaines de kilomètres au Sud du Japon.

Au printemps, c'est partout dans les trains, les cars, sur les routes un joyeux chassé-croisé d'écoliers et d'écolières. Ils couchent dans des écoles, des édifices publics où des dortoirs et des réfectoires leur sont réservés. Ils ne sont pas difficiles d'ailleurs, dorment par terre, suivant l'habitude

nippone, et préfèrent pique-niquer dehors, ce qui est un des plaisirs traditionnels du Japon.

À Nikko comme à Kyoto, les deux villes historiques, je les revois, défilant par bataillons dans tous les palais et les temples fameux, portant sur le dos le même petit sac tyrolien en toile verte, sur lequel étaient agrafés le même couvert et le même gobelet. Du même mouvement, et par ordre, ils marchaient, tournaient, écoutaient, admiraient, s'inclinaient, se prosternaient et, du même geste, enlevaient leurs casquettes pour se faire photographier.

Quelques-uns de ces visages enfantins gardaient encore l'expression de joie vive et insouciante et toute la malice de leur premier âge. Mais, chez beaucoup, cette expression s'était déjà éteinte sous une cendre d'ennui et les traits figés n'offraient qu'une docilité mécanique et un peu morne. Des soldats disciplinés qui s'en iront ainsi à travers l'existence, lestés de quelques bons principes bien simples qui les aideront à traverser paisiblement leur simple existence et pour lesquels ils affronteront et accepteront la mort...

XVI

LE SURMÉNAGE INTELLECTUEL AU JAPON

À douze, treize ans, comme chez nous, la plupart des petits Japonais quittent l'école primaire pour les champs, l'usine, l'établi. Pour peu qu'ils puissent, sans trop de souci, gagner leur bol de riz quotidien, ils retrouveront leur insouciance, leur naturelle bonne humeur. Ce sont les plus heureux.

Mais les autres, ceux qui continuent leurs études ? Ils sont nombreux, car les parents japonais croient d'une façon touchante aux bienfaits de l'instruction, et s'imposent de durs sacrifices pour la procurer à leur progéniture, tout au moins à leurs garçons.

Les bienfaits ? Je me trouvais sur une des avenues de Tokio, en compagnie d'un ami, Américain d'origine, mais appartenant à cette élite d'intellectuels cosmopolites qui font le tour des universités des deux mondes. Il était alors chargé, pour deux ans, d'un cours d'histoire contemporaine à l'École Normale supérieure de Tokio et dans une des universités.

Une fois de plus, nous venions d'assister à un de ces interminables défilés de collégiens en uniforme, — des adolescents de quinze à seize ans, — et, une fois de plus, j'avais été frappée par l'expression grave, mélancolique de leurs visages, par leurs regards mornes et parfois un peu hagards.

— Pourquoi ? demandai-je au professeur.

Il secoua la tête :

— C'est bien simple, répondit-il. Ces garçons, pendant leurs six ou sept ans d'école secondaire, sans oublier les quatre ou cinq ans d'université qui viennent ensuite, sont soumis à un effroyable surmenage intellectuel qui dépasse de beaucoup celui que subissent leurs pareils d'Europe ou

d'Amérique. Vous savez combien est longue et difficile l'étude de leur langue ? Il leur faut au moins sept années d'application pour maîtriser, non seulement leur système idéographique, mais l'histoire et la littérature de leur pays, sans compter celles de la Chine, qui sont leurs humanités, comme le grec et le latin pour nous ; ajoutez-y la somme énorme de connaissances occidentales soit en sciences, soit en lettres, je vous fais la grâce de ne pas les énumérer, l'étude obligatoire de l'anglais, qui est la seconde langue du Japon, celle qu'emploient pour leur enseignement la plupart des professeurs des cours supérieurs. Langue d'une structure tellement différente du japonais et de toutes les langues orientales que ses idées et ses mots n'y trouvent pas d'équivalent littéral. Notez encore qu'un certain nombre de lycéens et surtout apprennent une seconde langue, l'allemand ou le français, la première adoptée par les scientifiques ou les futurs médecins, la seconde par ceux qui ont le goût des lettres. Tenez compte également de ce fait que, pour un labeur aussi formidable, ces adolescents, à l'âge de la croissance, sont insuffisamment nourris : riz, légumes bouillis, poisson, mais très rarement de la viande. Vous comprendrez alors que certains d'entre eux succombent physiquement et moralement à la peine et que tous soient déprimés par un tel effort.

— Mais ils font bien des sports ?

— Oui, surtout du base-ball. Le football ne s'est jamais acclimaté au Japon, à cause de l'habitude nationale des *gettas*, ces socques de bois ; les joueurs les perdent, ou bien, lancées comme des pierres de fronde, elles mettent les combattants à mal. Quant au hockey et au cricket, ils sont à peu près inconnus. Le baseball, au contraire, fait fureur. Mais, s'ils ne deviennent pas des champions sélectionnés, les écoliers y jouent de moins en moins à mesure qu'ils grandissent. Le temps leur manque. Ils font de la gymnastique, des mouvements d'ensemble, et s'ils sont doués pour une branche quelconque d'athlétisme, course, nage, saut, ils la pratiquent. Mais tout cela, excellent pour la santé, ne divertit ni n'exalte guère. Ils font surtout, et de plus en plus dans les hautes classes, de l'instruction militaire qui comporte non seulement des exercices et des manœuvres, mais des cours sur des questions théoriques ; et les diplômes accordés par les officiers instructeurs sont indispensables pour entrer à l'université...

Je savais. Une petite histoire m'avait même été contée à ce sujet. Il existe depuis longtemps à Tokio une école secondaire française, l'Étoile du Matin, dirigée par des marianistes, mais où l'enseignement est donné en grande partie par des professeurs japonais. Cette école est très en vogue dans les milieux aristocratiques. Pourquoi porta-t-elle soudain ombrage au grand dictateur militaire, le général Araki ? Mystère et nationalisme.

— Vous n'enseignez pas le catholicisme, c'est vrai, dit-il aux Pères, mais vous détachez les enfants du culte de l'empereur qui forme le fond même de notre religion shintoïste.

Les directeurs protestèrent :

— Nous, les détacher ? Tout au contraire. Ne menons-nous pas sans cesse nos élèves en pèlerinage aux tombeaux des empereurs, au temple de Meiji ?

Le général Araki n'insista pas. Mais, par un subtil détour, il porta à l'école française un coup qui pouvait être mortel : il lui retira tout simplement les instructeurs militaires qui lui étaient affectés, barrant ainsi à ses élèves la route qui conduit aux diverses carrières de l'État.

Mon interlocuteur reprit :

— Avez-vous remarqué que l'éducation nippone est à l'inverse de la nôtre ? On gâte les tout petits, on les choie, on leur laisse une entière liberté ; mais, à mesure que les années passent, on la leur enlève, on tire sur la bride, on les entrave de liens toujours plus serrés : discipline militaire de plus en plus stricte, discipline totale dans la classe où aucune question n'est tolérée, aucune initiative permise, où la moindre velléité de fantaisie ou d'indépendance est aussitôt sévèrement réprimée. Le maître le plus souvent se borne à lire ou à dicter la leçon que les élèves écoutent silencieusement, en prenant des notes. Enfin, même au lycée, discipline pour les idées, soumises à un « contrôle » officiel et impitoyable. Régime si rigoureux qu'il tue chez les adolescents toute spontanéité, refoule l'expression des sentiments les plus naturels, transforme peu à peu les petits êtres joyeux, confiants, pleins de grâce et de malice, en mécaniques bien huilées, qui ne doivent pas insinuer le grain de sable de leur personnalité dans les puissants rouages de l'État. Mes collègues, les professeurs nippons et moi, avons souvent discuté cette question.

« Nous ne tenons pas à développer outre mesure l'intelligence de nos enfants, me disent-ils, car l'intelligence entraîne l'esprit de critique. Il y aura toujours une élite ; il est inutile qu'elle soit nombreuse. Ce qu'il faut, c'est une bonne moyenne de citoyens, énergiques, endurants et surtout obéissants, entièrement dévoués au pays et à l'empereur. »

« Je dois convenir qu'ils réussissent. À dix-sept ans environ, les petits Nippons passent ce qui correspond à votre baccalauréat. Ils possèdent un certain nombre de connaissances, mais mal assimilées. Et, pour la souplesse de l'esprit, la curiosité, l'initiative intellectuelles, la plupart ne valent guère davantage qu'un élève de troisième de nos lycées. Mais il y a une minorité, l'élite dont parlent mes collègues, et celle-là est prête à la révolte.

Automates et révoltés entrent alors à l'Université.

XVII

LA GRANDE TRAGÉDIE DES ÉTUDIANTS JAPONAIS

Il existe au Japon une quarantaine d'universités et d'écoles supérieures, publiques et privées, qui accueillent 65 000 étudiants. Mais ce chiffre, assez respectable, ne constitue pourtant que le tiers du nombre des candidats qui, au moment des examens d'entrée, assiègent la porte de chaque université.

Examens qui ne sont pas une simple formalité, si j'en juge par certains sujets de composition, « le système de Kant » par exemple, et « le rôle de Talleyrand au Congrès de Vienne ». Voyez-vous nos étudiants dissserter sur les théories du philosophe Foukouzawa ou sur le rôle d'un quelconque diplomate nippon au traité de Kanagawa ? Il est vrai que tout est dans la manière de traiter un sujet.

Les trois universités les plus importantes de Tokio sont Keio, fréquentée par des fils de familles riches, industriels ou commerçants ; Waseda, la plus avancée d'idée, la plus frondeuse, où se rencontrent les prolétaires intellectuels, futurs professeurs, écrivains, réformateurs ; enfin l'Impériale, la plus importante, l'Université d'État dont il faut sortir pour « arriver ». D'après le proverbe nippon, « *l'Impériale fait des ministres, Keio fait de l'argent, Waseda fait des amis* ».

C'est l'Université Impériale que j'ai visitée. À elle seule, elle compte plus de 8 000 étudiants. Le tremblement de terre l'avait entièrement détruite en 1923. On reçut, aussitôt après la catastrophe, un câble de Rockefeller, offrant quatre millions de yens pour sa reconstruction, c'est-à-dire, à l'ancien taux du change, environ quarante-cinq millions. Le résultat est magnifique.

Dans un immense parc aux nobles ombrages s'élèvent une trentaine d'édifices, d'un style à la fois pseudo-gothique et moderne, avec tours, clochers, vastes porches arrondis, cloîtres, — style adopté par la plupart des universités américaines.

— Il y a 150 000 mètres carrés de bâtiments et à peu près un million de mètres carrés de terrains, me précise avec orgueil le professeur qui me guide.

Les salles de cours, les laboratoires de physique et de chimie, les amphithéâtres de travaux pratiques pour la médecine sont admirablement aménagés, et pourvus de tous les raffinements scientifiques et mécaniques les plus modernes. La salle de lecture, où des étudiants plongés dans des revues et des journaux de tous pays, ne lèvent pas le nez à notre approche, vaste comme une nef d'église, soutenue par des colonnes massives, est toute en porphyre. Les escaliers monumentaux brillent de l'éclat du marbre. La bibliothèque est un palais et contient 300 000 livres. Particulièrement riche, la section française comprend tous nos écrivains depuis nos plus vieux classiques jusqu'aux ultra-modernes, sans oublier les surréalistes. Il y a, dans un coin du parc, un bel hôpital où l'on peut se soigner à bon marché ; et, sur le toit, avec une vue magnifique qui se déroule jusqu'à l'océan vert du parc de Uéno, grand comme une forêt, se trouve un restaurant où l'on se nourrit à bon compte.

Dans le parc, des étudiants serrés dans leur tunique lisent ou étudient, nonchalamment couchés sur des pelouses, qui ne sont point, comme chez nous, interdites ; d'autres discutent, accroupis en cercle, dans l'ombre bleue des cèdres et des cryptomérias ; d'autres encore flânent autour des clairs bassins dont les jets d'eau ondulent sous la brise. Par ce beau matin de printemps, dans ce décor à la fois somptueux et riant, où rien ne semble avoir été oublié pour leurs études, leur confort et leur agrément, ces jeunes gens ne devraient-ils pas être heureux, insoucients ?



Ils ne peuvent pas. Ils ont trop de soucis. D'abord, pour la plupart d'entre eux, l'existence matérielle est extrêmement dure. Il faut un minimum de 100 yens par mois — 500 à 600 francs — à un étudiant, dont la famille n'habite pas Tokio, pour subsister, payer ses droits d'inscription, ses livres. Or, le prix de la vie a connu une ascension si vertigineuse et les appointements et les salaires sont demeurés si bas que beaucoup de parents,

même en se privant jusqu'à l'extrême limite, ne peuvent assurer cette modique somme à leurs fils. Ceux-ci habitent dans des baraquements glacés en hiver, étouffants en été, où ils sont entassés à douze ou quinze dans la même chambre. Malgré ses prix modérés, le restaurant de l'Université est encore pour eux un luxe. Ils mangent donc en commun d'énormes platées de riz et de légumes qui alourdissent sans nourrir. Encore, même avec ce régime spartiate, un certain nombre doivent-ils trouver des ressources supplémentaires. Les plus favorisés donnent des leçons, tiennent des comptes, sont assistants de laboratoires ou de pharmacies ; les autres font ce qu'ils peuvent. Il y en a, dit-on, — mais je n'ai pu m'en assurer — qui portent du lait le matin, vendent des journaux, traînent des *rickshaws* le soir. Visitant moi-même un bureau de placement pour les chômeurs, je m'étonnais de voir des visages d'intellectuels, le regard attentif sous les lunettes.

— Nous avons, en effet, des étudiants, me répondit un employé. Ils travaillent un ou deux jours par semaine avec leurs mains et les autres avec leur cerveau...

La menace du service militaire plane, en outre, sur ces jeunes gens dont il peut arrêter les études. Les conseils de révision, il est vrai, extrêmement sévères, ne prennent guère que le quart des conscrits, ceux qui sont en parfait état physique et exempts de toute tare. Mais les élus sont soumis à un régime tellement rigoureux qu'il effraie les jeunes patriotes les plus convaincus.

— Songez que ces poilus de vingt ans font des étapes de cinquante à soixante kilomètres par jour, me disait un attaché militaire, et nourris uniquement de riz et de poisson salé. Il n'est pas question de viande ni de pinard... À cheval et avec le régime des officiers, j'étais fourbu quand j'ai suivi leurs manœuvres...

Les autres, admis dans le service auxiliaire ou réformés, n'en sont pas quittes avec les autorités militaires : ils doivent sans cesse comparaître devant elles, subir des examens physiques et techniques, des périodes d'exercices et d'entraînement. Quant au surmenage intellectuel, il continue, plus intense encore que dans les lycées. Les cours et les conférences commencent dès sept heures du matin et se succèdent presque sans interruption jusqu'au soir. Beaucoup sont dénués d'intérêt. Car, si les

professeurs en titre sont pour la plupart des hommes éminents, ils se font trop souvent suppléer par des jeunes gens dénués de valeur, des surveillants, qui se bornent à lire un manuel sans y ajouter d'explications.

— Les professeurs ont un autre tort, sans doute involontaire, ajoutait l'universitaire américain dont j'ai déjà parlé ; mal payés, ils cumulent souvent ; et surmenés eux-mêmes, avec des étudiants trop nombreux, ils n'essaient pas de se rapprocher d'eux. À peine connaissent-ils leurs noms et leurs visages. Or l'étudiant japonais aurait plus qu'un autre besoin d'encouragement. Il a soif d'instruction, il est énergique, persévérant, certes, mais moins doué, par exemple, que le Coréen et le Chinois qui ont l'esprit aigu et naturellement méthodique. Privé de conseils et de sympathie, faut-il s'étonner s'il lui arrive de se révolter ?



Révolte contre les autorités universitaires. Les grèves d'étudiants deviennent de plus en plus fréquentes. Elles ont souvent pour but le remplacement d'un maître insuffisant, d'un autre qui ignore trop complètement ses élèves, ou les traite sans égards. L'un de ces derniers, ayant usé de procédés quelque peu terroristes qui blessèrent la susceptibilité nippone, toujours à vif, reçut des lettres le menaçant du poignard et du vitriol. Épouvanté, il se fit désormais escorter à son cours par un petit agent de police qui, la main sur son sabre, demeurait debout près de la chaire. Sujet de grande liesse dans les salles et les jardins de l'université...

Parfois il s'agit, au contraire, de protester contre le renvoi d'un maître. Tel est le cas tout récent d'un professeur de Kyoto qui jouissait d'une grande popularité non seulement auprès de ses élèves, mais de toute la jeunesse du Japon. Les autorités du « contrôle de la pensée », jugeant que son enseignement, qui se permettait de souligner les défaillances du régime et de déplorer la situation inférieure de la femme nippone dans le mariage, constituait un danger pour le pays, le firent congédier par son recteur.

Là-dessus, six mille étudiants, non pas ceux de Kyoto qui avaient déjà protesté, ni de la frondeuse Waseda, mais ceux de la sage, de l'officielle Université Impériale, se réunirent et manifestèrent avec tant de violence que

la police dut intervenir. Il y eut du sang versé, trente-six arrestations, et le recteur de l'Université de Kyoto, s'offrant en holocauste, donna sa démission.

Révolte aussi contre la société en général et contre la société nippone en particulier. Les étudiants ont lu trop de livres et manié trop d'idées pour ne pas concevoir quelques doutes sur les dogmes fondamentaux qui ont si longtemps fait la force de l'Empire du Soleil Levant. Il en est qui n'estiment pas la guerre comme une panacée, négligent le culte des ancêtres et sentent chanceler leur foi en la divinité de l'empereur. Ils voient le pays en proie à l'égoïsme des ploutocrates, à la vénalité et à l'incompétence des parlementaires, tandis que les ouvriers sont livrés, sans législation ouvrière, à une exploitation anachronique, que les paysans, surchargés d'impôts, sont acculés à la famine.

Et, surtout, ils savent que 40 000 d'entre eux ne trouveront pas d'emploi et sont voués à un avenir de misère sans espoir.

Si quelques-uns de ces étudiants prêchent farouchement le retour aux vieilles idées et aux vieilles mœurs, la majorité d'entre eux, et avec eux nombre de prolétaires intellectuels, professeurs ou écrivains, s'ils n'adhèrent pas tous aux doctrines communistes, professent tout au moins pour elles une certaine sympathie. La littérature soviétique n'a nulle part lecteurs aussi nombreux, aussi fervents. Car, par une de ces étranges contradictions dont le Japon abonde, les livres qu'il est criminel de posséder, et qui, découverts dans votre bibliothèque, vous exposent à une arrestation, s'étalent dans plusieurs grandes librairies de Tokio, dont ils occupent tout un compartiment.

— Accord commercial avec l'U.R.S.S., s'excusent les autorités.

— Et puis, c'est un moyen commode pour la police, me confessa ingénument un fonctionnaire nippon. Renseignée sur les acheteurs par les commis de la librairie, elle sait ainsi qui elle doit surveiller...

Car personne au Japon n'échappe à l'attention tutélaire de la dite police, et le « crime de pensée » y est réprimé avec une implacable sévérité. À tout instant des arrestations déciment les cours des universités, les classes des lycées elles-mêmes, frappant parfois d'un seul coup le maître avec les disciples, enfermés dans la même prison.

— C'est ainsi que j'ai perdu cette année une dizaine de mes meilleurs élèves ! gémissait mon Américain.

Signe des temps : dans les listes, sans cesse publiées par les journaux, figurent de grands noms, des fils et même des filles de vicomtes, de généraux, d'amiraux, de ministres, des jeunes gens qui n'ont rien pourtant à redouter de l'avenir.

Tout dernièrement, convaincu de communisme, le jeune vicomte Hachijo fut enfermé dans la prison d'Ichigaza, tandis que son père donnait sa démission de membre de la Chambre des Pairs et de directeur de la banque centrale de l'Union industrielle ; au même moment, un de ses amis, fils aîné du vicomte Mori, était, pour la même raison, condamné à deux ans de prison. Et ce ne sont pas là des cas exceptionnels. On trouve des communistes, et de plus en plus, même parmi les fonctionnaires. Deux magistrats, l'un de trente et un, l'autre de trente-cinq ans, ne furent-ils pas tout dernièrement incarcérés pour le même crime ?

Le « contrôle de la pensée » demeure impuissant.

— La lèpre s'étend, prononçait ces temps derniers avec affliction un haut dignitaire de l'Université.



Il arrive que le désespoir l'emporte sur la révolte. Nulle part on ne se suicide plus aisément qu'au Japon. C'est une habitude consacrée par les mœurs et par la tradition. Mais les suicides d'étudiants se multiplient depuis quelques années au point d'émouvoir les dirigeants du pays. Poison, noyade, pendaison, tout est bon à ces jeunes gens pour s'évader d'une vie aussi ingrate.

Il y a quelques mois, un volcan se réveillait dans la charmante petite île d'Oshima, non loin de Tokio. Le cratère en furie devint d'abord un but de parties de campagne pour les citadins, puis le lieu d'élection des candidats au suicide romantique. En quelques semaines, cent onze désespérés, parmi lesquels plusieurs étudiants, firent le saut final dans la gueule embrasée du monstre. Si bien qu'un cordon de policiers fut chargé de l'entourer et de dépister ces déserteurs de l'existence.

Un journaliste américain fit le pèlerinage. Il s'arrêta à quelques pas du cratère qui grondait furieusement et vomissait des flots de fumée rousse. Un jeune homme était devant lui, mince et fragile dans son étroite tunique d'étudiant, immobile et penché. Une seconde il se retourna, sourit à ceux qui l'entouraient, de ce sourire japonais, parfois si pathétique, puis, élevant les bras au-dessus de sa tête, comme un plongeur, disparut dans le gouffre.

Il avait trouvé la solution du problème.

XVIII

PREMIER REGARD SUR LA FEMME JAPONAISE

Est-ce M^{me} Chrysanthème, ses petits rires, sa petite pipe, ou M^{me} Butterfly et ses vocalises ? Ou bien encore les multiples et gracieuses images que les estampes nippones ont imprimées dans nos mémoires ? Au seul mot de Japonaise les visages européens s'épanouissent. Pour ceux qui ne connaissent l'Empire du Soleil Levant qu'à travers les livres ou les peintures, elle incarne la joie légère d'une terre heureuse, tout en maisonnettes de bois précieux, en frais jardins maniérés, où ne cessent de fleurir cerisiers, glycines et azalées : femme-fleur elle-même, femme-papillon, avec les larges manches en ailes de ses éclatants kimonos, femme-enfant dont la vie est une fête perpétuelle...

J'étais moi-même si imprégnée de la légende que je brûlais de voir, d'approcher ces créatures féeriques.

À peine débarquée à Tokio, le spectacle de la rue m'infligeait ma première déception. Sur les trottoirs, dans les magasins, trottaient, penchées sur leurs socques de bois, des femmes de toutes les conditions. Elles étaient uniformément engoncées dans des manteaux européens, taillés sans grâce, ou dans des kimonos de couleur sombre sous lesquels faisait saillie le gros nœud de l'*obi*, cette ceinture japonaise, qui leur prête une drôle d'allure un peu bossue de kangourou. Point de chapeau ; elles portent leurs cheveux, non plus échafaudés en hauts chignons, mais assemblés sur la nuque en un nœud massif et rigide. Quelques jeunes filles aux yeux vifs, plus coquettement vêtues de kimonos aux couleurs chatoyantes, se promenaient bien par groupes, riant et babillant ; mais la plupart des femmes offraient une expression sérieuse et soucieuse qui, rencontraient-elles une amie, se muait en sourire de commande, tandis que toutes deux multipliaient les salutations d'usage. Beaucoup portaient des enfants sur leur dos, liés par une écharpe en croix. Le seul détail pittoresque de leur

accoutrement était le gros parapluie en papier jaune huilé, orné de cigognes ou de fleurs, qu'elles portent sous leur bras ou l'inévitable mouchoir de soie bariolé, qui leur sert de sac à main.

Peu ou point de beauté : il est rare de rencontrer dans la rue un visage vraiment régulier ; un corps aux proportions harmonieuses est encore plus rare. Petites, le dos souvent rond, la taille lourde, les jambes toujours trop courtes et sans galbe, le nez épaté et la bouche épaisse, la plupart des Japonaises ne se rattrapent que par le charme de l'expression et la grâce des attitudes.

Il existe il est vrai, d'étincelantes exceptions, surtout dans les familles aristocratiques où s'est perpétué le type classique à l'ovale allongé, au nez aquilin, à la dédaigneuse petite bouche ; j'ai gardé précieusement dans ma mémoire l'adorable silhouette, sous le blanc kimono de deuil, de la belle-fille du ministre Inukai, sauvagement assassiné par de jeunes officiers ; debout auprès de son mari, le jour des funérailles, ses douces paupières abaissées dans le visage de pur ivoire, d'une irréalité finesse, le maintien fier et modeste, elle m'apparut comme la fleur parfaite d'une des plus nobles, des plus anciennes races du monde. Et j'évoque encore une rieuse fille aux yeux de diamant noir, à la bouche d'œillet que je vis un dimanche de printemps, glisser à petits pas sous une voûte de cerisiers en fleurs. Mais ces deux femmes de milieux si différents sont de celles qu'on ne rencontre guère dans la rue.

Quant aux Japonaises qui ont adopté les modes d'Europe, elles sont assez décevantes. Mon ami le peintre nippon, revenu après vingt ans d'absence, me confiait sa désillusion :

— Les femmes de mon pays ne ressemblent plus aux délicieuses visions de ma jeunesse, soupirait-il. J'ai vieilli, direz-vous ? Ou peut-être mes yeux se sont-ils accoutumés à un autre type de beauté ? C'est possible. Mais les passantes que je croise sur la Ginza ont perdu, me semble-t-il, les qualités de notre race sans avoir acquis celles d'Europe ou d'Amérique. Mes compatriotes, vous le savez, ne brillent point par les jambes. Le kimono dissimulait ce défaut. Or les femmes qui s'habillent à l'européenne, loin de profiter de la mode qui vient d'allonger les robes, exhibent copieusement leurs membres inférieurs, en forme de poteaux concaves ou convexes, ensachés dans des bas qui tirebouchonnent, et terminés par des souliers mal

cirés, aux talons Louis XV trop hauts et toujours tournés. Elles marchent comme des canards montés sur échasses !

« Il y a encore leurs dents. Pas une qui n'étale dans sa bouche des pavés ou des crochets d'or ! C'est à croire qu'elles considèrent cette exposition métallique comme un témoignage de luxe et le dernier mot du modernisme. Quant à moi, j'en suis pour l'embargo sur l'or ! Enfin, n'auraient-elles pu apprendre à se farder ? Une de leurs plus grandes beautés est leur peau, fine et lisse comme du jade, ou veloutée avec une saine couleur d'abricot. Et elles la cachent ! Rien de plus disgracieux que ce lait de chaux qu'elles appliquent uniformément sur leur visage comme sur un mur, et qui s'arrête souvent à mi-joue ou sous le menton, reposant sur un long cou jaune... Enfin, elles ne savent point adapter les robes à leur type, ni poser un chapeau sur leur tête avec ce chic naturel à vos plus modestes midinettes. En somme, elles ne se sont point assimilées vos modes et souffrent en ce moment d'une terrible indigestion d'occidentalisme... Oh ! elles en guériront, car elles sont intelligentes, souvent plus que leurs arrogants maris. Il y a déjà d'heureux exemples... Mais en attendant... »

Je partageais, je le confesse, la déception du peintre nippon.

Au moment des cerisiers en fleurs, j'avais été invitée à une *garden-party* impériale dont j'attendais merveille. Hélas ! à part quelques rares jeunes filles en fraîches toilettes éclatantes, les femmes mariées portaient uniformément le kimono de cérémonie, long et noir, orné aux épaules et dans le dos de médaillons blancs qui sont les armes de leur famille. En Europe, on les aurait crues en peignoir de deuil. Quant aux dames de la cour qui, d'après un édit du grand empereur Meiji, doivent, dans les réceptions officielles, s'habiller à l'européenne, elles étaient fort mal fagotées, dans des toilettes qui rappelaient davantage les élégantes de chef-lieu de canton que celles de la rue de la Paix.

C'est uniquement au théâtre classique du *kabuki* que l'on retrouve les robes somptueuses au galbe étroit, serrées aux genoux, puis étalées en flots de lourdes soies fleuries que traînent à petits pas glissés les reines ou les courtisanes aux joues fardées de blanc. Encore, nous l'avons vu, ces robes sont-elles souvent arborées par des hommes, parfois de vieux acteurs aux lourdes bajoues. À peine les femmes ont-elles droit de cité sur les scènes modernes et au cinéma.

Parfois aussi, au détour d'une rue, c'est la brillante apparition de quelques geishas rieuses et fardées, la tête coquettement inclinée sous les hautes coques laquées de noir qu'elles sont à peu près les seules à porter. Visions qui se font rares, car l'institution séculaire des geishas est elle-même, nous l'avons vu, menacée par l'invasion des idées modernes.



Mais qu'importe le costume ? Je n'en guettais pas moins de tous mes yeux les Japonaises que j'avais la chance d'apercevoir. D'abord dans mon hôtel. Je notais leur douceur, les soins touchants dont elles entouraient leurs enfants, et, à table, leur respectueuse humilité devant leur seigneur et maître. Par leur attitude effacée, leurs gestes menus et furtifs, elles semblaient vouloir se faire oublier. Le mari daignait-il leur adresser la parole ? Le front penché, elles répondaient par quelques mots rapides, y ajoutaient un sourire, un coup d'œil de gratitude, puis rentraient modestement dans le silence soumis qui est l'apanage des épouses.

Il m'arriva à moi-même d'être remise à ma place de femme par des Japonais qui oubliaient ma qualité d'Européenne. Escortée par mon interprète, j'interviewais un grand chef nationaliste, auprès duquel se tenait un ancien ambassadeur nippon. Un domestique survint, apportant le thé. Il servit d'abord l'important personnage, puis le diplomate, l'interprète, enfin ma négligeable personne. Et tout ce monde, sauf moi-même — et je n'en suis pas si sûre ! trouva cela infiniment naturel.

N'ai-je pas déjà signalé que, dans la rue, une Japonaise marche rarement à côté de son mari ? Elle le suit à quelques pas en arrière, tandis que d'un doigt autoritaire, et sans même se retourner, il lui indique la direction ; inutile de dire qu'il ne l'aide jamais à traverser la rue, à monter en taxi ou en tramway, que jamais il ne se charge d'aucun de ses paquets.

— J'aimerais mieux la mort que d'embrasser ma femme en public, même au retour d'un long voyage, me confessait, en se moquant de lui-même, un jeune Japonais qui professe pourtant les idées les plus avancées.

J'ai vu la femme d'un général gravement blessé à Changhai monter sur le pont du bateau qui lui ramenait son mari, étendu sur un brancard. La pauvre

créature était éperdue d'émotion. Pourtant, elle ne se précipita point sur celui qu'elle avait failli perdre. Elle s'arrêta au pied du brancard, s'inclina, et demeura immobile et silencieuse, tandis que, la regardant avec une indifférence peut-être feinte, il lui répondait par un signe de tête condescendant.

Les enfants japonais, habitués au respect des parents, établissent pourtant une différence entre leur père — le ciel — et leur mère qui ne représente que la terre. Un élève de Lafcadio Hearn lui confiait naïvement :

« — Nous trouvons qu'il est très embarrassant de traiter les dames européennes et ne pouvons comprendre de la part des Européens les causes d'un tel respect.

Et un autre :

— Maître, dit-il, on m'a raconté que si un Européen venait à tomber à l'eau avec son père et sa femme, il essaierait d'abord de sauver sa femme. Est-ce possible ?

— C'est très probable.

— Mais pourquoi ?

— L'une des raisons en est que l'Européen considère comme un devoir de porter secours aux plus faibles, et particulièrement aux femmes.

— Est-il vrai qu'un Européen aime sa femme plus que son père et sa mère ? Pas toujours, mais assez généralement, peut-être.

— Mais, maître, selon nos idées, cela est très immoral... »

Sans doute est-ce pour cette raison de morale supérieure que de nombreux Japonais ne se conduisirent pas selon notre code de l'honneur chevaleresque pendant le tremblement de terre de 1923. Un croiseur anglais avait envoyé des canots de sauvetage vers la côte. Les hommes, dont le courage est pourtant une vertu cardinale, bousculant les enfants, écartant brutalement les femmes, voulurent monter les premiers à bord. Ils furent sincèrement indignés, plus encore, surpris, quand les matelots dégoûtés les repoussèrent à grands coups de rames pour repêcher et hospitaliser leurs négligeables compagnes. N'était-ce pas leur devoir patriotique, estimaient-ils, de conserver au pays des existences incomparablement plus précieuses ?

Le même Anglais qui me contait ce petit trait de mœurs ajoutait en riant :

— Dire que, malgré des années de Japon, je m’y laisse toujours prendre ! L’autre jour, je faisais connaissance d’un couple nippon chez des amis également nippons. Quand le couple sortit, je me permis cette innocente observation : « La femme paraît beaucoup plus intelligente que le mari. » Si vous saviez dans quel silence offusqué elle fut accueillie ! Tout à fait comme si j’avais dit : « Son chien est beaucoup plus intelligent que lui ». Quelle gaffe !...



Les pauvres femmes japonaises sont elles-mêmes si convaincues de leur néant qu’on ne peut les en faire sortir. À part quelques exceptions de caractères particulièrement trempés, il est presque impossible d’amener une Japonaise même du meilleur monde et infiniment cultivée, à exprimer son opinion. J’eus la chance de rencontrer plusieurs dames nippones dans les salons de la colonie étrangère. Femmes de diplomates ou d’hommes politiques, elles avaient presque toutes séjourné en Europe ou en Amérique. Fines, distinguées, agréables sinon belles, elles portaient avec grâce des kimonos qui, le soir, parmi les toilettes européennes aux généreux décolletés, gardaient une discrétion un peu austère ; elles avaient de jolies manières aisées et raffinées et le plus affable des sourires. S’agissait-il d’un échange de politesses ou de banalités, elles répondaient avec une courtoisie difficile à égaler. Mais voulais-je, par des questions plus précises, essayer de connaître un peu de leur vie intime, de leurs sentiments, c’est à une barrière de petits cris effarouchés, de petits rires apologétiques, que je me heurtais aussitôt. Impossible de la franchir. Certains Japonais m’ont parfois parlé avec une franchise un peu brutale. Des Japonaises, sauf peut-être de quelques féministes, je ne pus jamais obtenir la moindre confiance.

— J’en sais quelque chose, me répondait un Français, auquel je confiais mon regret. Avec les filles du peuple, employées ou ouvrières, il est encore possible d’échanger sinon des idées, du moins des impressions. Elles sont gaies, naturelles et semblent affectueuses. Mais se trouver à table auprès d’une femme du monde, même si on la connaît depuis vingt ans, même si on la sait intelligente et cultivée, c’est une catastrophe ! Que voulez-vous ? Depuis leur naissance on s’applique avec tant de persistante méthode à

émousser la personnalité des petites Japonaises, qu'elles finissent par n'en plus avoir. Ou du moins elles ne savent plus la manifester ; ce qui revient au même, n'est-ce pas ?

XIX

LA RIGIDE ÉDUCATION DES PETITES JAPONAISES

Si l'éducation des garçons japonais est sévère, que dire de celle des fillettes ? Leurs seules années d'insouciance sont les toutes premières. Vêtues, comme leurs frères, de longues robes éclatantes et fleuries, avec les mêmes bonnes petites figures, si franches et si malicieuses, comme elles partagent ardemment leurs jeux et leur joie !

Elles aussi entrent à sept ans à l'école primaire, puis au collège, si elles poursuivent leurs études secondaires. Ayant endossé l'uniforme des écolières, elles apprennent à lire, à écrire, à compter, des rudiments d'histoire et de géographie, de la musique, du dessin, les belles légendes, les classiques poésies japonaises, tout ce qui peut nourrir et exalter leur patriotisme. Elles apprennent encore leurs devoirs qui sont durs et multiples, surtout qu'elles n'ont aucun droit.

Comme les garçons, elles rendent chaque jour hommage aux portraits de l'Empereur et de l'Impératrice, descendants des dieux, symboles vivants de la patrie ; elles savent qu'elles leur doivent un respect et un dévouement absolus qui peuvent aller jusqu'au sacrifice de leur vie.

On leur enseigne, en outre, les trois soumissions : fille, soumission à son père ; femme, soumission à son époux, et à ses beaux-parents ; veuve, soumission à son fils aîné ou aux hommes de sa famille. Elles connaissent par cœur le traité du célèbre moraliste du XVIII^e siècle, Kaibara, *Le grand Enseignement de la Femme*, qui contient des préceptes de ce genre :

« Les seules qualités qui conviennent à la femme sont la douce obéissance, la chasteté, la compassion, la tranquillité... Le devoir principal d'une jeune fille est de pratiquer la vertu familiale envers ses parents. Mais, après son mariage, son devoir est d'aimer, de vénérer avec ardeur et de soigner son beau-père et sa belle-mère plus encore que ses parents... Même si ces derniers prennent plaisir à te haïr et te vilipender, ne te fâche pas

contre eux, ne murmure point !... Le seul seigneur d'une femme, c'est son mari. Elle devra le servir en toute vénération et adoration, sans le mépriser ni le mésestimer. Car le grand devoir qui domine toute la vie d'une femme, c'est l'obéissance... Si son époux se laisse aller à la colère, elle devra lui obéir en tremblant et ne pas lui tenir tête rageusement... Le caractère de la femme est passif. Cette passivité étant de la nature de la nuit l'y relègue... Dans l'éducation des enfants son affection aveugle peut l'entraîner à appliquer un système erroné. Si grande est sa stupidité qu'il lui incombe de se méfier d'elle-même et de se soumettre à son mari dans les circonstances les plus minimales... »

Tel est le bréviaire que la petite Nippone doit lire, relire, méditer. Faut-il s'étonner si, comme son frère, elle perd peu à peu le joyeux rire confiant, la naturelle et fraîche spontanéité de son enfance ? Mais elle adopte en outre, une expression de douceur craintive, de réserve et de résignation, étrangère aux garçons, et qui se glisse jusque dans son sourire.

Chez ses parents, l'adolescente, à mesure qu'elle grandit, se rend de plus en plus compte qu'elle n'est pas l'égale de ses frères, puisqu'une femme ne peut assurer le culte des ancêtres, unique religion du Japon. Elle sait qu'elle n'a droit à aucune part d'héritage et si ses parents lui font un cadeau d'argent, soit au moment de son mariage, soit dans une circonstance quelconque de sa vie, c'est, de leur part, pure bonté qui n'engage à rien. Peut-elle même se sentir membre de sa famille ? Ne lui fait-on pas sentir à tout instant qu'elle est appelée à la quitter et appartiendra plus tard à la famille de son mari ? Mais dans cette nouvelle famille même, elle ne sera jamais considérée que comme une enfant d'adoption. La pauvre petite se sent partout étrangère et presque intruse...



J'ai souvent étudié les fillettes japonaises, au théâtre, au concert, pendant des conférences. Leur attitude sérieuse, appliquée, leur bonne volonté soumise, m'avaient surprise et touchée.

Mais je me souviens surtout d'une matinée passée à Osaka, dans une École Normale de jeunes filles, grand bâtiment entouré de jardins, assez

semblable aux établissements du même genre chez nous. Elle contient quatre cents élèves, de dix-sept à vingt et un ans, divisées en trois sections : langue, littérature et histoire japonaise, langue et littérature anglaise et sciences y compris les sciences ménagères qui tiennent une place importante dans cet enseignement. La plupart de ces jeunes filles deviendront institutrices d'écoles élémentaires, primaires supérieures et même professeurs d'écoles secondaires, suivant leurs diplômes.

— Si toutefois elles trouvent des places, car le problème est aussi malaisé pour elles que pour les jeunes gens, me dit le directeur, homme courtois et cultivé, qui semble très attaché à ses élèves.

Nous croisons celles-ci dans les couloirs et elles s'inclinent avec une grâce exquise. Toutes petites, avec leurs longs sarraus blancs et leur double natte sur les épaules, elles ont l'air de gamines de quatorze ans.

Dans la classe d'anglais, je contemple les jeunes visages levés vers le professeur. Aucun n'est vraiment joli, presque tous sont irréguliers. Mais les bouches souvent épaisses, ont l'éclat de l'œillet, les joues, le poli de l'ivoire et la couleur du fruit, les voix sont une caresse et surtout il y a tant de douceur ingénue dans les regards, tant de désir de comprendre et de satisfaire !

Le maître leur demande leur opinion sur les magazines américains. Chacune répond à son tour, en anglais, d'un ton posé, sans nul désir de briller, simplement, directement, un peu trop gravement.

— J'aime lire les magazines, mais ils me font négliger mes leçons, avoue l'une.

Et l'autre :

— Ils m'amuse ; seulement je les crois mauvais parce qu'ils me donnent des idées de plaisirs et de vanité.

— Trop de publicité ! s'écrie une troisième aux yeux vifs et malicieux. Mais j'aime tant les photographies de sport et de cinéma !...

Puis, après une pause :

— Peut-être ai-je tort ? Peut-être est-ce mal ? ajoute-t-elle anxieusement.

Un instant plus tard, toutes m'entourent, d'abord timides, puis vite apprivoisées, et si franches, si gentilles.

Plusieurs seront professeurs ; une autre étudie la peinture : elle ira à l'école des Beaux-Arts de Tokio. Celle-ci sera comptable dans un magasin ou dans une banque ; celle-là voudrait enseigner les diverses branches de l'agriculture dans une école que l'on va créer à Tokio et qui formera les femmes aux travaux des champs.

Je demande tout à coup :

— Et le mariage ? Désirez-vous vous marier ?

Un silence. Les jeunes filles se consultent du regard, baissent la tête et les yeux. Une expression de crainte éteint les traits tout à l'heure si animés. Enfin, l'une d'elles relève la tête :

— Nous nous marierons, dit-elle avec mélancolie, toutes les femmes se marient au Japon.

— Mais nous n'aimons pas du tout ça ! s'écrie la vive petite personne qui apprécie le sport et le cinéma.

— Ici, les femmes mariées sont en captivité, lance une troisième, les yeux assombris.

Le directeur s'inquiète-t-il de tant de franc-parler devant une étrangère ? Il échange avec les jeunes filles quelques phrases en japonais. Leurs visages enfantins se détendent, sourient avec une tendre douceur. Il se tourne alors vers moi en riant :

— Elles disent qu'elles espèrent transformer leurs maris, changer leurs cœurs...

Pauvres petites Japonaises...



Leurs études achevées, elles connaissent un bref instant de floraison. Elles abandonnent leur costume d'écolières, sortent de leur chrysalide. Certaines adoptent des robes d'Europe ; mais la plupart revêtent des kimonos éclatants, relèvent leurs cheveux en casques de jais ou les nouent sur la nuque en chignon de laque ; elles fardent leurs joues, avivent encore le rouge incarnat de leurs lèvres. Elles disciplinent la grâce de leurs gestes et de leur expression, se fleurissent d'un perpétuel sourire, un peu trop

étudié, mais charmant. Elles apprennent des arts inutiles et raffinés : l'art de composer les bouquets, selon des règles traditionnelles qui ont un sens philosophique, et où les fleurs et les branches sont artificiellement pliées à une irrégularité pittoresque et voulue ; et encore l'art de présider à la cérémonie du thé, véritable pantomime au rituel gracieux mais infiniment compliqué.

À part quelques exceptions de familles aux goûts cosmopolites qui les envoient dans des universités américaines, les jeunes filles de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie sortent rarement et presque toujours avec leurs parents.

Retrouvant chez des amis français un jeune Japonais que j'avais connu dans sa famille, qui habite une jolie maison aux environs de Tokio, je lui demandais :

— Tiens, pourquoi n'avez-vous pas amené votre sœur ? Elle aurait dansé...

Il me regarda avec surprise :

— Ma sœur ne sort jamais, surtout avec moi ; elle reste à la maison...

Je me souvenais du visage de cette jeune fille d'une si pathétique douceur :

— Mais que fait-elle ? fis-je.

Il eut un geste vague :

— Oh ! elle a des amies. Elles peignent, elles bavardent, elles s'amuse^{nt} entre elles à la manière des femmes...

Par contre, je me souvenais des doléances de l'étudiant Takéji Otsuka, qui avait habité l'Angleterre et la France.

— Nous sommes privés de la société des femmes de notre monde, gémissait-il. Quelques jeunes filles font bien des sports, du tennis, se risquent parfois à danser chez des étrangers d'Europe et d'Amérique. Mais à peine est-il question de les marier qu'elles disparaissent. C'est fini. Comme pour vous, lorsqu'une jeune fille entre au couvent...

Et c'est bien, en effet, une vie de retraite austère et de renoncement que la Japonaise mène dans le mariage.

XX

LES JAPONAISES ET LE MARIAGE

Voilà donc notre jeune fille nippone parée de toutes les grâces physiques et intellectuelles qu'on lui a permises. En style sportif, elle atteint au maximum de sa forme. Sa famille, ou plutôt son père, décide alors d'en faire une femme honnête et de la marier ; (dans les classes populaires, il aurait aussi bien pu, d'ailleurs, au moment de son adolescence, la consacrer à une vie galante, dont lui-même aurait tiré un profit immédiat et sérieux.) La Japonaise, en effet, éternelle mineure, ne choisit pas entre la vertu et le vice. Elle les subit. Du moins dans le peuple et la petite bourgeoisie pauvre.

— Raison pour laquelle, me disait un vieux résident, vous ne rencontrerez pas au Japon ni d'ailleurs en Extrême-Orient, le préjugé occidental contre les femmes qui vivent de leurs corps. N'est-ce point par ordre et souvent par piété filiale qu'elles se livrent à ce commerce ?

Mais enfin, cette fois, c'est bien de mariage qu'il s'agit. Personne, d'ailleurs, ne reste célibataire au pays de Yamato. Les jeunes hommes, parce qu'ils trouvent dans l'union conjugale des avantages certains, sans aucune contrainte et qu'il faut assurer la continuité de la race ; les jeunes filles parce qu'elles ne peuvent faire autrement. Les intermédiaires, amis mariés et discrets, entrent donc en campagne. Car si, aujourd'hui, il est permis à une jeune Japonaise de récuser un fiancé, elle n'a pas encore le droit de le choisir, sauf à se brouiller avec toute sa famille, sans laquelle elle n'existe pas. Un garçon peut s'offrir le luxe d'une révolte, qui est à peu près interdite à la fille. Les préliminaires achevés, on ménage une entrevue aux deux amoureux — si l'on peut dire —, soit dans une maison amie, soit dans un théâtre ; de même que jadis chez nous, au temps de Scribe et de Labiche, les candidats à l'hymen se dévisageaient à l'Opéra-Comique.

Si, après la « vue réciproque », selon l'expression consacrée, ils se plaisent, ou du moins ne se déplaisent pas trop, ils échangent des cadeaux,

consistant, suivant le milieu auquel ils appartiennent, en bijoux, en objets d'art, en vêtements ou en diverses provisions, échange qui correspond à des fiançailles. Dès lors, aucune des deux parties ne peut se rétracter, sans faire à l'autre un mortel affront. Le sort de la jeune fille est fixé.

Reste à choisir un jour de bon augure pour le mariage, opération pour laquelle on invoque parfois les lumières d'un bonze. Ce jour-là, la mariée est comme chez nous, vêtue de blanc : mais au Japon, notez-le, le blanc est la couleur du deuil et signifie que l'épousée meurt à sa propre famille et ne quittera celle de son mari qu'entourée du linceul des cadavres. Charmant pronostic !

Nulle cérémonie civile ni religieuse. Les jeunes mariés vont bien parfois se faire bénir dans un temple shintoïste. Mais cette formalité, à la manière des pays d'Occident et d'Amérique, n'est pas de rigueur. On se contente d'un dîner chez les beaux-parents où les deux jeunes gens boivent chacun trois fois dans trois coupes de vin de différentes grandeurs, puis

tous deux changent de vêtements. Quelques jours plus tard, le chef de famille de la mariée avise par lettre les autorités que celle-ci doit désormais être inscrite sur les registres du bureau dont dépend son mari. Après son départ de la maison paternelle, on balayait autrefois toutes les pièces, de fond en comble. On allait même jusqu'à allumer devant la porte d'entrée le brasier purificateur qui est indispensable après l'enlèvement d'un corps. La pauvre enfant est morte désormais pour les siens. C'est sous ces joyeux auspices qu'elle commence sa vie conjugale ou plutôt que se termine sa vie tout court.



Rien de bien folâtre en effet dans l'existence d'une épouse nippone. Elle demeure dans l'ombre du gynécée, soumise à ses beaux-parents et à son mari. Elle se lève le matin avant celui-ci, lui apporte son petit déjeuner, avec un sourire qui doit toujours rester aimable, même s'il n'obtient aucun retour ; elle l'aide à sa toilette, se prosterne à ses pieds pour attacher ses souliers, se multiplie en attentions, accueillies toujours avec condescendance, et parfois avec impatience.

Elle dirige ensuite, en s'y mêlant, tous les travaux de la maison, sous les ordres impérieux d'une belle-mère souvent acariâtre, sort rarement seule et ne doit pas retourner trop fréquemment dans sa famille, ni chez ses anciens amis, ce qui serait mal vu. Si son mari l'emmène, elle ne marche pas, nous le savons à son côté, mais à quelques pas en arrière. Selon son bon plaisir, il peut la conduire au théâtre, dans un restaurant européen et même — oh ! très rarement ! — au dancing où, cela va sans dire, elle ne dansera qu'avec lui. Mais en aucun cas, elle ne saurait émettre la prétention de partager les plaisirs de son seigneur. La nuit, quelle que soit l'heure du retour de ce dernier, elle doit l'attendre, le recevoir avec tous les signes de la joie la plus vive, éviter la plus légère remarque, s'il a quelque peu abusé du saké ou répand le parfum dont les geishas imprègnent leurs cheveux et leurs vêtements.

L'épouse n'ignore pas que c'est auprès de ces charmantes personnes qu'il va se détendre, causer, plaisanter, mais elle n'a pas le droit d'en marquer la moindre amertume. Elle doit accepter les infidélités de son mari comme le sort commun des femmes mariées ; elle connaît l'existence des concubines qu'il entretient, et va même parfois, dit-on, jusqu'à leur transmettre par téléphone les messages et les volontés du maître commun. Pendant mon séjour à Tokio, on me conta qu'une jeune mariée, qui avait dû subir une opération dans une clinique, rentrant chez elle plus tôt qu'on ne l'attendait, trouva certaine créature de luxe installée à sa place. Malgré sa faiblesse, elle eut le courage de n'en témoigner ni surprise, ni colère, et c'est avec le sourire qu'elle aida courtoisement l'intruse à faire ses paquets.

La Japonaise est convaincue, d'ailleurs, qu'elle a été uniquement créée et mise au monde pour procréer à son tour, le plus d'enfants possible et surtout des enfants mâles qui perpétueront la famille. C'est la raison d'être, la fonction qu'elle s'applique à remplir avec modestie et assiduité.

Ces enfants, elle les adore, elle ne vit que pour eux ; aussi longtemps qu'elle le peut, elle dirige leur éducation, les accompagne à l'école, obtient quelquefois la permission d'assister à leurs cours, les attend à la sortie. Que de fois j'ai vu ces petites mamans nippones tendrement penchées vers leurs garçonnetts ! Bientôt, elles le savent, on les leur enlèvera, mais elles savent aussi que leurs fils les entoureront toujours d'un culte qui, à mesure qu'elles vieilliront, deviendra plus fervent.

À moins qu'elles ne divorcent, et c'est là leur terreur ; car en aucun cas les enfants ne sont laissés à la mère, fût-elle irréprochable. Ce n'est pas à elle qu'ils appartiennent, c'est à la famille. Or, le divorce japonais est, en réalité, la répudiation. Autrefois, le mari avait sept raisons légales de renvoyer sa femme chez ses parents : d'abord et avant tout la stérilité, et, parmi les autres motifs, la désobéissance, le vol, la jalousie et... le bavardage ! D'après Confucius, la pauvre répudiée qui, malgré elle, abandonnait « la voie », c'est-à-dire le mariage, était couverte d'opprobre jusqu'à son dernier soupir... Aujourd'hui, depuis la loi de 1898, le divorce par consentement mutuel est bien admis. Mais comment la Japonaise, si douce, si passive et désarmée, saurait-elle s'opposer aux volontés de l'homme tout-puissant qui veut la congédier ?

En fait, le divorce, fréquent dans les classes inférieures, est assez rare dans la bonne société. Pourquoi le Japonais se priverait-il d'une compagne si peu gênante, qu'il peut ignorer, délaisser, et qui d'ordinaire, extérieurement du moins, lui est entièrement dévouée ? Il arrive même parfois qu'il finisse par l'aimer. Mais il ne le lui laisse voir ou comprendre qu'exceptionnellement ; ce serait une faiblesse indigne d'un homme, une inconvenance. Elle continue donc à mener, dans le silence et la réclusion, une vie de devoir et d'abnégation. À trente ans, elle porte des kimonos sombres, adopte une coiffure effacée et se considère comme une vieille personne. Si elle s'est aigrie ou si elle a le désir de l'autorité, il ne lui restera plus qu'à jouer son autre rôle, celui de belle-mère, et à faire souffrir aux femmes de ses fils ce qu'elle-même a souffert. Mais d'ordinaire, elle se borne à attendre humblement, patiemment la mort.



Il y a parmi les Japonaises des héroïnes de l'amour maternel et conjugal ; il y a même des héroïnes tout court. À maintes reprises, au cours de l'histoire nippone, elles ont prouvé qu'elles ne craignent pas la mort quand il s'agit de patriotisme. Plus récemment, lorsque, à la disparition de l'empereur Meiji, le maréchal Nogi décida de le suivre dans l'au-delà, sa femme s'étendit à son côté et se poignarda. Les doubles suicides sont au Japon si fréquents qu'ils peuvent passer au nombre des coutumes

nationales. J'ai conté, ailleurs, l'histoire toute récente de cette jeune épouse qui, lorsque son mari, officier, fut envoyé à Changhaï, s'empoisonna pour apaiser les soucis jaloux du moderne samouraï. Elle croyait lui donner ainsi non seulement le mépris mais le désir de la mort.

C'est certainement auprès de leurs mères que les petits Nippons puisent ces sentiments de dévouement à l'empereur et à la patrie, cet orgueil patriotique qui firent la grandeur du Japon et causeront peut-être sa perte. Certaines d'entre elles exagèrent même leur rôle de génitrices spartiates : je lisais ces temps derniers, dans une feuille du Japon, le fait divers suivant : « Un garçon d'une dizaine d'années avait commis plusieurs vols. Sa mère lui demanda de choisir entre la prison et le suicide, et comme le pauvre petit hésitait, elle l'étrangla de ses propres mains. »

Mais d'ordinaire, et c'est là la merveille — car cette éducation en aurait dû faire une mégère, une révoltée — la Japonaise est ou paraît être un ange de douceur, de fidélité, de sacrifice.

De là son charme très particulier qui l'emporte sur tous les dons de la beauté et de l'intelligence. La plupart des écrivains étrangers qui ont séjourné au Japon, y ont succombé. Ceux mêmes — et ils sont quelques-uns — qui ont conçu pour les Japonais une certaine antipathie, s'entendent pour célébrer leurs compagnes. « C'est par leur douceur inaltérable, par leur soumission, leurs prévenances, par l'effacement de leur personnalité, leur subordination qu'elles nous conquièrent », écrivait naguère Ludovic Naudeau, parlant au nom de l'orgueil masculin. Et si nombre d'Européens ont laissé un peu de leur cœur au Japon, quelques-uns n'ont plus eu le courage de le quitter et s'y sont mariés : Lafcadio Hearn, par exemple, cet aimable rêveur qui, en grande partie pour cette raison, a vu et peint le Japon à travers des lunettes couleur de rose.

Pourtant, tous les admirateurs de la Japonaise, ceux mêmes qui sont persuadés que c'est sa subordination qui a fait la grandeur du pays, sont unanimes à s'indigner de sa condition, à la plaindre, à la juger digne d'un meilleur sort. Tous font des vœux pour son émancipation, persuadés qu'elle n'abusera pas de ses nouveaux droits.

XXI

LES JAPONAISES TENTENT DE S'ÉMANCIPER

Parmi les jeunes Japonais et surtout parmi les étudiants aux idées avancées, ceux qui commettent l'impardonnable « crime de pensée », beaucoup commencent à estimer qu'une société privée de femmes n'est ni agréable ni même possible à notre époque ; ils sont un peu honteux, en outre, de leur rôle de tyrans séculaires ; ils se demandent, inquiets, ce qui peut se passer, sous le voile du perpétuel sourire, dans le cœur de l'esclave passive qui se prosterne à leurs pieds ; ils voudraient, en l'affranchissant, trouver en elle la véritable compagne de leur cœur et de leur esprit.

— Mais c'est plus difficile aujourd'hui qu'il y a quelques années, me confiait l'étudiant Takéji Ofsuka. Cet insupportable mouvement nationaliste, avec son ressentiment contre la civilisation occidentale, son retour aux vieilles idées et aux vieilles coutumes n'est guère favorable à l'émancipation féminine...

— Comme en Allemagne, interrompis-je, et d'ailleurs dans tous les pays fascistes...

— En effet ; nos superpatriotes affirment avec énergie, et sans trop savoir pourquoi, que la condition inférieure des femmes a laissé aux hommes toute leur énergie. Qu'en ont-ils fait, grand Dieu ? Par bonheur, les femmes qui ont passé par les écoles, qui lisent les journaux, les magazines, les livres étrangers, commencent à prendre conscience de leur personnalité. C'est elles-mêmes qui, peu à peu, s'affranchiront, et nous sommes prêts à les aider...

Elles ont déjà commencé dans le peuple et la petite bourgeoisie. Comme dans tous les pays, les femmes de paysans, d'artisans, partagent la vie et les travaux de leurs maris et jouissent d'infiniment plus de liberté que les grandes dames.

Dans les villes, elles s'insinuent partout : on les voit, gentiment autoritaires sous la casquette des contrôleurs de tramways, au volant des taxis, derrière les comptoirs des magasins, les guichets des banques, ce qui est tout récent. Elles sont typographes, téléphonistes, postières. Il y a aussi les bonnes d'hôtel, de restaurants, les fringantes petites serveuses et flirteuses des cafés. Comment, après leur travail ou pendant leurs jours de congé, ne partageraient-elles pas, en tout bien tout honneur, les plaisirs de leurs camarades d'atelier ou de bureau, comme le font leurs pareilles d'Europe ou d'Amérique ? Aussi rencontre-t-on de plus en plus des bandes de jeunes gens et de jeunes filles dans les cinémas, aux matches de baseball, ou même à la campagne.

Les vieilles gens secouent la tête, mais comment résister à l'assaut des mœurs nouvelles ? Habitues, d'ailleurs, au costume occidental pendant leurs années d'école, beaucoup de ces jeunes travailleuses des villes ne veulent plus revenir au kimono national ni aux socques de bois qui obligent à pencher la tête, à courber le dos et à trotter menu. En même temps que les robes, elles prennent les allures et les idées d'Europe car, quoi qu'en dise la sagesse des nations, l'habit fait souvent le moine.

Il y a, enfin, l'immense armée des ouvrières d'usines. Sacrifiées, misérablement payées, logées et nourries dans des casernes qui sont souvent des geôles, elles jouent pourtant, dans les industries vitales du textile et de la soie, un rôle beaucoup plus considérable que les hommes. Le pays leur doit une grande part de sa richesse et elles arrivent à le comprendre. Elles se syndiquent plus volontiers que leurs sœurs d'Occident, et, aux côtés de leurs camarades masculins, elles luttent avec ardeur dans les meetings et dans les grèves. Habitues à la souffrance, elles savent supporter les plus cruelles privations, tenir jusqu'au bout ; et quelle passion sérieuse, quel héroïsme elles apportent dans la lutte ! Ces timides sont de fougueuses oratrices, ces douces, ces éternelles victimes ne craignent pas d'affronter la prison et la mort. La grande grève des imprimeries, il y a quelques années, les divers conflits des textiles, ont eu leurs héroïnes et leurs martyres. Aussi les ouvriers japonais reconnaissent-ils les droits de leurs compagnes plus aisément que les hommes des classes élevées ; en signe de gratitude, ils soutiennent leurs revendications et n'ont jamais cessé de réclamer pour elles l'application du principe : « À travail égal, salaire égal. »

Elles apportent aussi dans les grèves la gaîté charmante et légère que gardent les filles du peuple. Je les revois en kimonos fleuris, gracieusement fardées, chantant au son du shamisen dans les voitures où elles s'étaient embastillées, pendant une grève du métro. Elles y passèrent plusieurs jours et on venait les voir, les écouter, comme des oiseaux en cage. L'opinion publique se passionna pour elles et sans doute furent-elles pour beaucoup dans les concessions qu'obtinrent les employés.

Il y a quelques années, paraît-il, les dames des quartiers réservés, les *oiran* avaient fait également leur grève. Défilant par les rues en éclatant et tumultueux cortège, elles réclamaient un statut social et la revision de leurs contrats. Devaient-elles rester esclaves toute leur vie parce que leurs honorables pères les avaient vendues à quinze ans ? Elles eurent, dit-on, partiellement gain de cause.

Et dernièrement, Tokio fut en joie : les jeunes beautés qui règnent sur les cafés et les bars n'avaient-elles pas également levé l'étendard de la révolte ? Il s'agissait d'une taxe à prélever elles-mêmes sur chacun de leurs clients, pour acquitter un impôt très lourd qui devait frapper les établissements où elles servent.

Douze cents d'entre elles, vêtues de leurs brillants kimonos, leurs belles coiffures laquées rehaussées d'épingles d'or, se réunirent dans une des plus grandes salles de Tokio. Elles nommèrent une présidente de séance, des assesseurs, et plusieurs d'entre elles, faisant leurs débuts oratoires, électrisèrent la foule par la vigueur de leurs arguments et l'entraînante ardeur de leur éloquence.

— Cette taxe est injuste, s'écriaient-elles. Elle est cruelle. Comment, en ces temps de dépression financière, oserions-nous la demander à nos honorables clients, si atteints eux-mêmes par la crise ? Nous perdrons leur amitié, leur confiance et finirions par perdre notre gagne-pain.

Ces demoiselles, si bien parlantes, eurent même l'honneur d'être combattues par la ligue hypernationaliste, le *Kenkokukai*. Une douzaine de ces énergumènes, qui n'ont vraiment ni le sourire, ni le sens du ridicule, firent une brutale intrusion dans le gracieux meeting en hurlant à tue-tête :

— À bas les cafés, les bars, les dancings ! Il faut les fermer. Ce sont les palais du diable ! Vive la voie de la Restauration impériale. Vive

l'Empereur !

Les perturbateurs expulsés au son de l'hymne impérial, le *kimigayo*, le meeting se poursuit dans le calme et la dignité. Et le tout fit le bonheur des journalistes, des photographes, des caricaturistes et mit une note vive de gaieté dans les sombres préoccupations de la capitale.



Les travailleuses émancipées appartiennent, pour la plupart, aux classes inférieures. Les femmes de la bourgeoisie ont pourtant un terrain où elles peuvent se mesurer avec les garçons de leur âge, un terrain où elles tiennent leur place et se manifestent même avec un certain éclat : les sports.

À l'école, elles se passionnent pour le basketball, le volley-ball, apprennent à tirer à l'arc, jeu traditionnel du vieux Japon, exercice salubre autant que gracieux ; enfin, il faut voir avec quelle fougue elles pratiquent l'athlétisme ! Elles se sont d'ailleurs honorablement classées, aux derniers Jeux Olympiques, dans les courses à pied, le saut en hauteur et surtout la nage, qui est un sport national et presque obligatoire. Les enfants des bords de la mer ne semblent-ils pas apprendre à nager en même temps qu'à marcher ? M^{lles} Hiroachi, Machata et Mikoshiba, championnes émérites, ont même conquis une véritable célébrité et tous les journaux reproduisent, à l'envi, leurs traits énergiques et leurs robustes académies.

Après l'école et le collège, beaucoup doivent abandonner les jeux de plein air en même temps qu'elles adoptent l'étroit et incommode kimono et les manières effacées des candidates au mariage. Certaines continuent le tennis où elles excellent ; et, dans quelques milieux élégants, si leurs multiples maternités le leur permettent, elles jouent plus tard au golf avec leurs maris. Mais la plupart des femmes renoncent aux sports comme aux autres joies du monde, en prononçant leurs vœux d'épouses et de mères.

Le nombre des femmes qui exercent une profession est donc encore infime. Certaines sont revenues des universités d'Europe et d'Amérique avec des diplômes et les universités nippones, celles du moins qui accueillent les femmes, leur en octroient chaque année quelques-uns. Elles ont un collège médical qui leur est réservé. Mais s'il existe au Japon trois

docteurs ès sciences, si les femmes professeurs se multiplient, même pour enseigner dans les classes supérieures des lycées de filles qui, jusqu'ici, étaient réservées aux hommes, les femmes-médecins ne trouvent guère de clients, et les quelques docteurs et licenciées en droit ne pouvaient, jusqu'ici, exercer leur profession. On vient, ces temps derniers, de leur ouvrir l'entrée du barreau, ce qui a fait couler beaucoup d'encre et provoqué d'acribes discussions. Mais aucune, il y a quelques mois, ne s'était encore fait inscrire.

Les Japonaises possèdent pourtant quelques grandes organisations philanthropiques et sociales, et l'une des plus importantes, le *Fujin-doshikai*, présentait dernièrement, à la Chambre des Pairs, un cahier des revendications féminines.

— La femme japonaise, déclarait la secrétaire de la Société, M^{me} Yoshioka, qui est la directrice du Collège Médical féminin de Tokio, est considérée par la loi comme une incapable, une infirme de l'intelligence et de la volonté. Un nombre considérable de femmes souffrent de la tyrannie de leur mari et des hommes de leur famille. Or, on fait en ce moment une revision du Code civil nippon et l'on ne s'occupe même pas des lois qui font des femmes des esclaves désarmées !

Et M^{me} Yoshioka réclamait le droit de suffrage pour les femmes, non pas avec l'espoir de l'obtenir, mais pour attirer et retenir l'attention des hommes politiques sur la triste condition des Japonaises.

— Ce sont les mœurs qui sont nos pires ennemies, me disait tristement la directrice d'une revue féministe, le *Nyoningejutsu*. Nous savons que dans le secret de leur cœur toutes les femmes du pays partagent notre opinion. Mais nous ne comptons qu'environ dix mille sympathisantes. Peu de chose sur soixante-quatre millions d'âmes, n'est-ce pas ? Encore y en aurait-il bien peu qui oseraient manifester leurs tendances, non pas seulement en public, mais même dans les conversations privées. C'est qu'ici le féminisme est presque aussi mal noté que le communisme... Depuis la naissance du mouvement nationaliste et la dictature du parti militaire, le nombre de nos abonnées a encore diminué...

M^{me} X... souriait un peu tristement et elle me confia qu'elle devait à son mari, écrivain libéral, indigné par la situation faite aux femmes de son pays,

d'avoir pu commencer et continuer son effort. C'était une femme d'une quarantaine d'années, vêtue d'un kimono de nuance terne et toute pareille à ses sœurs nippones par sa douceur, ses jolies manières d'une dignité affable et modeste. Auprès d'elle, était assise une timide petite personne aux yeux vifs et caressants, qui avait fait ses études dans une université. Elle opposait à mes questions un silence souriant, coupé des petits cris d'usage, quand tout à coup entra en coup de vent une autre jeune fille, la vraie *modgarl* : jupe courte et chandail, les deux mains dans les poches d'un veston garçonnier et sous les cheveux courts, coiffés d'un béret, le plus mutin, le plus animé des visages. Celle-ci est étudiante en droit. Ah ! Elle ne cache pas ses idées, elle les affiche, au contraire, elle a même souffert pour elles. Arrêtée par les autorités du « contrôle de la pensée », n'est-elle pas restée trois jours en prison ? Elle en est fière, elle est prête à recommencer...

Tirant de la poche de son veston un menu carré de papier de soie, elle mouche gentiment son petit bout de nez, roule le papier en boule, le lance par la fenêtre d'une chiquenaude frondeuse, comme elle le ferait volontiers à la tête des revêches universitaires qui l'ont condamnée, puis, d'un ton décidé :

— Vous comprenez que la Japonaise ne peut pas continuer à être la seule femme esclave de l'humanité. Aucun droit d'héritage, aucun droit de propriété, aucun droit pour le choix de son mari, aucun droit dans le divorce qui lui est imposé, aucun droit sur ses enfants ! Songez qu'elle ne peut les conserver qu'au seul cas où il est prouvé que le père les maltraite. N'est-ce pas inimaginable ? Mais cela ne peut durer. La famille japonaise est en train de se dissoudre. Les femmes qui en étaient les prisonnières prendront bientôt leur vol...

M^{me} X... écoute sa jeune et fringante disciple avec un petit sourire à la fois approbateur et résigné. C'est beau, la jeunesse ! semble-t-elle dire.

Je regarde la jolie pièce blonde qui est le bureau de la directrice. Deux des cloisons ouvertes semblent accueillir le clair jardin printanier, tout fleuri d'azalées, qui escaladent les marches. Les deux autres cloisons disparaissent sous des rayons de livres. J'avise les œuvres de Marx sous de belles reliures, des livres de Kropotkine, d'autres de Lénine. La directrice arrête mon examen d'un geste inquiet :

— N’allez pas croire que nous soyions communistes ! s’écrie-t-elle. Nous ne nous occupons pas de politique. Si nous aimons les Soviets, — et nous les aimons ! — c’est uniquement parce qu’ils ont placé la femme aux côtés de l’homme et lui ont donné les mêmes droits et les mêmes devoirs. Ils ont transformé sa vie.

Comme le soir je contais cette visite au vieux résident étranger que le Japon a conquis et conserve :

— Plus vous séjournerez ici, me dit-il, plus vous vous apercevrez que, moralement et intellectuellement, la Japonaise est très supérieure au Japonais. Qui sait si ce n’est pas pour cette raison même qu’il estime nécessaire de la tenir en servage ? En tous cas, le degré de civilisation d’un peuple se mesure, dit-on, à la situation qui y est faite aux femmes. Quand donc le Japon, qui se pique de modernisme, se décidera-t-il à changer des lois et des mœurs dont le moins qu’on puisse en dire c’est qu’elles constituent un singulier anachronisme ?

XXII

LES CONTRADICTIONS DU JAPON MODERNE

Non, je ne suis pas restée insensible aux beautés naturelles du Japon, ni aux témoins qui subsistent d'un art dont les sources plongent dans le magnifique trésor de la Chine ancienne, mais qui n'en eut pas moins son génie propre et sa grandeur.

J'ai aimé les environs de Tokio, leurs frêles et blonds villages qui ont toujours l'air de décors d'opérette, leurs champs touffus, si soignés qu'ils semblent époussetés et lavés chaque matin comme des plantes d'appartement, leurs rivages aux rocs curieusement ciselés, sur lesquels se penchent des pins dessinés à l'encre de Chine. Et aussi les capricieuses et dansantes rivières qu'enjambent de légers ponts arqués, les lacs de soie grise ou bleue, toute cette campagne gracieuse, un peu artificielle et maniérée, que domine paradoxalement, du prodigieux élan de ses lignes hardies, l'énorme mont Fuji, un des géants du monde.

J'ai goûté les jours où la longue pluie oblique de la *nyubai* ruisselle sur les sentiers roses et sur les paysans, vêtus de manteaux du même chaume que leurs champs moissonnés. J'ai surtout apprécié la fine lumière qui tombe d'un ciel changeant, les nuances délicates du soleil à son coucher, et ces étranges, ces pâles vapeurs qui errent toujours au creux des vallées, flottent autour des monts, et tour à tour révèlent ou dissimulent les paysages qu'elles parent de leur mystère.

J'ai admiré le choix que les Japonais ont su faire des plus beaux sites pour y ériger leurs temples et leurs tombeaux, les y accorder, les y soumettre. Si bien que le culte rendu aux dieux et aux grands morts semble, avant tout, s'adresser à ce qu'il y a de plus profond dans un pays, — les mystérieuses puissances de la nature.

Je n'ai pas oublié mon émotion lorsque, entre les branches métalliques des cèdres, m'apparut soudain le gigantesque corps de bronze du bouddha

de Kamakura, le Daibutsu. La tête un peu penchée, le regard indulgent, mais un pli de singulière mélancolie aux lèvres, il présidait aux ébats de la foule insouciant, dans le jardin, à ses pieds. D'humbles familles festoyaient, installées sur l'herbe ; des colporteurs promenaient leurs éventaires ; des ouvriers en casaques de toile bleue, écussonnées au nom de leurs firmes, sautaient à la corde avec de petites bonnes femmes, qui bondissaient et riaient en retenant d'une main leurs gros chignons noirs. Et le bouddha, tristement, souriait à cette joie naïve.

À Nikkô, cité de temples et de mausolées, élevés à la gloire des Shoguns, ces grands Seigneurs féodaux, plus puissants que les Empereurs, j'ai suivi les allées de cryptomérias millénaires, dressant comme des lances leurs frondaisons d'airain ; j'ai gravi, au flanc abrupt de la montagne, ce gigantesque escalier sacré dont chaque marche porte de fastueux monuments d'or et de laque rouge, je l'ai gravi jusqu'à ce palier d'où le faîte de granit jaillit droit et dur, pour percer les nuages.

De la terrasse de mon hôtel, en plein ciel, à Kyoto, je me suis penchée sur cette immense, sur cette incomparable vasque de collines boisées et de parcs verts d'où émergent les toits des temples et des palais. J'ai erré dans les jardins précieux, invraisemblablement frais, où les arbres sont taillés en forme de navires et d'animaux, où des tortues nagent dans des bassins bordés de fougères et de rocs. Kyoto, ville des empereurs, au temps de la chevalerie des daïmios et des samouraïs, cité fastueuse aux édifices si nombreux, si pareils, avec leurs toits lourds et tombants, hérissés de pointes cornues, leurs lourds portails massifs, d'un brun couleur de sang figé et ces cours aux larges dalles qui furent le cadre de tant de barbares tragédies... Dans les salles basses du vieux palais impérial, où vécurent en captifs vingt-six empereurs, j'ai contemplé les murs qu'ont décorés, à même le bois précieux, de vieux maîtres nippons ; sur chaque panneau sont peints des chrysanthèmes, des bambous, des titres, des érables sous la neige, des biches et tous les oiseaux ; parfois simplement une pivoine sous la pluie, un singe suspendu à une branche. Et c'est là que j'ai compris la noblesse dépouillée de l'art nippon classique, héritier de la Chine, autrement pur que cet art plus moderne, anecdotique et pittoresque, qui séduisit nos premiers japonais.

Enfin, j'ai visité Nara, grande capitale du Japon primitif, au cœur du vieux pays de Yamato, où, vers le VIII^e siècle, se déroula la courte et brillante période que les Japonais considèrent comme l'âge d'or de leur civilisation. J'ai respiré l'odeur de framboise qu'exhale l'épaisse toison frisée de ses forêts et, dans l'immense parc aux très anciens bouddhas, j'ai caressé le museau de velours des biches, qui y errent librement par centaines.

Pourtant, c'est là, dans ce sanctuaire révérend du vieux Japon, que je fus témoin d'une scène qui s'est gravée dans ma mémoire : agenouillés devant une rangée de dieux de pierre, si antiques qu'on ne distinguait plus leurs traits moussus, une vingtaine de pèlerins vêtus de blanc se balançaient d'arrière en avant, masque figé, paupières closes, en psalmodiant d'une voix suraiguë.

Soudain, surgit une troupe bruyante de jeunes filles, de jeunes garçons dont quelques-uns portaient la tunique à boutons d'or des étudiants. S'approchant de l'auge aux ablutions, ils empoignèrent la grosse spatule de bois et tour à tour, avec des rires, lancèrent violemment l'eau lustrale en pleine face des vénérables divinités. Puis se plantant devant les pèlerins, ils les épièrent un instant, et s'esclaffèrent longuement, les poings aux hanches.

Du coup, les pieuses marionnettes, suspendant leurs mouvements rythmiques, tournèrent vers ces enfants sacrilèges des regards d'angoisse et d'horreur qui élargirent leurs minces prunelles, et pendant quelques secondes, le vieux et le nouveau Japon se dévisagèrent avec hostilité.



Scène symbolique. Le magnifique effort accompli en soixante ans par le Japon pour s'assimiler les idées et les procédés scientifiques d'Occident, a fait perdre aux nouvelles générations intellectuelles le sens et le respect de leurs anciennes traditions. Ces jeunes gens ne peuvent plus considérer l'origine divine de leurs empereurs comme un dogme intangible ; le culte des ancêtres a cessé de leur apparaître un devoir primordial ; le rigide système de la famille s'amollit ; l'aveugle soumission aux parents est discutée ; les femmes tentent de s'émanciper ; les ouvriers s'organisent, les

paysans se révoltent. L'antique armature, à la fois religieuse et sociale, minée de toutes parts, chancelle, prête à s'effondrer.

Les Japonais ont-ils pu, du moins, dans ce court espace de temps, s'assimiler une civilisation que l'Europe a péniblement élaborée en dix siècles ?

Je rassemble, un peu confusément, les souvenirs de mon séjour au Japon : partout, dans la vie, dans les mœurs, dans la structure économique et politique, se multiplient les heurts, les contradictions, les tares.

Villes et villages sont éclairés à l'électricité, munis de télégraphes, de téléphones, de tous les moyens de transports, mais dépourvus de tout-à-l'égout. Les maisons ont la T.S.F., mais ignorent le chauffage, le confort et les plus élémentaires commodités hygiéniques ; elles sont à la merci d'incendies violents et meurtriers. La plupart des restaurants à l'européenne vous empoisonnent.

Le bureaucrate courtois, ponctuel, correctement vêtu d'un complet veston peut, en quelques minutes se transformer en barbare adepte des plus grossières superstitions, tournant, écumant et vociférant. Ce civilisé qui téléphone à New-York, câble à Paris et Londres, trouve naturel, légitime, que sa femme se prosterne à ses pieds, dénoue les lacets de ses souliers, le serve en muette esclave ; que son fermier vende sa fille à une maison de prostitution ou à une usine.

Les magasins sont pleins de la plus basse camelote imitée d'Europe et d'Amérique ; ce peuple, qui connut un art si raffiné, se jette voracement sur toutes les erreurs du goût occidental ; le descendant des Shoguns, dont les palais continrent des merveilles, offre à ses invités de la *benedittino* et du *kurasao* dans une cave à liqueurs à musique ; sauf quelques exceptions, les peintres nippons modernes démarquent platement nos cubistes.

Le théâtre contemporain, inexistant, se contente de pasticher les pièces à succès de Paris, Berlin, Moscou ; il en est de même du cinéma et du music-hall. En littérature, on en reste aux chefs-d'œuvre des vieux poètes, on répète à satiété les mêmes légendes, on écrit des romans historiques à la gloire de l'antique pays de Yamato. Le reste n'est guère qu'imitation. À peine si quelques écrivains prolétariens commencent à montrer leur originalité. Mais une terrible répression les réduit au silence.

Les industriels pratiquent le *dumping*, parce qu'ils continuent le système des salaires de famine, se refusent à toute législation sociale, et exploitent les qualités d'industrie et de frugalité de leurs ouvriers. Les commerçants se livrent paisiblement aux plus cyniques contrefaçons.

Le jeune Parlement connaît déjà la corruption des époques de décadence ; et l'électeur, avant même de savoir voter, apprend que son vote est une marchandise qui se vend au plus offrant.

La jeunesse inquiète et se sachant vouée à un avenir de misère, cherche sa voie et le salut, soit dans le communisme, soit dans le fascisme. Mais communistes et fascistes souhaitent également une révolution anticapitaliste et antiparlementaire, font partie de sociétés secrètes, commettent des meurtres politiques.

— Le Japon ? Un sphinx qui a perdu son secret, me disait, l'an dernier, un observateur étranger. Sa prétendue civilisation moderne n'est que du bluff, du camouflage et l'on s'en apercevra bientôt.

— Un masque et point de tête, ajoutait un autre.



Pessimisme qui date. Du moins quant au proche avenir du Japon. Car, depuis plus de deux ans, il a su tenir tête à une grande partie de l'opinion mondiale et tranquillement, tenacement, il a poursuivi et réalisé ses projets d'expansion politique et économique. En dépit de l'inquiétude et du mécontentement qui règne dans toutes les classes et malgré l'imminente faillite de ses anciennes traditions, il a gardé intacte une force énorme, — bonne ou mauvaise, peu importe — : son orgueil patriotique, joint à un amour millénaire pour la guerre et pour la conquête.

Toutes les découvertes scientifiques de la civilisation occidentale, il les a appliquées à l'art de tuer. Son armée est une des plus puissantes et des mieux équipées de l'univers, et chacun de ses soldats fanatiquement résolu à faire le sacrifice de sa vie.

Cette armée exerce pour le moment une dictature incontestée. Non seulement sur le puissant parti nationaliste, formé de la grande association

des anciens militaires et d'une centaine de sociétés de nuances patriotiques variées, mais sur le Parlement, le gouvernement, la nation tout entière.

Après avoir occupé la Mandchourie, envahi le Jehol et étendu sa domination sur la Mongolie intérieure, elle a composé de ces conquêtes un grand empire vassal, sur lequel règne désormais l'empereur Pu-Yi, docile mannequin dont elle tire les ficelles, — et qui peut, d'ailleurs, lui réserver des surprises.

De leur côté, les grands industriels nippons ont entamé une offensive économique qui atteint dans leurs œuvres vives et menace de ruiner plusieurs grands pays. Divisés à l'intérieur, les deux clans ennemis, capitalistes et militaristes, adeptes du retour aux mœurs du vieux Japon comme partisans des idées et du machinisme modernes, se retrouvent d'accord sur un point qui, somme toute, est le point primordial : ils sont résolus, les uns, par la conquête des marchés, les autres, par la force des armes à étendre et à assurer l'hégémonie nippone. D'abord sur le continent asiatique, ensuite sur l'univers.

Le fascisme est roi à Tokio comme à Rome, comme à Berlin, comme ailleurs : ce culte impérialiste de la force domine toutes les apparentes contradictions des mœurs japonaises. Et il constitue pour l'heure une des menaces les plus redoutables qui planent sur notre monde, — ce monde en décomposition ou en gésine.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Guillaumelandry
- Kaderousse
- Camilllle

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)